This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

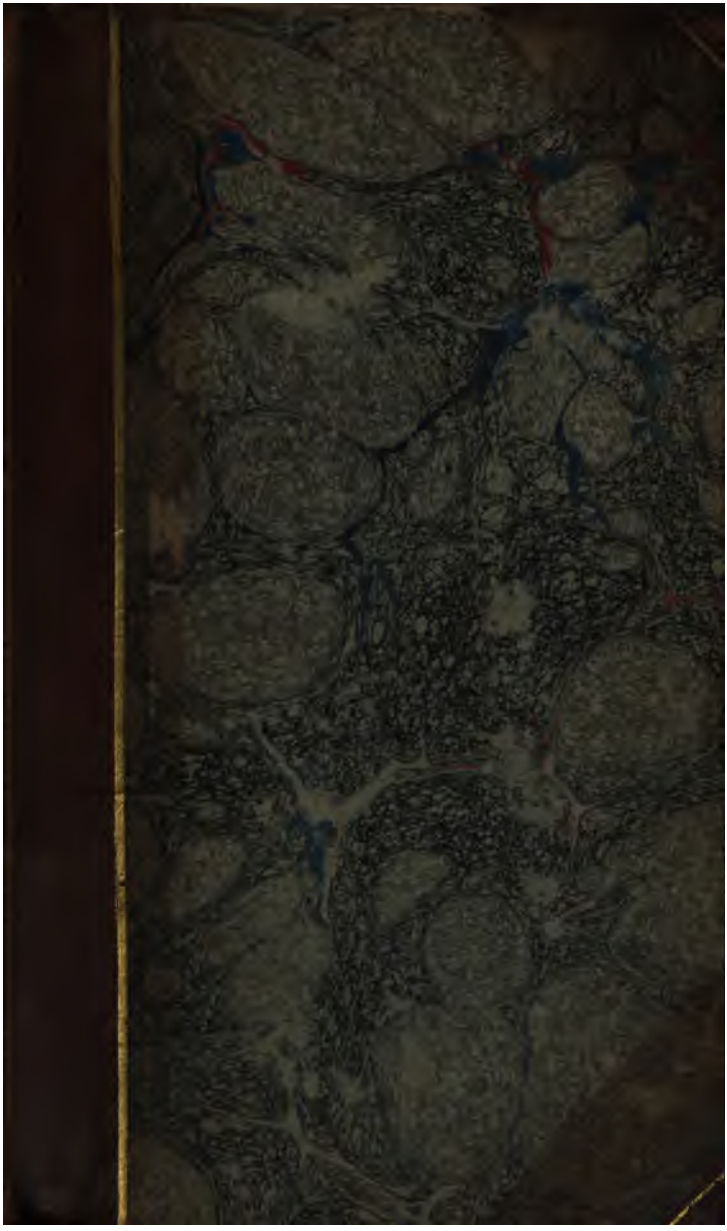
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

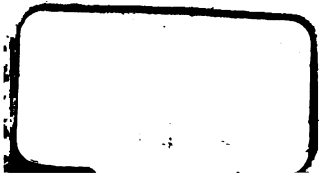
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



B
3-10



B
3-10

# OEUVRES

## COMPLETES

DE

# M. DE VOLTAIRE.

TOME DIXIEME.

AUX DEUX-PONTS,
Chez SANSON et COMPAGNIE.

1791.

848
V94
1791
v. 10
Buhr

GL
Estate of Prof. K. T. Rowe
fren
2-15-89

# LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

Fête donnée à Verſailles le 27 Novembre 1745.

# PREFACE.

APRÈS une victoire ſignalée, après la priſe de ſept villes à la vue d'une armée ennemie, et la paix offerte par le vainqueur, le ſpectacle le plus convenable qu'on pût donner au ſouverain et à la nation, qui ont fait ces grandes actions, était le Temple de la Gloire.

Il était temps d'eſſayer ſi le vrai courage, la modération, la clémence qui ſuit la victoire, la félicité des peuples, étaient des ſujets auſſi ſuſceptibles d'une muſique touchante que de ſimples dialogues d'amour, tant de fois répétés ſous des noms différens, et qui ſemblaient réduire à un ſeul genre la poéſie lyrique.

Le célèbre *Métaſtaſio*, dans la plupart des fêtes qu'il compoſa pour la cour de l'empereur *Charles VI*, oſa faire chanter des maximes de morale, et elles plurent; on a mis ici en action ce que ce génie ſingulier avait eu la hardieſſe de préſenter ſans le ſecours de la fiction et ſans l'appareil du ſpectacle.

Ce n'eſt pas une imagination vaine et roma-

neſque que le trône de la Gloire, élevé auprès du ſéjour des Muſes, et la caverne de l'Envie, placée entre ces deux temples. Que la Gloire doive nommer l'homme le plus digne d'être couronné par elle, ce n'eſt-là que l'image ſenſible du jugement des honnêtes gens, dont l'approbation eſt le prix le plus flatteur que puiſſent ſe propoſer les princes ; c'eſt cette eſtime des contemporains qui aſſure celle de la poſtérité ; c'eſt elle qui a mis les *Titus* au-deſſus des *Domitiens*, *Louis XII* au-deſſus de *Louis XI*, et qui a diſtingué *Henri IV* de tant de rois.

On introduit ici trois eſpèces d'hommes qui ſe préſentent à la Gloire, toujours prête à recevoir ceux qui le méritent, et à exclure ceux qui ſont indignes d'elle.

Le ſecond acte déſigne, ſous le nom de *Bélus*, les conquérans injuſtes et ſanguinaires dont le cœur eſt faux et farouche.

*Bélus* enivré de ſon pouvoir, mépriſant ce qu'il a aimé, ſacrifiant tout à une ambition cruelle, croit que des actions barbares et heureuſes doivent lui ouvrir ce temple ; mais il en

eſt chaſſé par les Muſes qu'il dédaigne, et par les dieux qu'il brave.

*Bacchus*, conquérant de l'Inde, abandonné à la molleſſe et aux plaiſirs, parcourant la terre avec ſes bacchantes, eſt le ſujet du troiſième acte; dans l'ivreſſe de ſes paſſions, à peine cherche-t-il la Gloire; il la voit, il en eſt touché un moment, mais les premiers honneurs de ce temple ne ſont pas dûs à un homme qui a été injuſte dans ſes conquêtes et effréné dans ſes voluptés.

Cette place eſt dûe au héros qui paraît au quatrième acte; on a choiſi *Trajan* parmi les empereurs romains qui ont fait la gloire de Rome et le bonheur du monde. Tous les hiſtoriens rendent témoignage que ce prince avait les vertus militaires et ſociales, et qu'il les couronnait par la juſtice; plus connu encore par ſes bienfaits que par ſes victoires, il était humain, acceſſible; ſon cœur était tendre, et cette tendreſſe était dans lui une vertu; elle répandait un charme inexprimable ſur ces grandes qualités qui prennent ſouvent un caractère de dureté dans une ame qui n'eſt que juſte.

Il ſavait éloigner de lui la calomnie ; il cherchait le mérite modeſte pour l'employer et le récompenſer, parce qu'il était modeſte lui-même ; et il le démêlait, parce qu'il était éclairé : il dépoſait avec ſes amis le faſte de l'empire, fier avec ſes ſeuls ennemis ; et la clémence prenait la place de cette hauteur après la victoire. Jamais on ne fut plus grand et plus ſimple ; jamais prince ne goûtera comme lui, au milieu des ſoins d'une monarchie immenſe, les douceurs de la vie privée et les charmes de l'amitié. Son nom eſt encore cher à toute la terre ; ſa mémoire même fait encore des heureux : elle inſpire une noble et tendre émulation aux cœurs qui ſont nés dignes de l'imiter.

*Trajan*, dans ce poëme, ainſi que dans ſa vie, ne court pas après la Gloire ; il n'eſt occupé que de ſon devoir, et la Gloire vole au-devant de lui ; elle le couronne, elle le place dans ſon temple ; il en fait le temple du bonheur public. Il ne rapporte rien à ſoi, il ne ſonge qu'à être bienfaiteur des hommes ; et les éloges de l'empire entier viennent le chercher, parce qu'il ne cherchait que le bien de l'empire.

Voilà le plan de cette fête, il eſt au-deſſus de l'exécution, et au-deſſous du ſujet; mais quelque faiblement qu'il ſoit traité, on ſe flatte d'être venu dans un temps où ces ſeules idées doivent plaire.

## PERSONNAGES CHANTANS

### *DANS TOUS LES CHOEURS.*

*Du côté du Roi*, huit femmes et seize hommes.
*Du côté de la Reine*, huit femmes et seize hommes.
Musettes, haut-bois, bassons.

### *PERSONNAGES chantans au Ier acte.*

L'ENVIE.
APOLLON.
UNE MUSE.
Démons de la suite de *l'Envie.*
Muses et Héros de la suite d'*Apollon.*

### *PERSONNAGES dansans au Ier acte.*

Huit Démons.
Sept Héros.
Les neuf Muses.

# LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

## ACTE PREMIER.

*Le théâtre repréſente la caverne de* l'ENVIE. *On voit à travers les ouvertures de la caverne une partie du* TEMPLE DE LA GLOIRE *qui eſt dans le fond, et les berceaux des muſes qui ſont ſur les ailes.*

L'ENVIE et ſes ſuivans, *une torche à la main.*

L'ENVIE.

PROFONDS abymes du Ténare,
Nuit affreuſe, éternelle nuit,
Dieux de l'oubli, dieux du Tartare,
Eclipſez le jour qui me luit;
Démons, apportez-moi votre ſecours barbare
Contre le dieu qui me pourſuit.

Les Muſes et la Gloire ont élevé leur temple
Dans ces paiſibles lieux :
Qu'avec horreur je les contemple!
Que leur éclat bleſſe mes yeux!

Profonds abymes du Ténare,
Nuit affreuſe, éternelle nuit,
Dieux de l'oubli, dieux du Tartare,
Eclipſez le jour qui me luit;
Démons, apportez-moi votre ſecours barbare
Contre le dieu qui me pourſuit.

SUITE DE L'ENVIE.

Notre gloire eſt de détruire,
Notre ſort eſt de nuire;
Nous allons renverſer ces affreux monumens:
Nos coups redoutables
Sont plus inévitables
Que les traits de la mort et le pouvoir du temps.

L'ENVIE.

Hâtez-vous, vengez mon outrage;
Des Muſes que je hais embraſez le bocage;
Ecraſez ſous ces fondemens
Et la Gloire, et ſon temple, et ſes heureux enfans
Que je hais encor davantage.
Démons ennemis des vivans,
Donnez ce ſpectacle à ma rage.

*Les ſuivans de* l'ENVIE *danſent et forment un ballet figuré; un héros vient au milieu de ces furies étonnées à ſon approche; il ſe voit interrompu par les ſuivans de* l'ENVIE, *qui veulent en vain l'effrayer.*

APOLLON *entre, ſuivi de muſes, de demi-dieux et de héros.*

APOLLON.

Arrêtez, monſtres furieux.
Fuis mes traits, crains mes feux, implacable Furie.

L'ENVIE.

Non, ni les mortels ni les dieux
Ne pourront déſarmer l'Envie.

APOLLON.

Oſes-tu ſuivre encor mes pas ?
Oſes-tu ſoutenir l'éclat de la lumière ?

L'ENVIE.

Je troublerai plus de climats
Que tu n'en vois dans ta carrière.

APOLLON.

Muſes et demi-dieux, vengez-moi, vengez-vous.

*Les héros et les demi-dieux ſaiſiſſent* L'ENVIE.

L'ENVIE.

Non, c'eſt en vain que l'on m'arrête.

APOLLON.

Etouffez ces ſerpens qui ſifflent ſur ſa tête.

L'ENVIE.

Ils renaîtront cent fois pour ſervir mon courroux.

APOLLON.

Le ciel ne permet pas que ce monſtre périſſe ;
Il eſt immortel comme nous :
Qu'il ſouffre un éternel ſupplice.
Que du bonheur du monde il ſoit infortuné ;
Qu'auprès de la Gloire il gémiſſe,
Qu'à ſon trône il ſoit enchaîné.

*L'antre de* L'ENVIE *s'ouvre, et laiſſe voir* LE TEMPLE DE LA GLOIRE ; *on l'enchaîne aux pieds du trône de cette déeſſe.*

CHOEUR DES MUSES ET DEMI-DIEUX.

Ce monſtre toujours terrible
Sera toujours abattu :
Les arts, la gloire, la vertu
Nourriront ſa rage inflexible.

APOLLON *aux Muſes.*

Vous, entre ſa caverne horrible
Et ce temple où la Gloire appelle les grands cœurs,
Chantez, filles des Dieux, ſur ce côteau paiſible :
La Gloire et les Muſes ſont ſœurs.

*La caverne de* L'ENVIE *achève de diſparaître. On voit les deux côteaux du Parnaſſe ; des berceaux ornés de guirlandes de fleurs ſont à mi-côte, et le fond du théâtre eſt compoſé de trois arcades de verdure, à travers leſquelles on voit le temple de la* GLOIRE *dans le lointain.*

APOLLON *continue.*

Pénétrez les humains de vos divines flammes,
Charmez, inſtruiſez l'univers,
Régnez, répandez dans les ames
La douceur de vos concerts.
Pénétrez les humains de vos divines flammes,
Charmez, inſtruiſez l'univers.
*Danſe des Muſes et des Héros.*

CHOEUR DES MUSES.

Nous calmons les alarmes,
Nous chantons, nous donnons la paix ;
Mais tous les cœurs ne ſont pas faits
Pour ſentir le prix de nos charmes.

UNE MUSE.

Qu'à nos lois à jamais dociles,
Dans nos champs, nos tendres paſteurs,
Toujours ſimples, toujours tranquilles,
Ne cherchent point d'autres honneurs :
Que quelquefois, loin des grandeurs,
Les rois viennent dans nos aſiles.

CHOEUR DES MUSES.

Nous calmons les alarmes,
Nous chantons, nous donnons la paix;
Mais tous les cœurs ne ſont pas faits
Pour ſentir le prix de nos charmes.

*Fin du premier acte.*

*PERSONNAGES chantans au IIme acte.*

LIDIE.
ARSINE, confidente de *Lidie.*
BERGERS ET BERGERES.
UNE BERGERE.
UN BERGER.
UN AUTRE BERGER.
BELUS.
Rois captifs, et ſoldats de la ſuite de *Bélus.*
APOLLON.
Les neuf Muſes.

*PERSONNAGES danſans au IIme acte.*

BERGERS ET BERGERES.

# ACTE II.

*Le théâtre repréſente le bocage des Muſes. Les deux côtés du théâtre ſont formés des deux collines du Parnaſſe : des berceaux entrelacés de lauriers et de fleurs règnent ſur le penchant des collines ; au-deſſous ſont des grottes percées à jour, ornées comme les berceaux, dans leſquelles ſont des bergers et bergères ; le fond eſt compoſé de trois grands berceaux en architecture.*

## LIDIE, ARSINE, BERGERS et BERGERES.

LIDIE.

Oui, parmi ces bergers aux Muſes conſacrés,
Loin d'un tyran ſuperbe et d'un amant volage,
Je trouverai la paix, je calmerai l'orage
Qui trouble mes ſens déchirés.

ARSINE.

Dans ces retraites paiſibles
Les Muſes doivent calmer
Les cœurs purs, les cœurs ſenſibles,
Que la cour peut opprimer.
Cependant vous pleurez, votre œil en vain contemple
Ces bois, ces nymphes, ces paſteurs ;
De leur tranquillité ſuivez l'heureux exemple.

LIDIE.

La Gloire a vers ces lieux fait élever ſon temple,

La honte habite dans mon cœur !
La Gloire en ce jour même, au plus grand roi du monde
Doit donner de ſes mains un laurier immortel ;
Bélus va l'obtenir.

ARSINE.

Votre douleur profonde
Redouble à ce nom ſi cruel.

LIDIE.

Bélus va triompher de l'Aſie enchaînée ;
Mon cœur et mes Etats ſont au rang des vaincus.
L'ingrat me promettait un brillant hyménée ;
Il me trompait du moins ; il ne me trompe plus,
Il me laiſſe, je meurs, et meurs abandonnée !

ARSINE.

Il a trahi vingt rois ; il trahit vos appas :
Il ne connaît qu'une aveugle puiſſance.

LIDIE.

Mais, vers la Gloire il adreſſe ſes pas ;
Pourra-t-il ſans rougir ſoutenir ma préſence ?

ARSINE.

Les tyrans ne rougiſſent pas.

LIDIE.

Quoi, tant de barbarie avec tant de vaillance !
O Muſes, ſoyez mon appui ;
Secourez-moi contre moi-même ;
Ne permettez pas que j'aime
Un roi qui n'aime que lui.

LES BERGERS ET LES BERGERES, *consacrés aux muses, sortent des antres du Parnasse, au son des instrumens champêtres.*

LIDIE *aux Bergers.*

VENEZ, tendres Bergers, vous qui plaignez mes larmes;
Mortels heureux, des muses inspirés,
Dans mon cœur agité répandez tous les charmes
De la paix que vous célébrez.

LES BERGERS EN CHOEUR.

Oserons-nous chanter sur nos faibles musettes,
Lorsque les horribles trompettes
Ont épouvanté les échos!

UNE BERGERE.

Que veulent donc tous ces héros?
Pourquoi troublent-ils nos retraites?

LIDIE.

Au temple de la Gloire ils cherchent le bonheur.

LES BERGERS.

Il est aux lieux où vous êtes;
Il est au fond de notre cœur.

UN BERGER.

Vers ce temple, où la mémoire
Consacre les noms fameux,
Nous ne levons point nos yeux;
Les Bergers sont assez heureux
Pour voir au moins que la Gloire
N'est point faite pour eux.

(*on entend un bruit de timbales et de trompettes.*)

CHOEUR DE GUERRIERS *qu'on ne voit pas encore.*

La guerre ſanglante,
La mort, l'épouvante
Signalent nos fureurs.
Livrons-nous un paſſage,
A travers le carnage,
Au faîte des grandeurs.

PETIT CHOEUR DE BERGERS.

Quels ſons affreux, quel bruit ſauvage!
O Muſes, protégez nos fortunés climats.

UN BERGER.

O Gloire dont le nom ſemble avoir tant d'appas,
Serait-ce-là votre langage?

BELUS *paraît ſous le berceau du milieu, entouré de ſes guerriers; il eſt ſur un trône porté par huit rois enchaînés.*

BELUS.

Rois qui portez mon trône, eſclaves couronnés,
Que j'ai daigné choiſir pour orner ma victoire;
Allez, allez m'ouvrir le temple de la Gloire,
Préparez les honneurs qui me ſont deſtinés.
(*il deſcend et continue.*)
Je veux que votre orgueil ſeconde
Les ſoins de ma grandeur;
La Gloire, en m'élevant au premier rang du monde
Honore aſſez votre malheur.
(*ſa ſuite ſort.*)

*On entend une muſique douce.*

Mais quels accens pleins de molleſſe
Offenſent mon oreille et révoltent mon cœur!

LIDIE.

L'humanité, grands Dieux, eſt-elle une faibleſſe?
Parjure amant, cruel vainqueur,
Mes cris te pourſuivront ſans ceſſe.

BELUS.

Vos plaintes et vos cris ne peuvent m'arrêter;
La Gloire loin de vous m'appelle;
Si je pouvais vous écouter,
Je deviendrais indigne d'elle.

LIDIE.

Non, la Gloire n'eſt point barbare et ſans pitié;
Non, tu te fais des Dieux à toi-même ſemblables;
A leurs autels tu n'as ſacrifié
Que les pleurs et le ſang des mortels miſérables.

BELUS.

Ne condamnez point mes exploits;
Quand on ſe veut rendre le maître,
On eſt malgré ſoi quelquefois
Plus cruel qu'on ne voudrait être.

LIDIE.

Que je hais tes exploits heureux!
Que le ſort t'a changé! que ta grandeur t'égare!
Peut-être es-tu né généreux:
Ton bonheur t'a rendu barbare.

BELUS.

Je ſuis né pour dompter, pour changer l'univers:
Le faible oiſeau dans un boeage
Fait entendre ſes doux concerts;
L'aigle qui vole au haut des airs
Porte la foudre et le ravage.

Ceſſez de m'arrêter par vos murmures vains,
Et laiſſez-moi remplir mes auguſtes deſtins.
( *Bélus ſort pour aller au temple.* )

LIDIE.

O Muſes, puiſſantes Déeſſes,
De cet ambitieux fléchiſſez la fierté ;
Secourez-moi contre ſa cruauté,
Ou du moins contre mes faibleſſes.

APOLLON *et les Muſes deſcendent dans un char qui repoſe par les deux bouts ſur les deux collines du Parnaſſe.*

( *elles chantent en chœur.* )

NOUS adouciſſons
Par nos arts aimables,
Les cœurs impitoyables,
Ou nous les puniſſons.

APOLLON.

Bergers, qui dans ces bocages,
Apprêtes nos chants divins,
Vous calmez les monſtres ſauvages,
Fléchiſſez les cruels humains.

LES BERGERS *danſent.*

APOLLON.

Vole, Amour, Dieu des Dieux, embellis mon empire,
Déſarme la guerre en fureur :
D'un regard, d'un mot, d'un ſourire,
Tu calmes le trouble et l'horreur ;
Tu peux changer un cœur,
Je ne peux que l'inſtruire.
Vole, Amour, Dieu des Dieux, embellis mon empire,
Déſarme la guerre en fureur.

BELUS *rentre, ſuivi de ſes guerriers.*

Quoi, ce temple pour moi ne s'ouvre point encore?
Quoi, cette Gloire que j'adore
Près de ces lieux prépara mes autels;
Et je ne vois que de faibles mortels,
Et de faibles dieux que j'ignore?

CHOEUR DE BERGERS.

C'eſt aſſez vous faire craindre,
Faites-vous enfin chérir;
Ah qu'un grand cœur eſt à plaindre,
Quand rien ne peut l'attendrir!

UNE BERGERE.

D'une beauté tendre et ſoumiſe
Si tu trahis les appas,
Cruel vainqueur, n'eſpère pas
Que la gloire te favoriſe.

UN BERGER.

Quoi, vers la Gloire il a porté ſes pas,
Et ſon cœur ſerait infidelle?
Ah, parmi nous une honte éternelle
Eſt le ſupplice des ingrats.

BELUS.

Qu'entends-je! il eſt au monde un peuple qui m'offenſe?
Quelle eſt la faible voix qui murmure en ces lieux,
Quand la terre tremble en ſilence?
Soldats, délivrez-moi de ce peuple odieux.

LE CHOEUR DES MUSES.

Arrêtez, reſpectez les Dieux
Qui protégent l'innocence.

BELUS.

Des Dieux! Oſeraient-ils ſuſpendre ma vengeance?

APOLLON *et les Muſes.*

Ciel, couvrez-vous de feux; tonnerres, éclatez:
Tremble; fuis les dieux irrités.

(*on entend le tonnerre, et des éclairs partent du char où ſont les Muſes avec Apollon.*)

APOLLON *ſeul.*

Loin du temple de la Gloire,
Cours au temple de la Fureur:
On gardera de toi l'éternelle mémoire,
Avec une éternelle horreur.

LE CHOEUR *d'Apollon et des Muſes.*

Cœur implacable,
Apprends à trembler:
La mort te ſuit, la mort doit immoler
Ce fortuné coupable.
Cœur implacable,
Apprends à trembler.

BELUS.

Non, je ne tremble point, je brave le tonnerre;
Je mépriſe ce temple, et je hais les humains:
J'embraſerai de mes puiſſantes mains
Les triſtes reſtes de la terre.

CHOEUR.

Cœur implacable,
Apprends à trembler:
La mort te ſuit, la mort doit immoler
Ce fortuné coupable,
Cœur implacable,
Apprends à trembler.

APOLLON *et les Muſes, à Lidie.*

Toi qui gémis d'un amour déplorable,
Eteins ſes feux, briſe ſes traits :
Goûte par nos bienfaits
Un calme inaltérable.

(*les Bergers et les Bergères emmènent Lidie.*)

*Fin du ſecond acte.*

*PERSONNAGES chantans au III^me acte.*

LE GRAND PRETRE de la Gloire.
UNE PRETRESSE.
CHOEUR de Prêtres et de Prêtreſſes de la Gloire.
UN GUERRIER, ſuivant de *Bacchus.*
UNE BACCHANTE.
BACCHUS.
ERIGONE.
Guerriers, Egypans, Bacchantes et Satyres de la ſuite de *Bacchus.*

*PERSONNAGES danſans au III^me acte.*

PREMIER DIVERTISSEMENT.

Cinq Prêtreſſes de la Gloire.
Quatre Héros.

SECOND DIVERTISSEMENT.

Neuf Bacchantes.
Six Egypans.
Huit Satyres.

ACTE

# ACTE III.

*Le théâtre représente l'avenue et le frontiſpice du* TEMPLE DE LA GLOIRE. *Le trône que la Gloire a préparé pour celui qu'elle doit nommer le plus grand des hommes eſt vu dans l'arrière-théâtre; il eſt ſupporté par des vertus, et l'on y monte par pluſieurs degrés.*

LE GRAND-PRETRE de la Gloire, *couronné de lauriers, une palme à la main, entouré des Prêtres et des Prêtreſſes de la Gloire.*

UNE PRETRESSE.

GLOIRE enchantereſſe,
Superbe maîtreſſe
Des rois, des vainqueurs,
L'ardente jeuneſſe,
La froide vieilleſſe
Briguent tes faveurs.

LE CHOEUR.

Gloire enchantereſſe, etc.

LA PRETRESSE.

Le prétendu ſage
Croit avoir briſé
Ton noble eſclavage:
Il s'eſt abuſé;
C'eſt un amant mépriſé:
Son dépit eſt un hommage.

LE GRAND-PRETRE.

Déeſſe des héros, du vrai ſage et des rois,
Source noble et féconde
Et des vertus et des exploits,
O Gloire, c'eſt ici que ta puiſſante voix
Doit nommer par un juſte choix
Le premier des maîtres du monde.
Venez, volez, accourez tous,
Arbitres de la paix, et foudres de la guerre,
Vous qui domptez, vous qui calmez la terre,
Nous allons couronner le plus digne de vous.

(*Danſe de héros, avec les Prêtreſſes de la Gloire.*)

Les ſuivans de BACCHUS *arrivent avec des Bacchantes, et des Menades, couronnés de lierre, le thyrſe à la main.*

UN GUERRIER, *ſuivant de Bacchus.*

BACCHUS eſt en tous lieux notre guide invincible;
Ce héros fier et bienfeſant
Eſt toujours aimable et terrible:
Préparez le prix qui l'attend.

UNE BACCHANTE ET LE CHŒUR.

Le dieu des plaiſirs va paraître,
Nous annonçons notre maître;
Ses douces fureurs
Dévorent nos cœurs.

(*pendant ce chœur, les prêtres de la Gloire rentrent dans le temple, dont les portes ſe ferment.*)

LE GUERRIER.

Les tigres enchaînés conduiſent ſur la terre
Erigone et Bacchus;
Les victorieux, les vaincus,
Tous les dieux des plaiſirs, tous les dieux de la guerre
Marchent enſemble confondus.

(*on entend le bruit des trompettes, des haut-bois et des flûtes, alternativement.*)

LA BACCHANTE.

Je vois la tendre Volupté
Sur le char ſanglant de Bellone;
Je vois l'Amour qui couronne
La valeur et la Beauté.

(*Bacchus et Erigone paraiſſent ſur un char traîné par des tigres, entouré de Guerriers, de Bacchantes, d'Egypans et de Satyres.*)

BACCHUS.

Erigone, objet plein de charmes,
Objet de ma brûlante ardeur,
Je n'ai point inventé dans les horreurs des armes
Ce nectar des humains, néceſſaire au bonheur,
Pour conſoler la terre, et pour ſécher ſes larmes;
C'était pour enflammer ton cœur.
Banniſſons la raiſon de nos brillantes fêtes:
Non, je ne la connus jamais
Dans mes plaiſirs, dans mes conquêtes;
Non, je t'adore, et je la hais.
Banniſſons la raiſon de nos brillantes fêtes.

ERIGONE.

Conſervez-la plutôt pour augmenter vos feux;
Banniſſez ſeulement le bruit et le ravage:
Si par vous le monde eſt heureux,
Je vous aimerai davantage.

BACCHUS.

Les faibles ſentimens offenſent mon amour ;
Je veux qu'une éternelle ivreſſe
De gloire, de grandeur, de plaiſirs, de tendreſſe,
Règne ſur mes ſens tour à tour.

ERIGONE.

Vous alarmez mon cœur, il tremble de ſe rendre ;
De vos emportemens il eſt épouvanté :
Il ſerait plus tranſporté,
Si le vôtre était plus tendre.

BACCHUS.

Partagez mes tranſports divins ;
Sur mon char de victoire, au ſein de la molleſſe,
Rendez le ciel jaloux, enchaînez les humains ;
Un dieu plus fort que moi nous entraîne et nous preſſe.
Que le thyrſe règne toujours
Dans les plaiſirs et dans la guerre ;
Qu'il tienne lieu du tonnerre,
Et des flèches des amours.

LE CHOEUR.

Que le thyrſe règne toujours
Dans les plaiſirs et dans la guerre ;
Qu'il tienne lieu du tonnerre,
Et des flèches des amours.

ERIGONE.

Quel dieu de mon ame s'empare !
Quel déſordre impétueux !
Il trouble mon cœur, il l'égare :
L'amour ſeul rendrait plus heureux.

BACCHUS.

Mais quel eſt dans ces lieux ce temple ſolitaire ?
A quels dieux eſt-il conſacré ?
Je ſuis vainqueur, j'ai ſu vous plaire :
Si Bacchus eſt connu, Bacchus eſt adoré.

UN DES SUIVANS *de Bacchus.*

La Gloire eſt dans ces lieux le ſeul dieu qu'on adore ;
Elle doit aujourd'hui placer ſur ſes autels
Le plus auguſte des mortels.
Le vainqueur bienfeſant des peuples de l'aurore
Aura ces honneurs ſolennels.

ERIGONE.

Un ſi brillant hommage
Ne ſe refuſe pas.
L'amour ſeul me guidait ſur cet heureux rivage ;
Mais on peut détourner ſes pas,
Quand la Gloire eſt ſur le paſſage.

(*enſemble.*)

La Gloire eſt une vaine erreur ;
Mais avec vous c'eſt le bonheur ſuprême :
C'eſt vous que j'aime,
C'eſt vous qui rempliſſez mon cœur.

BACCHUS.

Le temple s'ouvre,
La Gloire ſe découvre.
L'objet de mon ardeur y ſera couronné ;
Suivez-moi.

(*le temple de la Gloire paraît ouvert.*)

LE GRAND-PRETRE *de la Gloire.*

Téméraire, arrête;
Ce laurier ſerait profané,
S'il avait couronné ta tête!
Bacchus qu'on célèbre en tous lieux,
N'a point ici la préférence;
Il eſt une vaſte diſtance
Entre les noms connus et les noms glorieux.

ERIGONE.

Eh quoi, de ſes préſens la Gloire eſt-elle avare
Pour ſes plus brillans favoris?

BACCHUS.

J'ai verſé des Bienfaits ſur l'univers ſoumis.
Pour qui ſont ces lauriers que votre main prépare?

LE GRAND-PRETRE.

Pour des vertus d'un plus haut prix.
Contentez-vous, Bacchus, de régner dans vos fêtes,
D'y noyer tous les maux que vos fureurs ont faits.
Laiſſez-nous couronner de plus belles conquêtes
Et de plus grands bienfaits.

BACCHUS.

Peuple vain, peuple fier, enfans de la triſteſſe,
Vous ne méritez pas des dons ſi précieux.
Bacchus vous abandonne à la froide ſageſſe;
Il ne ſaurait vous punir mieux.
Volez, ſuivez-moi, troupe aimable,
Venez embellir d'autres lieux.
Par la main des plaiſirs, des amours et des jeux,
Verſez ce nectar délectable,
Vainqueur des mortels et des dieux;
Volez, ſuivez-moi, troupe aimable,
Venez embellir d'autres lieux.

BACCHUS ET ERIGONE.

Parcourons la terre
Au gré de nos déſirs,
Du temple de la guerre
Au temple des plaiſirs.

(*on danſe.*)

UNE BACCHANTE *avec le Chœur.*

Bacchus, fier et doux vainqueur,
Conduis mes pas, règne en mon cœur;
La Gloire promet le bonheur,
Et c'eſt Bacchus qui nous le donne.

Raiſon, tu n'es qu'une erreur,
Et le chagrin t'environne.
Plaiſir, tu n'es point trompeur,
Mon ame à toi s'abandonne.

Bacchus, fier et doux vainqueur, etc.

*Fin du troiſième acte.*

*PERSONNAGES chantans au IV^me^ acte.*

PLAUTINE.

JUNIE, } confidentes de *Plautine.*
FANIE, }

PRETRES de *Mars* et PRETRESSES de *Vénus.*

TRAJAN.

GUERRIERS de la ſuite de *Trajan.*

Six ROIS vaincus à la ſuite de *Trajan.*

ROMAINS et ROMAINES.

LA GLOIRE.

SUIVANS de la *Gloire.*

*PERSONNAGES danſans au IV^me^ acte.*

PREMIER DIVERTISSEMENT.

Quatre Prêtres de *Mars.*

Cinq Prêtreſſes de *Vénus.*

SECOND DIVERTISSEMENT.

Suivans de la *Gloire*, cinq hommes et quatre femmes.

# ACTE IV.

*Le théâtre repréſente la ville d'Artaxate à demi-ruinée, au milieu de laquelle eſt une place publique ornée d'arcs de triomphe, chargés de trophées.*

PLAUTINE, JUNIE, FANIE.

PLAUTINE.

Reviens, divin Trajan, vainqueur doux et terrible;
Le monde eſt mon rival, tous les cœurs ſont à toi;
Mais, eſt-il un cœur plus ſenſible,
Et qui t'adore plus que moi?

Les Parthes ſont tombés ſous ta main foudroyante;
Tu punis, tu venges les rois.
Rome eſt heureuſe et triomphante;
Tes bienfaits paſſent tes exploits.

Reviens, divin Trajan, vainqueur doux et terrible;
Le monde eſt mon rival, tous les cœurs ſont à toi;
Mais, eſt-il un cœur plus ſenſible,
Et qui t'adore plus que moi?

FANIE.

Dans ce climat barbare, au ſein de l'Arménie,
Oſez-vous affronter les horreurs des combats?

PLAUTINE.

Nous étions protégés par ſon puiſſant génie,
Et l'amour conduiſait mes pas.

JUNIE.

L'Europe reverra ſon vengeur et ſon maître ;
Sous ces arcs triomphaux on dit qu'il va paraître.

PLAUTINE.

Ils ſont élevés par mes mains.
Quel doux plaiſir ſuccède à ma douleur profonde !
Nous allons contempler dans le maître du monde
Le plus aimable des humains.

JUNIE.

Nos ſoldats triomphans, enrichis, pleins de gloire
Font voler ſon nom juſqu'aux cieux.

FANIE.

Il ſe dérobe à leurs chants de victoire,
Seul, ſans pompe et ſans ſuite, il vient orner ces lieux

PLAUTINE.

Il faut à des héros vulgaires
La pompe et l'éclat des honneurs ;
Ces vains appuis ſont néceſſaires
Pour les vaines grandeurs.
Trajan ſeul eſt ſuivi de ſa gloire immortelle ;
On croit voir près de lui l'univers à genoux ;
Et c'eſt pour moi qu'il vient ! Ce héros m'eſt fidelle :
Grands Dieux, vous habitez dans cette ame ſi belle,
Et je la partage avec vous !

TRAJAN, PLAUTINE, Suite.

PLAUTINE, *courant au-devant de Trajan.*

ENFIN, je vous revois, le charme de ma vie
M'eſt rendu pour jamais.

TRAJAN.

Le ciel me vend cher ſes bienfaits,
Ma félicité m'eſt ravie.
Je reviens un moment pour m'arracher à vous,
Pour m'animer d'une vertu nouvelle,
Pour mériter, quand Mars m'appelle,
D'être empereur de Rome et d'être votre époux.

PLAUTINE.

Que dites-vous? Quel mot funeſte!
Un moment! vous, ô Ciel! un ſeul moment me reſte,
Quand mes jours dépendaient de vous revoir toujours.

TRAJAN.

Le ciel en tous les temps m'accorda ſon ſecours;
Il me rendra bientôt aux charmes que j'adore.
C'eſt pour vous qu'il a fait mon cœur.
Je vous ai vue, et je ſerai vainqueur.

PLAUTINE.

Quoi, ne l'êtes-vous pas? Quoi, ſerait-il encore
Un roi que votre main n'aurait pas déſarmé?
Tout n'eſt-il pas ſoumis, du couchant à l'aurore?
L'univers n'eſt-il pas calmé?

TRAJAN.

On oſe me trahir.

PLAUTINE.

Non, je ne puis vous croire ;
On ne peut vous manquer de foi.

TRAJAN.

Des Parthes terraſſés l'inexorable roi
S'irrite de ſa chute, et brave ma victoire.
Cinq rois qu'il a ſéduits ſont armés contre moi ;
Ils ont joint l'artifice aux excès de la rage,
Ils ſont au pied de ces remparts ;
Mais j'ai pour moi les dieux, les Romains, mon courage,
Et mon amour et vos regards.

PLAUTINE.

Mes regards vous ſuivront ; je veux que ſur ma tête
Le ciel épuiſe ſon courroux.
Je ne vous quitte pas, je braverai leurs coups ;
J'écarterai la mort qu'on vous apprête,
Je mourrai du moins près de vous.

TRAJAN.

Ah, ne m'accablez point, mon cœur eſt trop ſenſible ;
Ah, laiſſez-moi vous mériter.
Vous m'aimez, il ſuffit, rien ne m'eſt impoſſible,
Rien ne pourra me réſiſter.

PLAUTINE.

Cruel, pouvez-vous m'arrêter ?
J'entends déjà les cris d'un ennemi perfide.

TRAJAN.

J'entends la voix du devoir qui me guide.
Je vole ; demeurez ; la victoire me ſuit.
Je vole ; attendez tout de mon peuple intrépide,
Et de l'amour qui me conduit.

(*enſemble.*)

Je vais / Allez } punir un barbare,

Terraſſer ſous { mes / vos } coups.

L'ennemi qui nous ſépare,
Qui m'arrache un moment à vous.

PLAUTINE.

Il m'abandonne à ma douleur mortelle;
Cher amant, arrêtez: ah! détournez les yeux,
Voyez encor les miens.

TRAJAN, *au fond du théâtre.*

O Dieux! ô juſtes Dieux!
Veillez ſur l'empire et ſur elle.

PLAUTINE.

Il eſt déjà loin de ces lieux.
Devoir, es-tu content? Je meurs, et je l'admire.
Miniſtres du Dieu des combats,
Prêtreſſes de Vénus, qui veillez ſur l'empire,
Percez le ciel de cris, accompagnez mes pas,
Secondez l'amour qui m'inſpire.

CHOEUR DES PRETRES DE MARS.

Fier Dieu des alarmes,
Protége nos armes,
Conduis nos étendards.

CHOEUR DES PRETRESSES DE VENUS.

Déeſſe des Grâces,
Vole ſur ſes traces,
Enchaîne le dieu Mars.

(*on danſe.*)

CHOEUR DES PRETRESSES.

Mère de Rome et des amours paiſibles,
Viens tout ranger ſous ta charmante loi,
Viens couronner nos Romains invincibles ;
Ils ſont tous nés pour l'amour et pour toi.

PLAUTINE.

Dieux puiſſans, protégez votre vivante image ;
Vous étiez autrefois des mortels comme lui ;
C'eſt pour avoir régné comme il régne aujourd'hui
Que le ciel eſt votre partage.
(*on danſe.*)

(*on entend un* CHOEUR *de Romains qui avancent lentement ſur le théâtre.*)

Charmant héros, qui pourra croire
Des exploits ſi prompts et ſi grands ?
Tu te fais en peu de temps
La plus durable mémoire.

JUNIE.

Entendez-vous ces cris et ces chants de victoire ?

FANIE.

Trajan revient vainqueur.

PLAUTINE.

En pouviez-vous douter ?
Je vois ces rois captifs, ornemens de ſa gloire ;
Il vient de les combattre, il vient de les dompter.

JUNIE.

Avant de les punir par ſes lois légitimes,
Avant de frapper ſes victimes,
A vos genoux il veut les préſenter.

TRAJAN *paraît, entouré des aigles romaines et de faiſceaux; les rois vaincus ſont enchaînés à ſa ſuite.*

TRAJAN.

Rois qui redoutez ma vengeance,
Qui craignez les affronts aux vaincus deſtinés,
Soyez déſormais enchaînés
Par la ſeule connaiſſance.
Plautine eſt en ces lieux, il faut qu'en ſa préſence
Il ne ſoit point d'infortunés.

LES ROIS *ſe relevant, chantent avec le chœur.*

O grandeur! O clémence!
Vainqueur égal aux dieux,
Vous avez leur puiſſance,
Vous pardonnez comme eux.

PLAUTINE.

Vos vertus ont paſſé mon eſpérance même;
Mon cœur eſt plus touché que celui de ces rois.

TRAJAN.

Ah, s'il eſt des vertus dans ce cœur qui vous aime,
Vous ſavez à qui je les dois.
J'ai voulu des humains mériter le ſuffrage,
Dompter les rois, briſer leurs fers,
Et vous apporter mon hommage
Avec les vœux de l'univers.
Ciel! que vois-je en ces lieux?

LA GLOIRE *deſcend d'un vol précipité, une couronne de laurier à la main.*

LA GLOIRE.

Tu vois ta récompenſe,
Le prix de tes exploits, ſur-tout de ta clémence;
Mon trône eſt à tes pieds, tu règnes avec moi.

(*le théâtre change et repréſente le Temple de la Gloire.*)

*Elle continue.*

Plus d'un héros, plus d'un grand roi,
Jaloux en vain de ſa mémoire,
Vola toujours après la Gloire,
Et la Gloire vole après toi.

LES SUIVANS *de la Gloire, mêlés aux romains et aux romaines, forment des danſes.*

UN ROMAIN.

Régnez en paix après tant d'orages,
Triomphez dans nos cœurs ſatisfaits.
Le fort préſide aux combats, aux ravages;
La Gloire eſt dans les bienfaits.

Tonnerre, écarte-toi de nos heureux rivages;
Calme heureux, reviens pour jamais.

Régnez en paix, etc.

CHOEUR.

Le ciel nous ſeconde,
Célébrons ſon choix:
Exemple des rois,
Délices du monde,
Vivons ſous tes lois.

JUNIE.

Tendre Vénus, à qui Rome eſt ſoumiſe,
A nos exploits joins tes tendres appas;
Ordonne à Mars enchanté dans tes bras
Que pour Trajan ſa faveur s'éterniſe.

LE

LE CHOEUR.

Le ciel nous seconde,
Célébrons son choix :
Exemple des rois,
Délices du monde,
Vivons sous tes lois.

TRAJAN.

Des honneurs si brillans sont trop pour mon partage,
Dieux dont j'éprouve la faveur,
Dieux de mon peuple, achevez votre ouvrage,
Changez ce temple auguste en celui du bonheur.
Qu'il serve à jamais aux fêtes
Des fortunés humains ;
Qu'il dure autant que les conquêtes,
Et que la gloire des Romains.

LA GLOIRE.

Les dieux ne refusent rien
Au héros qui leur ressemble :
Volez, plaisirs, que sa vertu rassemble ;
Le temple du bonheur sera toujours le mien.

*Fin du quatrième acte.*

*PERSONNAGES chantans au Vme acte.*

Une ROMAINE.
Une BERGERE.
BERGERS et BERGERES.
Un ROMAIN.
Jeunes ROMAINS et ROMAINES.
Tous les Acteurs du quatrième acte.

*PERSONNAGES danſans au Vme acte.*

ROMAINS et ROMAINES de différens états.

PREMIERE QUADRILLE.

Trois hommes et deux femmes.

DEUXIEME QUADRILLE.

Trois hommes et deux femmes.

TROISIEME QUADRILLE.

Trois femmes et deux hommes.

QUATRIEME QUADRILLE.

Trois femmes et deux hommes.

# ACTE V.

*Le théâtre change et repréſente* LE TEMPLE DU BONHEUR; *il eſt formé de pavillons d'une architecture légère, de périſtiles, de jardins, de fontaines, etc. Ce lieu délicieux eſt rempli de Romains et de Romaines de tous états.*

CHOEUR.

CHANTONS en ce jour ſolennel,
Et que la terre nous réponde:
Un mortel, un ſeul mortel
A fait le bonheur du monde.
(*on danſe.*)

UNE ROMAINE.

Tout rang; tout ſexe, tout âge
Doit aſpirer au bonheur.

LE CHOEUR.

Tout rang, tout ſexe, tout âge
Doit aſpirer au bonheur.

LA ROMAINE.

Le printemps volage,
L'été plein d'ardeur,
L'automne plus ſage,
Raiſon, badinage,
Retraite, grandeur,
Tout rang, tout ſexe, tout âge
Doit aſpirer au bonheur.

LE CHOEUR.

Tout rang, etc.

(*des Bergers et des Bergères entrent en danſant.*)

UNE BERGERE.

Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes;
Les étendards et les houlettes
Sont ornés des mêmes couleurs.
Les chants de nos tendres paſteurs
Se mêlent au bruit des trompettes;
L'amour anime en ces retraites
Tous les regards et tous les cœurs.

Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes;
Les étendards et les houlettes
Sont ornés des mêmes couleurs.

(*les ſeigneurs et les dames romaines ſe joignent en danſant aux bergers et aux bergères.*)

UN ROMAIN.

Dans un jour ſi beau,
Il n'eſt point d'alarmes;
Mars eſt ſans armes,
L'Amour ſans bandeau.

LE CHOEUR.

Dans un jour ſi beau, etc.

LE ROMAIN.

La Gloire et les Amours en ces lieux n'ont des aîles
Que pour voler dans nos bras.
La Gloire aux ennemis préſentait nos ſoldats,
Et l'Amour les préſente aux belles.

LE CHOEUR.

Dans un jour ſi beau
Il n'eſt point d'alarmes ;
Mars eſt ſans armes,
L'Amour ſans bandeau.
(*on danſe.*)

TRAJAN *paraît avec* PLAUTINE, *et tous les Romains ſe rangent autour de lui.*

CHOEUR.

Toi que la victoire
Couronne en ce jour,
Ta plus belle gloire
Vient du tendre Amour.

TRAJAN.

O Peuples de héros qui m'aimez et que j'aime,
Vous faites mes grandeurs ;
Je veux régner ſur vos cœurs,
(*montrant Plautine.*)
Sur tant d'appas et ſur moi-même ;
Montez au haut du ciel, encens que je reçois,
Retournez vers les dieux, hommages que j'attire :
Dieux, protégez toujours ce formidable empire,
Inſpirez toujours tous ſes rois.
Montez au haut du ciel, encens que je reçois,
Retournez vers les dieux, hommages que j'attire.

*Toutes les différentes troupes recommencent leurs danſes autour de* TRAJAN *et de* PLAUTINE, *et terminent la fête par un ballet général.*

*Fin du troiſième et dernier acte.*

# LE BARON D'OTRANTE,

*OPERA BUFFA.*

## *PERSONNAGES.*

LE BARON D'OTRANTE.
IRENE.
Une GOUVERNANTE.
ABDALA, corſaire turc.
CONSEILLERS privés du baron.
HOBEREAUX et FILLES d'Otrante.
Troupe DE TURCS.

*La ſcène eſt dans le château du Baron.*

# LE BARON D'OTRANTE,

*OPERA BUFFA.*

## ACTE PREMIER.

### *SCENE PREMIERE.*

(*le théâtre représente un ſallon magnifique.*)

LE BARON *ſeul en robe de chambre, couché ſur un lit de repos.*

(*il chante.*) AH! que je m'ennuie!
Je n'ai point encore eu de plaiſir ce matin.
(*il ſe lève et ſe regarde au miroir.*)
On m'aſſure pourtant que les jours de ma vie
Doivent couler, couler ſans ombre de chagrin.

Je prétends qu'on me réjouiſſe
Dès que j'ai le moindre déſir.
Holà, mes gens, qu'on m'avertiſſe
Si je puis avoir du plaiſir.

## *SCENE II.*

LE BARON, un CONSEILLER privé *en grande perruque, en habit feuille-morte, et en manteau noir; il entre une foule de* HOBEREAUX *et de* FILLES *d'Otrante.*

LE CONSEILLER.

MONSEIGNEUR, notre unique envie
Eſt de vous voir heureux dans votre baronnie:
D'un ſeigneur tel que vous c'eſt l'unique deſtin.

LE BARON.

Ah! que je m'ennuie!
Je n'ai point encore eu de plaiſir ce matin.
*(on habille Monſeigneur.)*

LE CONSEILLER.

C'eſt aujourd'hui le jour où le ciel a fait naître
Dans ce fameux château notre adorable maître.
Nous célébrons ce jour par des jeux bien brillans...

LE BARON.

Et quel âge ai-je donc?

LE CONSEILLER.

Vous avez dix-huit ans.

LE BARON.

Ah! me voilà majeur!

LE CONSEILLER.

Les barons à cet âge
De leur majorité font le plus noble uſage;
Ils ont tous de l'eſprit, ils ſont pleins de bon ſens:
Ils font, quand il leur plaît, la guerre aux Muſulmans;
Rançonnent leurs vaſſaux à leurs ordres tremblans,
Vident leurs coffres-forts, ou coupent leurs oreilles.
Ils n'entreprennent rien dont on ne vienne à bout.

Ils ſont tout d'un ſeul mot, bien ſouvent rien du tout;
Et quand ils ſont oiſifs ils ſont toujours merveilles.

LE BARON.

On me l'a toujours dit : je fus bien élevé.
Or çà, répondez-moi, mon conſeiller privé,
Ai-je beaucoup d'argent ?

LE CONSEILLER.

Fort peu ; mais on peut prendre
Celui de vos fermiers, et même ſans le rendre.

LE BARON.

Et des ſoldats ?

LE CONSEILLER.

Pas un ; mais en diſant deux mots
Tous les manans d'ici deviendront des héros.

LE BARON.

Ai-je quelque galère ?

LE CONSEILLER.

Oui, Seigneur : votre alteſſe
A des bois, une rade ; et quand elle voudra,
On fera des vaiſſeaux ; l'Helleſpont tremblera ;
Elle ſera des mers ſouveraine maîtreſſe.

LE BARON.

Je me vois bien puiſſant.

LE CONSEILLER.

Nul ne l'eſt plus que vous.
Seigneur, goûtez en paix ce deſtin noble et doux;
Ne vous mêlez de rien : chacun pour vous travaille.

LE BARON.

Etant ſi fortuné, d'où vient donc que je bâille ?

LE CONSEILLER.

Seigneur, ces bâillemens ſont l'effet d'un grand cœur
Qui ſe ſent au-deſſus de toute ſa grandeur.
Ce beau jour de gala, ce beau jour de naiſſance

Célèbre ſon bonheur ainſi que ſon pouvoir ;
Et Monſeigneur ſans doute aura la complaiſance
De prendre du plaiſir puiſqu'il en veut avoir.
Vous ferez harangué, c'eſt le premier devoir :
Les ſpectacles ſuivront ; c'eſt notre antique uſage.

LE BARON.

Tout cela bien ſouvent fait bâiller davantage :
Les harangues ſur-tout ont ce don merveilleux.
O Ciel ! je vois Irène arriver en ces lieux !
Irène, ſi matin, vient me rendre viſite !
Mes conſeillers privés, qu'on s'en aille au plus vîte.
Les harangues pour moi ſont des ſoins ſuperflus ;
Ma couſine paraît, je ne bâillerai plus.

## *SCENE III.*

### LE BARON, IRENE.

LE BARON *chante.*

Belle Irène, belle couſine,
Ma langueur chagrine
S'en va quand je te vois ;
L'amour vole à ta voix.
Tes yeux m'inſpirent l'alégreſſe,
Ton cœur fait mon deſtin ;
Tout m'ennuyait, tout m'intéreſſe :
Je commence à goûter du plaiſir ce matin.
Mais répondez-moi donc en chanſons belle Irène ;
C'eſt dans ces lieux chéris une loi ſouveraine
Dont ni berger ni roi ne ſe peut écarter.
Si l'on y parle un peu, ce n'eſt que pour chanter.
Vous avez une voix ſi tendre et ſi touchante !

IRENE.

Il n'eſt point à propos, mon couſin, que je chante ;
Je n'en ai nulle envie : on pleure dans Otrante.
Vos conſeillers privés prennent tout notre argent :
Vous ne ſongez à rien, et l'on vous fait accroire
Que tout le monde eſt fort content.

LE BARON.

Je le ſuis avec vous : j'y mets toute ma gloire.

IRENE.

Sachez que pour me plaire il vous faudra changer.
D'une molleſſe indigne il faut vous corriger ;
Sans cela point de mariage.
Vous avez des vertus, vous avez du courage :
La nonchalance a tout gâté.
On ne vous a donné que des leçons ſtériles ;
On s'eſt moqué de vous, et votre oiſiveté
Rendra vos vertus inutiles.

LE BARON.

Mes conſeillers privés....

IRENE.

Seigneur, ſont des fripons
Qui vous avaient donné de méchantes leçons,
Et qui vous nourriſſaient d'orgueil et de fadaiſe,
Pour mieux pouvoir piller la baronnie à l'aiſe.

LE BARON.

Oui, l'on m'élevait mal : oui je m'en aperçois ;
Et je me ſens tout autre alors que je vous vois.
On ne m'a rien appris ; le vide eſt dans ma tête :
Mais mon cœur plein de vous, et plein de ma conquête,
Me rendra digne enfin de plaire à vos beaux yeux :
Etant aimé de vous, j'en vaudrai beaucoup mieux.

IRENE.

Alors, Seigneur, alors à vos vertus rendue

Je reprendrai pour vous la voix que j'ai perdue.
(*elle chante.*)
Pour jamais je vous chérirai ;
De tout mon cœur je chanterai,
Amant charmant, aimez toujours Irène.
Régnez sur tous les cœurs, et préférez le mien.
Que le temps affermisse un si tendre lien ;
Que le temps redouble ma chaîne !
(*tous deux ensemble.*)
Non, je ne m'ennuirai jamais,
J'aimerai toute ma vie.
Amour, amour, lance tes traits,
Lance tes traits
Dans mon ame ravie.
Non, je ne m'ennuirai jamais,
J'aimerai toute ma vie.
(*on entend une grande rumeur et des cris.*)

IRENE.

O Ciel ! quels cris affreux !

LE BARON.

Quel tumulte ! quel bruit !
Quel étrange gala ! chacun court, chacun fuit.

## *SCENE IV.*

LE BARON, IRENE, un Conseiller privé.

LE CONSEILLER.

Ah ! Seigneur, c'en eſt fait, les Turcs ſont dans la ville.

IRENE.

Les Turcs !

LE BARON.

Eſt-il bien vrai ?

LE CONSEILLER.

Vous n'avez plus d'asile.

LE BARON.

Comment cela? Par où sont-ils donc arrivés?

IRENE.

Voilà ce qu'ont produit vos conseillers privés.

LE BARON.

Allez dire à mes gens qu'on fasse résistance;
Je cours les seconder.

LE CONSEILLER.

Seigneur, votre grandeur
De son rang glorieux doit garder la décence.

IRENE.

Hélas! ma gouvernante, et mes filles d'honneur
Viennent de tous côtés, et sont toutes tremblantes.

## *SCENE V.*

Les Acteurs précédens, la GOUVERNANTE, et les FILLES D'HONNEUR.

LA GOUVERNANTE.

Ah, Madame! les Turcs....

IRENE.

Ah! pauvres innocentes!...
Qu'ont fait ces Turcs maudits?...

LA GOUVERNANTE.

Les Turcs... je n'en puis plus...
Dans votre appartement... ils sont tous répandus.
Le corsaire Abdala tout enlève, et tout pille:
On enchaîne à la fois père, enfant, femme, fille.
Madame!... entendez-vous les tambours... les clameurs!...

LES TURCS *derrière le théâtre.*

Alla ! alla ! guerra !

LA GOUVERNANTE.

Madame... je me meurs !

## *SCENE VI.*

Les Acteurs précédens, ABDALA ſuivi de ſes Turcs.

QUATUOR *de Turcs.*

PILLAR, pillar, grand Abdala !
Alla, ylla, alla !
Tout conquir,
Tout occir,
Tout ravir ;
Alla, ylla, alla !

ABDALA.

Non ammazzar,
No, no, non ammazzar.
Baſta, baſta tout ſaccageat ;
Ma non ammazzar,
Incatenar,
Bever, violar ;
Non ammazzar.

(*pendant qu'ils chantent les Turcs enchaînent tous les hommes avec une longue corde qui fait le tour de la troupe, et dont un Levanti tient le bout.*)

LE BARON, *enchaîné avec deux conſeillers en grande perruque.*

Irène, vous voyez ſi dans cette poſture
Je fais pour un baron une noble figure.

QUATUOR *de Turcs.*

Pillar, pillar, grand Abdala
Tout ſaccagear;
Pillar, bever, violar.
Alla, ylla, alla!

IRENE.

Quoi! ces Turcs ſi méchans n'enchaînent point les dames!
Tant d'honneur entre-t-il dans ces vilaines ames?

ABDALA *chante.*

O bravi Corſari,
Spavento di mari,
Andate à partagir,
A bever, à fruir.

A voſtri ſtrapazzi
Cedo li ragazzi,
E tutti li conſiglieri.
Tutte le donne ſon per me
E'l mio coſtume,
Tutte le donne ſon per me.

LES TURCS.

Pillar, pillar, grand Abdala!
Alla, ylla, alla!

IRENE *au Baron qu'on emmène.*

Allez, mon cher couſin: je me flatte, j'eſpère,
Si ce Turc eſt galant, de vous tirer d'affaire.
Peut-être direz-vous, (par mes ſoins relevé)
Qu'une femme vaut mieux qu'un conſeiller privé.

*Fin du premier acte.*

# ACTE II.

## *SCENE PREMIERE.*

### IRENE, LA GOUVERNANTE.

IRENE.

Consolons-nous, ma bonne, il faut avec adreſſe
Corriger, ſi l'on peut, la fortune traîtreſſe.
Vous ſavez du baron le bizarre deſtin.

LA GOUVERNANTE.

Point du tout.

IRENE.

Le corſaire échauffé par le vin,
Dans les tranſports de joie où ſon cœur s'abandonne,
Sans s'informer du rang ni du nom de perſonne,
A, pour ſe réjouir, dans la cour du château
Aſſemblé les captifs; et par un goût nouveau
Fait tirer aux trois dés les emplois qu'il leur donne.
Un grave magiſtrat ſe trouve cuiſinier;
Le baron pour ſon lot eſt reçu muletier.
Ce ſont-là, nous dit-on, les jeux de la fortune:
Cette bizarrerie en Turquie eſt commune.

LA GOUVERNANTE.

Se peut-il qu'un baron, hélas! ſoit réduit là!
Et quelle eſt votre place à la cour d'Abdala?

IRENE.

Je n'en ai point encor; mais ſi je dois en croire
Certains regards hardis que du haut de ſa gloire
L'impudent, en paſſant, a fait tomber ſur moi,
J'aurai bientôt, je penſe, un aſſez bel emploi;
Et j'en ferai, ma bonne, un très-honnête uſage.

LA GOUVERNANTE.

Ah ! je n'en doute pas : je ſais qu'Irène eſt ſage.
Mais, Madame, un corſaire eſt un peu dangereux :
Il paraît volontaire, et le pas eſt ſcabreux.

IRENE.

Il a pris ſans façon l'appartement du maître :
Je le ſuis, a-t-il dit, et j'ai ſeul droit de l'être.
Vin, fille, argent comptant, tout eſt pour le plus fort ;
Le vainqueur les mérite, et les vaincus ont tort.
Dans cette belle idée il s'en donne à cœur-joie,
Et pour tous les plaiſirs ſon bon goût ſe déploie ;
Tandis que mon baron, une étrille à la main,
Gémit dans l'écurie et s'y tourmente en vain.
Il fait venir ici les dames les plus belles
Pour leur rendre juſtice, et pour juger entr'elles ;
Mettre au jour leur mérite, exercer leurs talens
Par des pas de ballet, des mines et des chants.
Nous allons lui donner cette petite fête :
Et ſi de ſon mouchoir mes yeux font la conquête,
Je pourrai m'en ſervir pour lui jouer un tour
Qui fera triompher ma gloire et mon amour.
J'entends déjà d'ici ſes fifres, ſes timbales ;
Voilà nos ennemis, et voici mes rivales.

## *SCENE II.*

(*les Levantis arrivent donnant chacun la main à sa perſonne.*)

IRENE, LA GOUVERNANTE; ABDALA *arrive au ſon d'une muſique turque, un mouchoir à la main. Les demoiſelles du château d'Otrante font un cercle autour de lui.*

ABDALA *chante.*

Su, ſu Zitelle tenere;
La mia ſpada fa tremar.
Ma voi, fanciulle care,
Mi piacer, mi déſarmar:
Mi ſentir plus grand honore
Di rendir mi à l'amore,
Che di rapir tutta la terra
Col terrore della guerra.
Su, ſu Zitelle tenere etc.

IRENE *chante cet air tendre et meſuré.*

C'eſt pour ſervir notre adorable maître,
C'eſt pour l'aimer que le Ciel nous fit naître.
Mars et l'Amour à l'envi l'ont formé:
Son bras eſt craint, ſon cœur eſt plus aimé.
Des amours la tendre mère
Naquit dans le ſein des eaux
Pour orner notre corſaire
De ſes préſens les plus beaux.

(*elle parle.*)

Votre mouchoir fait la plus chère envie
De ces beautés de notre baronnie;
Mais nul objet n'a droit de s'en flatter:
On peut vous plaire, et non vous mériter.

*Abdala fume ſur un canapé: les dames paſſent en revue devant lui. Il fait des mines à chacune, et donne enfin le mouchoir à Irène.*)

ABDALA.

Pigliate voi il fazzoletto,
L'avete ben guadagnato.
Che tutte le altre fanciulle
Men leggiadre, et men belle
Aſpettino per un'altra volta
La mia ſobrana volontà.
(*il fait aſſeoir Irène à côté de lui.*)
A mio canto Irena ſtia;
E tutte le altre via, via.
(*elles s'en vont toutes en lui feſant la révérence.*)
Bene, bene, farà per un'altra volta,
Un'altra volta.

## *SCENE III.*

IRENE, ABDALA.

ABDALA.

CARA Irena, adeſſo
Sedete apreſſo di me.
Amor mi punge e mi conſume:
(*il la fait aſſeoir plus près.*)
Più apreſſo, più apreſſo.

IRENE, *à côté d'Abdala ſur le canapé.*

ſeigneur, de vos bontés mon ame eſt pénétrée:
e n'ai jamais paſſé de plus belle ſoirée.
uand je craignais les Turcs ſi fiers dans les combats,
lon cœur, mon tendre cœur ne vous connaiſſait pas.
on, il n'eſt point de Turc qui vous ſoit comparable:
e crois que Mahomet fut beaucoup moins aimable;

Et pour mettre le comble à des plaiſirs ſi doux,
Je compte avoir l'honneur de ſouper avec vous.

ABDALA.

Si, ſi, cara: cenaremo inſieme, *tête à tête*, l'uno dirimpetto
All'altra; ſenza ſchiavi; ſolo con ſola; beveremo del vino
greco:
E cantaremo, e ci traſtullaremo, dirimpetto l'uno all'altra:
Si, ſi, cara, per dio baccone.

IRENE.

Après tant de bontés aurai-je encor l'audace
D'implorer de mon Turc une nouvelle grace?

ABDALA.

Parli, parli: farò tutto che vorrete; preſto, preſto.

IRENE.

Seigneur, je ſuis baronne: et mon père autrefois
Dans Otrante a donné des lois.
Il était connétable, ou comte d'écurie;
C'eſt une dignité que j'ai toujours chérie.
Mon cœur en eſt encor tellement occupé
Que ſi vous permettez que j'aille avant ſoupé
Commander un quart d'heure où commandait mon père,
C'eſt le plus grand plaiſir que vous me puiſſiez faire.

ABDALA.

Come! nella ſtalla?

IRENE.

Nella ſtalla, Signor.
Au nom du tendre amour je vous en prie encor.
Un héros tel que vous, formé pour la tendreſſe,
Pourrait-il durement refuſer ſa maîtreſſe?

ABDALA.

La ſignora e matta. Le ſtalle ſono puzzolente; biſogne più d'un fiaſco d'acqua di nanphe per nettarla. Or andate a voſtro piacere, lo concedo: andate, cara, ritornate. (*elle ſort.*)

## *SCENE IV.*

ABDALA *chante.*

(*en ſe frappant le front.*)

OGNI fanciulla tien là
Qualche fantaſia,
Somigliante alla pazzia.
Ma l'ira mia è vana.
Baſta, che la Zitella
Sia facile e bella;
Tutto ſi perdona.

Ogni fanciulla tien là
Qualche fantaſia.

*Fin du ſecond acte.*

# ACTE III.

## *SCENE PREMIERE.*

(*le théâtre repréſente un coin d'écurie.*)

IRENE, LE BARON *en ſouquenille, une étrille à la main.*

IRENE *chante.*

Oui, oui, je dois tout eſpérer;
Tout eſt prêt pour vous délivrer.
Oui... oui... je peux tout eſpérer;
L'amour vous protége et m'inſpire.
Votre malheur m'a fait pleurer;
Mais en trompant ce Turc que je fais ſoupirer,
Je ſuis prête à mourir de rire.

LE BARON.

Lorſque vous me voyez une étrille à la main,
Si vous riez, c'eſt de moi-même.
Je l'ai bien mérité: dans ma grandeur ſuprême
J'étais indigne, hélas! du pouvoir ſouverain,
Et du charmant objet que j'aime.

IRENE.

Non, le deſtin volage
Ne peut rien ſur mon cœur:
Je vous aimai dans la grandeur;
Je vous aime dans l'eſclavage.
Rien ne peut nous humilier;
Et quand mon tendre amant devient un muletier,
Je l'en aime encor davantage.
(*elle répète.*)
Et quand mon tendre amant devient un muletier,
Je l'en aime encor davantage.

LE BARON.

Il faut donc mériter un ſi parfait amour;
Ainſi que mon deſtin je change en un ſeul jour,
Irène et mes malheurs éveillent mon courage.

(*à ſes vaſſaux qui paraiſſent en armes.*)

Amis, le fer en main, frayons-nous un paſſage
Dans nos propres foyers ravis par ces brigands.
Enchaînons, à leur tour, ces vainqueurs inſolens
Plongés dans leur ivreſſe, et ſe livrant en proie
A la ſécurité de leur brutale joie.
Vous, gardez cette porte; et vous, vous m'attendrez
Près de ma chambre même, au haut de ces degrés
Qui donnent au palais une ſecrète iſſue.
J'en ouvrirai la porte au public inconnue.
Je veux que de ma main le Corſaire ſoit pris.
Dans le même moment appellez à grands cris
Tous les bons citoyens au ſecours de leur maître;
Frappez, percez, tuez, jetez par la fenêtre
Quiconque à ma valeur oſera réſiſter.

(*à Irène.*)

Déeſſe de mon cœur, c'eſt trop vous arrêter:
Allez à ce feſtin que le vainqueur prépare.
Je lui deſtine un plat qu'il pourra trouver rare;
Et j'eſpère ce ſoir, plus heureux qu'au matin,
De manger le rôti qu'on cuit pour le vilain.

IRENE.

J'y cours, vous m'y verrez: mais que votre tendreſſe
Ne s'effarouche pas ſi de quelque careſſe
Je daigne encourager ſes déſirs effrontés:
Ce ne ſont point, Seigneur, des infidélités.
Je ne penſe qu'à vous quand je lui dis que j'aime:

En buvant avec lui je bois avec vous-même :
En acceptant son cœur je vous donne le mien :
Il faut un petit mal souvent pour un grand bien.

(*elle sort.*)

## SCENE II.

LE BARON, *à ses vassaux.*

Allons donc, mes amis, hâtons-nous de nous rendre
Au souper où l'Amour avec Mars doit m'attendre.
Le temps est précieux : je cours quelque hasard
D'être un peu passé maître, et d'arriver trop tard.
Faites de point en point ce que j'ai su prescrire ;
Gardez de vous méprendre, et laissez-vous conduire.
Avancez à tâtons sous ces longs souterrains ;
De la gloire bientôt ils feront les chemins.

## SCENE III.

(*le théâtre représente une jolie salle à manger.*)

ABDALA, IRENE, *seuls à table sans domestiques.*

IRENE, *un verre en main, chante.*

Ah ! quel plaisir
De boire avec son corsaire !
Chaque coup que je bois augmente mon désir
De boire encore et de lui plaire.

Verse, verse, mon bel amant :
Ah ! que tu verses tendrement
Tous les feux d'amour dans mon verre !

ABDALA.

Si, ſi, brindiſi a te,
Amate, bevete, ridete.
Si, ſi, brindiſi a te.
Queſto vino di Sciampagna
A te ſomiglia,
Incanta tutta la terra:
Li Chriſtiani,
Li Muſulmani.

Begli occhi ſcintillate
Al par del vino ſpumante.
Si, ſi, ſi, brindiſi a te.
(*tous deux enſemble.*)
Si, ſi, brindiſi a te
Amate, bevete, ridete.
Si, ſi, brindiſi a te, etc.
(*ils danſent enſemble le verre à la main en chantant:*)
Si, ſi, brindiſi a te, etc.

## *SCENE IV.*

Les Acteurs précédens, LE BARON *armé, et ſes ſuivans entrent de tous côtés dans la chambre.*

LE BARON.

CORSAIRE, il faut ici danſer une autre danſe.

ABDALA, *cherchant ſon ſabre.*

Che veggo? che veggo?

LE BARON.

Ton maître, et la vengeance.
Il eſt juſte, ſoldats, qu'on l'enchaîne à ſon tour:
Ainſi tout a ſon terme, et tout paſſe en un jour.

ABDALA.

Levanti, venite!

LE BARON.

Tes Levanti, Corſaire,
Sont tous mis à la chaîne et s'en vont en galère.
Ami, l'oiſiveté t'a perdu comme moi:
Je te rends la leçon que je reçus de toi.
Je t'en donne encore une avec reconnaiſſance:
Je te rends ton vaiſſeau, va, pars en diligence.
Laiſſe-moi la beauté qui nous a tous ſauvés,
Et rembarque avec toi mes conſeillers privés.

(*il chante.*)

Je jure... je jure d'obéir
Pour jamais à ma belle Irène.
Peuples heureux dont elle eſt ſouveraine,
Répétez avec moi, contens de la ſervir:

LE CHOEUR.

Je jure... je jure d'obéir
Pour jamais à la belle Irène.

*Fin du troiſième et dernier acte.*

# PANDORE,

## OPERA.

## PERSONNAGES.

PROMETHÉE, fils du Ciel et de la Terre, demi-dieu.

PANDORE.

JUPITER.

MERCURE.

NEMESIS.

NYMPHES.

TITANS.

DIVINITÉS célestes.

DIVINITÉS infernales.

# PANDORE,

## OPERA.

## ACTE PREMIER.

*Le théâtre repréſente une campagne, et des montagnes dans le fond.*)

### SCENE PREMIERE.

PROMETHÉE *ſeul*, CHOEUR, PANDORE *dans l'enfoncement couchée ſur une eſtrade.*

PROMETHÉE.

PRODIGE de mes mains, charmes que j'ai fait naître,
Vous appelle en vain, vous ne m'entendez pas.
Pandore, tu ne peux connaître
Ni mon amour ni tes appas.
Toi! j'ai formé ton cœur, et tu n'es pas ſenſible!
Tes beaux yeux ne peuvent me voir!
Un impitoyable pouvoir
Oppoſe à tous mes vœux un obſtacle invincible;
Ta beauté fait mon déſeſpoir.
Toi! toute la nature autour de toi reſpire!
Oiſeaux, tendres oiſeaux, vous chantez, vous aimez,
Je vois ſes appas languir inanimés;
La mort les tient ſous ſon empire.

## SCENE II.

PROMETHÉE, les Titans ENCELA
et TYPHON, etc.

ENCELADE et TYPHON.

ENFANT de la terre et des cieux,
Tes plaintes et tes cris ont ému ce bocage.
Parle, quel eſt celui des dieux
Qui t'oſe faire quelque outrage ?

PROMETHÉE, *en montrant Pandore.*

Jupiter eſt jaloux de mon divin ouvrage ;
Il craint que cet objet n'ait un jour des autels ;
Il ne peut ſans courroux voir la terre embellie ;
Jupiter à Pandore a refuſé la vie !
Il rend mes chagrins éternels.

TYPHON.

Jupiter ? quoi ! c'eſt lui qui formerait nos ame
L'uſurpateur des cieux peut être notre appui ?
Non, je ſens que la vie et ſes divines flammes
Ne viennent point de lui.

ENCELADE, *en montrant Typhon ſon frère.*

Nous avons pour aïeux la Nuit et le Tartare.
Invoquons l'éternelle Nuit ;
Elle eſt avant le jour qui luit ;
Que l'Olympe cède au Ténare.

TYPHON.

Que l'enfer, que mes dieux répandent parmi nou
Le germe éternel de la vie :
Que Jupiter en frémiſſe d'envie,
Et qu'il ſoit vainement jaloux

PROMETHÉ

PROMETHÉE et LES DEUX TITANS.

Ecoutez-nous, Dieux de la nuit profonde,
De nos astres nouveaux contemplez la clarté;
Accourez du centre du monde;
Rendez féconde
La terre qui m'a porté;
Animez la beauté;
Que votre pouvoir seconde
Mon heureuse témérité.

PROMETHÉE.

Au séjour de la nuit vos voix ont éclaté.
Le jour pâlit, la terre tremble.
Le monde est ébranlé, l'Erèbe se rassemble.

(*le théâtre change et représente le Chaos. Tous les dieux de l'enfer viennent sur la scène.*)

CHOEURS DES DIEUX INFERNAUX.

Nous détestons
La lumière éternelle;
Nous attendons
Dans nos gouffres profonds
La race faible et criminelle,
Qui n'est pas née encore, et que nous haïssons.

NEMESIS.

Les ondes du Léthé, les flammes du Tartare
Doivent tout ravager.
Parlez, qui voulez-vous plonger
Dans les profondeurs du Ténare?

PROMETHÉE.

Je veux servir la terre, et non pas l'opprimer.
Hélas! à cet objet j'ai donné la naissance,
Et je demande en vain qu'il s'anime, qu'il pense,
Qu'il soit heureux, qu'il sache aimer.

LES TROIS PARQUES.

Notre gloire eſt de détruire ;
Notre pouvoir eſt de nuire :
Tel eſt l'arrêt du ſort.
Le ciel donne la vie, et nous donnons la mort.

PROMETHÉE.

Fuyez donc à jamais ce beau jour qui m'éclaire ;
Vous êtes mal-feſans, vous n'êtes point mes dieux.
Fuyez, deſtructeurs odieux.
De tout le bien que je veux faire ;
Dieux des malheurs, dieux des forfaits,
Ennemis funèbres,
Replongez-vous dans les ténèbres ;
Ennemis funèbres,
Laiſſez le monde en paix.

NEMESIS.

Tremble, tremble pour toi-même.
Crains notre retour,
Crains Pandore et l'amour.
Le moment ſuprême
Vole ſur tes pas.
Nous allons déchaîner les démons des combats ;
Nous ouvrirons les portes du trépas.
Tremble, tremble pour toi-même.

*(les dieux des enfers diſparaiſſent. On revoit la campagne éclairée et riante. Les nymphes des bois et des campagnes ſont de chaque côté du théâtre.*

PROMETHÉE.

Ah! trop cruels amis! pourquoi déchaîniez-vous,
Du fond de cette nuit obſcure,
Dans ces champs fortunés, et ſous un ciel ſi doux,
Ces ennemis de la nature ?
Que l'éternel chaos élève entr'eux et nous.

Une barrière impénétrable.
L'enfer implacable
Doit-il animer
Ce prodige aimable
Que j'ai ſu former ?
Un Dieu favorable
Le doit enflammer.

ENCELADE.

Puiſque tu mets ainſi la grandeur de ton être
A verſer des bienfaits ſur ce nouveau ſéjour,
Tu méritais d'en être le ſeul maître.
Monte au ciel, dont tu tiens le jour:
Va ravir la céleſte flamme:
Oſe former une ame,
Et ſois créateur à ton tour.

PROMETHÉE.

L'amour eſt dans les cieux: c'eſt là qu'il faut me rendre:
L'amour y règne ſur les dieux.
Je lancerai ſes traits, j'allumerai ſes feux.
C'eſt le dieu de mon cœur, et j'en dois tout attendre.
Je vole à ſon trône éternel:
Sur les ailes des vents l'amour m'enlève au ciel.
(*il s'envole.*)

CHOEUR DE NYMPHES.

Volez, fendez les airs, et pénétrez l'enceinte
Des palais éternels;
Amenez les plaiſirs du ſéjour de la crainte;
En répandant des biens, méritez des autels.

*Fin du premier acte.*

# ACTE II.

(*le théâtre représente la même campagne. Pandore inanimée est sur une estrade. Un char brillant de lumière descend du ciel.*)

PROMETHÉE, PANDORE, Nymphes, Titans, Chœurs, etc.

UNE DRYADE.

CHANTEZ, nymphes des bois, chantez l'heureux retour
Du demi-dieu qui commande à la terre :
Il vous apporte un nouveau jour ;
Il revient dans ce doux séjour
Du séjour brillant du tonnerre ;
Il revole en ces lieux sur le char de l'Amour.

CHOEUR DE NYMPHES.

Quelle douce aurore
Se lève sur nous!
Terre jeune encore,
Embellissez-vous.
Brillantes fleurs, qui parez nos campagnes,
Sommets des superbes montagnes,
Qui divisez les airs, et qui portez les cieux ;
O nature naissante,
Devenez plus charmante,
Plus digne de ses yeux.

PROMETHÉE, *descendant du char le flambeau à la main*.
Je le ravis aux dieux, je l'apporte à la terre,
Ce feu sacré du tendre amour,
Plus puissant mille fois que celui du tonnerre,
Et que les feux du dieu du jour.

LE CHOEUR DES NYMPHES.

Fille du ciel, ame du monde,

Paſſez dans tous les cœurs :
L'air, la terre et l'onde,
Attendent vos faveurs.

PROMÉTHÉE, *approchant de l'eſtrade où eſt Pandore.*

Que ce feu précieux, l'aſtre de la nature,
Que cette flamme pure
Te mette au nombre des vivans.
Terre, ſois attentive à ces heureux inſtans :
Lève-toi, cher objet, c'eſt l'amour qui l'ordonne :
A ſa voix obéis toujours ;
Lève-toi, l'amour te donne
La vie, un cœur et de beaux jours.

(*Pandore ſe lève ſur ſon eſtrade et marche ſur la ſcène.*)

CHŒUR.

Ciel ! ô Ciel ! elle reſpire !
Dieu d'amour, quel eſt ton empire !

PANDORE.

Où ſuis-je ? et qu'eſt-ce que je voi ?
Je n'ai jamais été ; quel pouvoir m'a fait naître ?
J'ai paſſé du néant à l'être ;
Quels objets raviſſans ſemblent nés avec moi !

(*on entend une ſymphonie.*)

Ces ſons harmonieux enchantent mes oreilles ;
Mes yeux ſont éblouis de l'amas des merveilles
Que l'auteur de mes jours prodigue ſur mes pas.
Ah ! d'où vient qu'il ne paraît pas ?
De moment en moment je penſe et je m'éclaire.
Terre, qui me portez, vous n'êtes point ma mère ;
Un Dieu ſans doute eſt mon auteur :
Je le ſens, il me parle, il reſpire en mon cœur.

(*elle s'aſſied au bord d'une fontaine.*)

Ciel ! eſt-ce moi que j'enviſage ?
Le cryſtal de cette onde eſt le miroir des cieux.
La nature s'y peint : plus j'y vois mon image,

Plus je dois rendre grâce aux dieux.

NYMPHES et TITANS.

(*on danſe autour d'elle.*)

Pandore, fille de l'amour,
Charmes naiſſans, beauté nouvelle,
Inſpirez à jamais, ſentez à votre tour
Cette flamme immortelle,
Dont vous tenez le jour.

(*on danſe.*)

PANDORE, *apercevant Prométhée au milieu des Nymphes.*

Quel objet attire mes yeux?
De tout ce que je vois dans ces aimables lieux,
C'eſt vous, c'eſt vous, ſans doute, à qui je dois la vie.
Du feu de vos regards que mon ame eſt remplie!
Vous ſemblez encor m'animer.

PROMETHÉE.

Vos beaux yeux ont ſu m'enflammer
Lorſqu'ils ne s'ouvraient pas encore;
Vous ne pouviez répondre, et j'oſais vous aimer:
Vous parlez, et je vous adore.

PANDORE.

Vous m'aimez! cher auteur de mes jours commencés,
Vous m'aimez! et je vous dois l'être!
La terre m'enchantait, que vous l'embelliſſez!
Mon cœur vole vers vous, il ſe rend à ſon maître;
Et je ne puis connaître
Si ma bouche en dit trop, ou n'en dit pas aſſez.

PROMETHÉE.

Vous n'en ſauriez trop dire, et la ſimple nature
Parle ſans feinte et ſans détour.
Que toujours la race future
Prononce ainſi le nom d'amour.

(*enſemble.*)

Charmant amour, éternelle puiſſance,

Premier Dieu de mon cœur,
Amour, ton empire commence:
C'eſt l'empire du bonheur.

PROMETHÉE.

Ciel, quelle épaiſſe nuit, quels éclats de tonnerre
Détruiſent les premiers inſtans
Des innocens plaiſirs que poſſédait la terre!
Quelle horreur a troublé mes ſens!
(*enſemble.*)
La terre frémit, le ciel gronde;
Des éclairs menaçans
Ont percé la voûte profonde
De ces aſtres naiſſans.
Quel pouvoir ébranle le monde
Juſqu'en ſes fondemens?

(*on voit deſcendre un char ſur lequel ſont Mercure, la Diſcorde, Néméſis etc.*)

MERCURE.

Un héros téméraire a pris le feu céleſte;
Pour expier ce vol audacieux,
Montez, Pandore, au ſein des dieux.

PROMETHÉE.

Tyrans cruels!

PANDORE.

Ordre funeſte!
Larmes que j'ignorais, vous coulez de mes yeux.

MERCURE.

Obéiſſez, montez aux cieux.

PANDORE.

Ah! j'étais dans le ciel en voyant ce que j'aime.

PROMETHÉE.

Cruel, ayez pitié de ma douleur extrême.

PANDORE et PROMETHÉE.

Barbares, arrêtez.

MERCURE.

Venez, montez aux cieux, partez,
Jupiter commande;
Il faut qu'on se rende
A ses volontés.
Venez, montez aux cieux, partez.
Vents, obéissez-nous, et déployez vos ailes;
Vents, conduisez Pandore aux voûtes éternelles.

(*le char disparaît.*)

PROMETHÉE.

On l'enlève; tyrans jaloux,
Dieux, vous m'arrachez mon partage;
Il était plus divin que vous;
Vous étiez malheureux, vous étiez en courroux
Du bonheur qui fut mon ouvrage;
Je ne devais qu'à moi ce bonheur précieux.
J'ai fait plus que Jupiter même:
Je me suis fait aimer. J'animais ces beaux yeux:
Ils m'ont dit en s'ouvrant, vous m'aimez, je vous aime.
Elle vivait par moi, je vivais dans son cœur.
Dieux jaloux, respectez nos chaînes.
O Jupiter! ô fureurs inhumaines.
Eternel persécuteur
De l'infortuné créateur,
Tu sentiras toutes mes peines.
Je braverai ton pouvoir:
Ta foudre épouvantable
Sera moins redoutable
Que mon amour au désespoir.

*Fin du second acte.*

# ACTE III.

*le théâtre représente le palais de Jupiter brillant d'or et de lumière.*)

## JUPITER, MERCURE.

JUPITER.

Je l'ai vu cet objet ſur la terre animé,
Je l'ai vu, j'ai ſenti des tranſports qui m'étonnent;
Le ciel eſt dans ſes yeux, les grâces l'environnent;
Je ſens que l'amour l'a formé.

MERCURE.

Vous régnez, vous plairez, vous la rendrez ſenſible.
Vous allez éblouir ſes yeux à peine ouverts.

JUPITER.

Non, je ne fus jamais que puiſſant et terrible,
Je commande à l'olympe, à la terre, aux enfers;
Les cœurs ſont à l'amour. Ah! que le ſort m'outrage!
Quand il donna les cieux, quand il donna les mers,
Quand il diviſa l'univers,
L'amour eut le plus beau partage.

MERCURE.

Que craignez-vous? Pandore à peine a vu le jour,
Et d'elle-même encore à peine a connaiſſance:
Aurait-elle ſenti l'amour
Dès le moment de ſa naiſſance?

JUPITER.

L'amour inſtruit trop aiſément.
Que ne peut point Pandore ? elle eſt femme, elle eſt belle !
La voilà, jouiſſons de ſon étonnement.
Retirons-nous pour un moment
Sous les arcs lumineux de la voûte éternelle.
Cieux, enchantez ſes yeux et parlez à ſon cœur ;
Vous déploirez en vain ma gloire et ma ſplendeur :
Vous n'avez rien de ſi beau qu'elle.
(*ils ſe retirent.*)

PANDORE, *ſeule.*

A peine j'ai goûté l'aurore de la vie,
Mes yeux s'ouvraient au jour, mon cœur à mon amant
Je n'ai reſpiré qu'un moment.
Douce félicité, pourquoi m'es-tu ravie ?
On m'avait fait craindre la mort ;
Je l'ai connue hélas ! cette mort menaçante :
N'eſt-ce pas mourir, quand le ſort
Nous ravit ce qui nous enchante ?
Dieux, rendez-moi la terre et mon obſcurité,
Ce bocage où j'ai vu l'amant qui m'a fait naître ;
Il m'avait deux fois donné l'être ;
Je reſpirais, j'aimais, quelle félicité !
A peine j'ai goûté l'aurore de la vie, etc.
(*tous les dieux avec tous leurs attributs entrent ſur la ſcène.*)

CHOEUR DES DIEUX.

Que les aſtres ſe réjouiſſent,
Que tous les dieux applaudiſſent
Au dieu de l'univers.
Devant lui les ſoleils pâliſſent.

NEPTUNE.

Que le ſein des mers,

PLUTON.

Le fond des enfers,

CHOEUR DES DIEUX.

Les mondes divers
Retentiſſent
D'éternels conçerts.
Que les aſtres, etc.

PANDORE.

Que tout ce que j'entends conſpire à m'effrayer!
Je crains, je hais, je fuis cette grandeur ſuprême.
Qu'il eſt dur d'entendre louer
Un autre dieu que ce que j'aime!

LES TROIS GRACES.

Fille du charmant amour,
Régnez dans ſon empire;
La terre vous déſire,
Le ciel eſt votre cour.

PANDORE.

Mes yeux ſont offenſés du jour qui m'environne.
Rien ne me plaît, et tout m'étonne.
Mes déſerts avaient plus d'appas.
Diſparaiſſez, ô ſplendeur infinie;
Mon amant ne vous voit pas:
(*on entend une ſymphonie.*)
Ceſſez, inutile harmonie,
Il ne vous entend pas.
(*le chœur recommence. Jupiter ſort d'un nuage.*)

JUPITER.

Nouveau charme de la nature,
Digne d'être éternel,
Vous tenez de la terre un corps faible et mortel,
Et vous devez cette ame inaltérable et pure

Au feu ſacré du ciel.
C'eſt pour les dieux que vous venez de naître:
Commencez à jouir de la divinité:
Goûtez auprès de votre maître
L'heureuſe immortalité.

PANDORE.

Le néant d'où je ſors à peine
Eſt cent fois préférable à ce préſent cruel;
Votre immortalité, ſans l'objet qui m'enchaîne,
N'eſt rien qu'un ſupplice immortel.

JUPITER.

Quoi! méconnaiſſez-vous le maître du tonnerre?
Dans les palais des dieux regrettez-vous la terre?

PANDORE.

La terre était mon vrai ſéjour;
C'eſt là que j'ai ſenti l'amour.

JUPITER.

Non, vous n'en connaiſſez qu'une image infidelle,
Dans un monde indigne de lui.
Que l'amour tout entier, que ſa flamme éternelle,
Dont vous ſentiez une étincelle,
De tous ſes traits de feu nous embraſe aujourd'hui.

PANDORE.

Je les ai tous ſentis, du moins j'oſe le croire;
Ils ont égalé mes tourmens.
Ah! vous avez pour vous la grandeur et la gloire;
Laiſſez les plaiſirs aux amans.
Vous êtes dieu, l'encens doit vous ſuffire;
Vous êtes dieu, comblez mes vœux.
Conſolez tout ce qui reſpire;
Un dieu doit faire des heureux.

JUPITER.

Je veux vous rendre heureuſe, et par vous je veux l'être.
Plaiſirs, qui ſuivez votre maître,
Miniſtres plus puiſſans que tous les autres dieux,
Déployez vos attraits, enchantez ſes beaux yeux,
Plaiſirs, vous triomphez dès qu'on peut vous connaître.

(*les plaiſirs danſent autour de Pandore en chantant ce qui ſuit.*)

CHOEUR.

Aimez, aimez, et régnez avec nous;
Le Dieu des dieux eſt ſeul digne de vous.

UNE VOIX.

Sur la terre on pourſuit avec peine
Des plaiſirs l'ombre légère et vaine;
Elle échappe, et le dégoût la ſuit.
Si Zéphyre un moment plaît à Flore,
Il flétrit les fleurs qu'il fait éclore;
Un ſeul jour les forme et les détruit.

CHOEUR.

Aimez, aimez, et régnez avec nous;
Le Dieu des dieux eſt ſeul digne de vous.

UNE VOIX.

Les fleurs immortelles
Ne ſont qu'en nos champs.
L'amour et le temps
Ici n'ont point d'aîles.

CHOEUR.

Aimez, aimez, et régnez avec nous;
Le Dieu des dieux eſt ſeul digne de vous.

PANDORE.

Oui, j'aime, oui, doux plaiſirs, vous redoublez ma flamme.
Mais vous redoublez ma douleur.
Dieux charmans, ſi c'eſt vous qui faites le bonheur,
Allez au maître de mon ame.

JUPITER.

Ciel ! ô Ciel ! quoi ! mes ſoins ont ce ſuccès fatal?
Quoi ! j'attendris ſon ame, et c'eſt pour mon rival!

MERCURE, *arrivant ſur la ſcène.*

Jupiter, arme-toi du foudre ;
Prends tes feux, va réduire en poudre
Tes ennemis audacieux.
Prométhée eſt armé, les Titans furieux
Menacent les voûtes des cieux ;
Ils entaſſent des monts la maſſe épouvantable :
Déjà leur foule impitoyable
Approche de ces lieux.

JUPITER.

Je les punirai tous... Seul je ſuffis contr'eux.

PANDORE.

Quoi ! vous le puniriez, vous qui cauſez ſa peine?
Vous n'êtes qu'un tyran jaloux et tout-puiſſant.
Aimez-moi d'un amour encor plus violent,
Je vous punirai par ma haine.

JUPITER.

Marchons, et que la foudre éclate devant moi.

PANDORE.

Cruel ! ayez pitié de mon mortel effroi :
Jugez de mon amour, puiſque je vous implore.

JUPITER *à Mercure.*

Prends ſoin de conduire Pandore.

Dieux, que mon cœur eſt déſolé!
éprouve les horreurs qui menacent le monde.
'univers repoſait dans une paix profonde;
ne beauté paraît : l'univers eſt troublé.
*( il ſort. )*

PANDORE *ſeule.*

jour de ma naiſſance ! ô charmes trop funeſtes!
Déſirs naiſſans, que vous étiez trompeurs!
uoi ? la beauté, l'amour, et les faveurs céleſtes,
Tous les biens ont fait mes malheurs?
mour, qui m'as fait naître, appaiſe tant d'alarmes;
N'es-tu pas ſouverain des dieux?
Viens ſécher mes larmes,
Enchaîne et déſarmes
La terre et les cieux.

*Fin du troiſième acte.*

# ACTE IV.

*(le théâtre représente les Titans armés, et des montagnes dans le fond ; plusieurs géans sont sur les montagnes et entassent des rochers.)*

ENCELADE.

OUI, nos frères et nous, et toute la nature,
Ont senti ta cruelle injure.
La terrible vengeance est déjà dans nos mains ;
Vois-tu ces monts pendans en précipices ?
Vois-tu ces rochers entassés ?
Ils seront bientôt renversés
Sur les barbares dieux qui nous ont offensés.
Nous punirons les injustices
De ces tyrans jaloux, par nos mains terrassés.

PROMETHÉE.

Terre, contre le ciel apprends à te défendre.
Trompettes et tambours, organes des combats,
Pour la première fois vos sons se font entendre ;
Eclatez, guidez nos pas.
*(on marche au son des trompettes.)*
Le ciel sera le prix de votre heureux courage.
Amis, je ne prétends que Pandore et sa foi.
Laissez-moi ce juste partage ;
Marchez, Titans, et suivez-moi.

CHOEUR DE TITANS.

Courons aux armes
Contre ces dieux cruels ;
Répandons les alarmes
Dans les cœurs immortels.
Courons aux armes,
Vengeons l'univers.

PROMETHÉE.

e tonnerre en éclats répond à nos trompettes.
*n char, qui porte les dieux, descend sur les montagnes au bruit du tonnerre. Pandore est auprès de Jupiter. Prométhée continue.*)

Jupiter quitte ses retraites ;
La foudre a donné le signal :
Commençons ce combat fatal.
(*les géans montent.*)

CHOEUR DE NYMPHES, *qui bordent le théâtre.*

Tambours, trompettes et tonnerre,
Dieux et Titans, que faites-vous ?
Vous confondez, par vos terribles coups,
Les enfers, le ciel et la terre.
(*bruit du tonnerre et des trompettes.*)

LES TITANS.

Cédez, tyrans de l'univers ;
Soyez punis de vos fureurs cruelles :
Tombez, tyrans.

LES DIEUX.

Mourez, rebelles.

LES TITANS.

Tombez, descendez dans nos fers.

LES DIEUX.

Précipitez-vous aux enfers.

PANDORE.

Terre, Ciel, ô douleur profonde !
Dieux, Titans, calmez mon effroi.
J'ai causé les malheurs du monde ;
Terre, Ciel ! tout périt pour moi.

LES TITANS.

Lançons nos traits.

LES DIEUX.

Frappez, tonnerre.

LES TITANS.

Renverſons les dieux.

LES DIEUX.

Détruiſons la terre.

(*enſemble.*) { Tombez, deſcendez dans nos fers;
Précipitez-vous aux enfers.

(*il ſe fait un grand ſilence. Un nuage brillant deſc*
*Le Deſtin paraît au milieu du nuage.*)

LE DESTIN.

Arrêtez, le Deſtin, qui vous commande à tous,
Veut ſuſpendre vos coups.
(*il ſe fait encore un ſilence.*)

PROMETHÉE.

Etre inaltérable,
Souverain des temps,
Dicte à nos tyrans
Ton ordre irrévocable.

CHOEUR.

O Deſtin, parle, explique-toi:
Les dieux fléchiront ſous ta loi.

LE DESTIN, *au milieu des dieux, qui ſe raſſemb*
*autour de lui.*

Ceſſez, ceſſez, guerre funeſte,
Ce jour forme un autre univers.
Souverains du ſéjour céleſte,
Rendez Pandore à ſes déſerts.
Dieux, comblez cet objet de tous vos dons diver
Titans, qui juſqu'au ciel avez porté la guerre,
Malheureux, ſoyez terraſſés;
A jamais gémiſſez

Sous ces monts renverſés,
Qui vont retomber ſur la terre.

(*les rochers ſe détachent et retombent. Le char des dieux deſcend ſur la terre. On remet Pandore à Prométhée.*)

JUPITER.

O Deſtin, le maître des dieux
Eſt l'eſclave de ta puiſſance.
Eh bien! ſois obéi; mais que ce jour commence
Le divorce éternel de la terre et des cieux.
Néméſis, ſors des ſombres lieux.

(*Néméſis ſort du fond du théâtre, et Jupiter continue.*)

Séduis le cœur, trompe les yeux
De la beauté qui m'offenſe.
Pandore, connais ma vengeance,
Juſques dans mes dons précieux,
Que cet inſtant commence
Le divorce éternel de la terre et des cieux.

*Fin du quatrième acte.*

# ACTE V.

(*Le théâtre représente un bocage, à travers lequel on voit les débris des rochers.*)

PROMETHÉE, PANDORE.

PANDORE, *tenant la boîte.*

Eh quoi! vous me quittez, cher amant que j'adore!
Etes-vous soumis ou vainqueur?

PROMETHÉE.

La victoire est à moi, si vous m'aimez encore.
L'Amour et le Destin parlent en ma faveur.

PANDORE.

Eh quoi! vous me quittez, cher amant que j'adore!

PROMETHÉE.

Les Titans sont tombés; plaignez leur sort affreux.
Je dois soulager leur chaîne.
Apprenons à la race humaine
A secourir les malheureux.

PANDORE.

Demeurez un moment. Voyez votre victoire.
Ouvrons ce don charmant du souverain des dieux:
Ouvrons.

PROMETHÉE.

Que faites-vous? Hélas! daignez me croire.
Je crains tout d'un rival, et ces soins curieux
Sont des piéges nouveaux, que vous tendent les dieux.

PANDORE.

Quoi, vous pensez?...

PROMETHÉE.

Songez à ma prière,

Songez à l'intérêt de la nature entière,
Et du moins attendez mon retour en ces lieux.

PANDORE.

Eh bien, vous le voulez; il faut vous satisfaire.
Je soumets ma raison; je ne veux que vous plaire.
Je jure, je promets à mes tendres amours
De vous croire toujours.

PROMETHÉE.

Vous me le promettez?

PANDORE.

J'en jure par vous-même.
On obéit dès que l'on aime.

PROMETHÉE.

C'en est assez, je pars, et je suis rassuré.
Nymphes des bois, redoublez votre zèle;
Chantez cet univers détruit et réparé.
Que tout s'embellisse à son gré,
Puisque tout est formé pour elle.
(*il sort.*)

UNE NYMPHE.

Voici le siècle d'or, voici le temps de plaire.
Doux loisir! Ciel pur, heureux jours,
Tendres amours,
La nature est votre mère,
Comme elle durez toujours.

UNE AUTRE NYMPHE.

La discorde, la triste guerre
Ne viendront plus nous affliger:
Le bonheur est né sur la terre;
Le malheur était étranger.
Les fleurs commencent à paraître;
Quelle main pourrait les flétrir?
Les plaisirs s'empressent de naître;
Quels tyrans les feraient périr?

LE CHOEUR *répète.*

Voici le ſiècle d'or, etc.

UNE NYMPHE.

Vous voyez l'éloquent Mercure ;
Il eſt avec Pandore, il confirme en ces lieux,
De la part du maître des dieux,
La paix de la nature.

(*les Nymphes ſe retirent. Pandore s'avance avec Némé*
*qui paraît ſous la figure de Mercure.*)

NEMESIS

Je vous l'ai déjà dit, Prométhée eſt jaloux,
Il abuſe de ſa puiſſance.

PANDORE.

Il eſt l'auteur de ma naiſſance,
Mon roi, mon amant, mon époux.

NEMESIS.

Il porte à trop d'excès les droits qu'il a ſur vous.
Devait-il jamais vous défendre
De voir ce don charmant, que vous tenez des dieux

PANDORE.

Il craint tout ; ſon amour eſt tendre,
Et j'aime à complaire à ſes vœux.

NEMESIS.

Il en exige trop, adorable Pandore ;
Il n'a point fait pour vous ce que vous méritez.
Il put en vous formant vous donner des beautés,
Dont vous manquez peut-être encore.

PANDORE.

Il m'a fait un cœur tendre, il me charme, il m'ado
Pouvait-il mieux m'embellir ?

NEMESIS.

Vos charmes périront.

PANDORE.

Vous me faites frémir.

NEMESIS.

Cette boîte myſtérieuſe
Immortaliſe la beauté.
Vous ſerez, en ouvrant ce tréſor enchanté,
Toujours belle, toujours heureuſe.
Vous régnerez ſur votre époux;
Il ſera ſoumis et facile.
Craignez un tyran jaloux,
Formez un ſujet docile.

PANDORE.

Non, il eſt mon amant, il doit l'être à jamais;
Il eſt mon roi, mon Dieu, pourvu qu'il ſoit fidelle.
C'eſt pour l'aimer toujours qu'il faut être immortelle;
C'eſt pour le mieux charmer que je veux plus d'attraits.

NEMESIS.

Ah! c'eſt trop vous en défendre;
Je ſers vos tendres amours;
Je ne veux que vous apprendre
A plaire, à brûler toujours.

PANDORE.

Mais n'abuſez-vous point de ma faible innocence?
Auriez-vous tant de cruauté?

NEMESIS.

Ah! qui pourrait tromper une jeune beauté?
Tout prendrait votre défenſe.

PANDORE.

Hélas! je mourrais de douleur,
Si je méritais ſa colère,
Si je pouvais déplaire
Au maître de mon cœur.

NEMESIS.

Au nom de la nature entière,
Au nom de votre époux, rendez-vous à ma voix.

PANDORE.

Ce nom l'emporte, et je vous crois;
Ouvrons.
(*elle ouvre la boîte ; la nuit ſe répand ſur le théâ-*
*et on entend un bruit ſouterrain.*)
Quelle vapeur épaiſſe, épouvantable,
M'a dérobé le jour et troublé tous mes ſens?
Dieu trompeur! miniſtre implacable!
Ah, quels maux affreux je reſſens!
Je me vois punie et coupable.

NEMESIS.

Fuyons de la terre et des airs.
Jupiter eſt vengé, rentrons dans les enfers.
(*Néméſis s'abyme. Pandore eſt évanouie ſur un lit de gaz-*

PROMETHÉE *arrive du fond du théâtre.*

O ſurpriſe! ô douleur profonde!
Fatale abſence! horribles changemens!
Quels aſtres malfeſans
Ont flétri la face du monde?
Je ne vois point Pandore, elle ne répond pas
Aux accens de ma voix plaintive.
Pandore! mais hélas! de l'infernale rive
Les monſtres déchaînés volent dans ces climats.

LES FURIES et LES DEMONS, *accourant ſur le théâ-*

Les temps ſont remplis ;
Voici notre empire ;
Tout ce qui reſpire
Nous ſera ſoumis.
La triſte froidure
Glace la nature

Dans

Dans les flancs du Nord.
La crainte tremblante,
L'injure arrogante,
Le ſombre remord,
La guerre ſanglante,
Arbitre du ſort,
Toutes les furies
Vont avec tranſport
Dans ces lieux impies
Apporter la mort.

PROMETHÉE.

uoi ! la mort en ces lieux s'eſt donc fait un paſſage !
uoi ! la terre a perdu ſon éternel printemps,
Et ſes malheureux habitans
Sont tombés en partage
la fureur des dieux, de l'enfer et du temps ?
es nymphes de leurs pleurs arroſent ce rivage.
andore ! cher objet, ma vie et mon image,
hef-d'œuvre de mes mains, idole de mon cœur,
Répondez à ma douleur.
e là vois, de ſes ſens elle a perdu l'uſage.

PANDORE.

Ah ! je ſuis indigne de vous ;
ai perdu l'univers : j'ai trahi mon époux.
Puniſſez-moi : nos maux ſont mon ouvrage.
rappez !

PROMETHÉE.

Moi la punir !

PANDORE.

Frappez, arrachez-moi
Cette vie odieuſe,
Que vous rendiez heureuſe,
Ce jour que je vous doi.

CHOEUR DE NYMPHES.

Tendre époux, eſſuyez ſes larmes,
Faites grâce à tant de beauté ;
L'excès de ſa fragilité
Ne ſaurait égaler ſes charmes.

PROMETHÉE.

Quoi ! malgré ma prière, et malgré vos ſermens,
Vous avez donc ouvert cette boîte odieuſe ?

PANDORE.

Un dieu cruel, par ſes enchantemens,
A ſéduit ma raiſon faible et trop curieuſe.
O fatale crédulité !
Tous les maux ſont ſortis de ce don déteſté :
Tous les maux ſont venus de la triſte Pandore.

L'AMOUR, *deſcendant du ciel.*

Tous les biens ſont à vous, l'amour vous reſte encor.
(*le théâtre change et repréſente le palais de l'Amour.*)

L'AMOUR *continue.*

Je combattrai pour vous le deſtin rigoureux.
Aux humains j'ai donné l'être ;
Ils ne ſeront point malheureux,
Quand ils n'auront que moi pour maître.

PANDORE.

Conſolateur charmant, Dieu digne de mes vœux,
Vous qui vivez dans moi, vous l'ame de mon ame,
Puniſſez Jupiter en redoublant la flamme,
Dont vous nous embraſez tous deux.

PROMETHÉE et PANDORE.

Le ciel en vain ſur nous raſſemble
Les maux, la crainte et l'horreur de mourir.
Nous ſouffrirons enſemble,
Et c'eſt ne point ſouffrir.

L'AMOUR.

Deſcendez, douce eſpérance,
Venez, déſirs flatteurs,
Habitez dans tous les cœurs,
Vous ſerez leur jouiſſance.
Fuſſiez-vous trompeurs,
C'eſt vous qu'on implore ;
Par vous on jouit,
Au moment qui paſſe et qui fuit,
Du moment qui n'eſt pas encore.

PANDORE.

Des deſtins la chaîne redoutable
Nous entraîne à d'éternels malheurs ;
Mais l'eſpoir à jamais ſecourable
De ſes mains viendra ſécher nos pleurs.

Dans nos maux il ſera des délices ;
Nous aurons de charmantes erreurs ;
Nous ferons au bord des précipices ;
Mais l'amour les couvrira de fleurs.

*Fin du cinquième et dernier acte.*

# LES DEUX

# TONNEAUX,

Eſquiſſe d'un opéra-comique.

## *PERSONNAGES.*

GLYCERE.

PRESTINE, petite sœur de *Glycère.*

DAPHNIS.

LE PERE de *Daphnis.*

LE PERE de *Glycère.*

GREGOIRE, cabaretier-cuisinier, prêtre du temple de *Bacchus.*

PHEBÉ, servante du temple.

Troupe de jeunes garçons et de jeunes filles.

*La scène est dans un temple consacré à Bacchus.*

# LES DEUX

# TONNEAUX.

## ACTE PREMIER.

### *SCENE PREMIERE.*

*Le théâtre repréſente un temple de feuillages, orné de thyrſes, de trompettes, de pampre, de raiſins. On voit entre les colonnades de feuillage les ſtatues de Bacchus, d'Ariane, de Silène et de Pan. Un grand buffet tient lieu d'autel : deux fontaines de vin coulent dans le fond. Des garçons et des filles ſont empreſſés à préparer tout pour une fête. Grégoire, l'un des ſuivans de Bacchus, ordonne la fête. Il eſt en veſte blanche et galante, portant un thyrſe à la main, et ſur ſa tête une couronne de lierre.*

(*ouverture gaie et vive, repriſe douloureuſe et terrible.*)

GREGOIRE, troupe de jeunes garçons et de jeunes filles.

GREGOIRE *chante.*

Allons, enfans, à qui mieux-mieux ;
Jeunes garçons, jeunes fillettes,
Parez cet autel glorieux.
Trémouſſez-vous, pareſſeux que vous êtes :
Mettez-moi cela là,
Rendez ce buffet net.

Songez bien à ce que vous faites.
Allons, enfans, à qui mieux-mieux ;
Trémouſſez-vous, pareſſeux que vous êtes :
Songez que vous ſervez les belles et les dieux.

UNE SUIVANTE, *elle parle.*

Eh, doucement, monſieur Grégoire ;
Nous ſommes comme vous du temple de Bacchus ;
Comme vous nous lui rendons gloire :
Nous ſommes tous très-aſſidus
A ſervir Bacchus et Vénus.
Le grand-prêtre du temple eſt ſans doute allé boire.
(*elle chante.*)
Il reviendra ; faites moins l'important.
Alors que le maître eſt abſent,
Maître valet s'en fait accroire.

GREGOIRE.

Pardon, j'ai du chagrin.

LA SUIVANTE.

On n'en a point ici.
Vous vous moquez de nous.

GREGOIRE.

Va, j'ai bien du ſouci.
Nous attendons la noce, et mon maître m'ordonne
De repréſenter ſa perſonne,
Et d'unir les amans qui ſeront envoyés
De tous les lieux voiſins pour être mariés.
Ah ! j'enrage !

LA SUIVANTE.

Comment ! c'eſt la meilleure aubaine
Que jamais tu pourras trouver.
Toujours ces fêtes-là nous valent quelque étrenne :
Rien de mieux ne peut t'arriver.
J'ai vu plus d'un hymen. L'une et l'autre partie

S'eſt aſſez ſouvent repentie
Des marchés qu'ici l'on a faits ;
Mais le Monſieur qui les marie,
uand il a leur argent, ne s'en repent jamais.
eſt l'aimable Daphnis et la belle Glycère
Qui viennent ſe donner la main.
ue Daphnis eſt charmant !

GREGOIRE, *en colère.*

Non ; il eſt fort vilain.

LA SUIVANTE.

toutes nos beautés que Daphnis a ſu plaire !

GREGOIRE.

me déplaît beaucoup.

LA SUIVANTE.

Qu'il eſt beau !

GREGOIRE.

Qu'il eſt laid !

LA SUIVANTE.

'rès-honnête garçon, libéral.

GREGOIRE.

Non.

LA SUIVANTE.

Si fait.
ue Grégoire eſt méchant ! me dira-t-il encore
Que la future eſt ſans beauté ?

GREGOIRE.

a future ? ...

LA SUIVANTE.

Oui, Glycère : on la fête, on l'adore ;
ans toute l'Arcadie on en eſt enchanté.

GREGOIRE.

ui ... la future ... paſſe .... elle eſt aſſez jolie ;
lais c'eſt un mauvais cœur, tout plein de perfidie,
D'ingratitude, de fierté.

LA SUIVANTE.

Glycère un mauvais cœur ! hélas, c'eſt la bonté.
C'eſt la vertu modeſte et pleine d'indulgence ;
C'eſt la douceur, la patience ;
Et de ſes mœurs la pureté
Fait taire encor la médiſance.
Vous me paraiſſez dépité :
N'auriez-vous point été tenté
D'empaumer le cœur de la belle ?
Quand du ſuccès on eſt flatté,
Quand la dame n'eſt point cruelle,
Vous la traitez de nymphe et de divinité :
Si vous en êtes rebuté,
Vous faites des chanſons contr'elle.
Allons, maître Grégoire, un peu moins de cou-
Recevons bien ces deux époux.
Que le feſtin ſoit magnifique :
On boit ici ſon vin ſans eau.
Mais, n'allez pas gâter notre fête bacchique
En perçant du mauvais tonneau.

GREGOIRE.

Comment ? Que dis-tu là ?

LA SUIVANTE.

Je m'entends bien.

GREGOIRE.

Tremble que ce myſtère ici ſoit révélé.
C'eſt le ſecret des dieux : crains qu'on ne le dé-
Auſſitôt qu'on en a parlé,
Apprends qu'on meurt de mort ſubite.
Ceſſe tes diſcours familiers,
Réprime ta langue maudite,
Et reſpecte les dieux et les cabaretiers.

(*il chante.*)

Allons, reprenez votre ouvrage,
Servons bien ces heureux amans...
(*à part.*)
Le dépit et la rage
Déchirent tous mes ſens.

Hâtons ces heureux momens,
Courage, courage.
Cognez, frappez, partez en même temps; (*)
Suſpendez ces feſtons, étendez ce feuillage;
Que les bons vins, les amours
Nous donnent toujours
Sous ces charmans ombrages
D'heureuſes nuits et de beaux jours.
J'enrage,
J'enrage.
Je me vengerai;
Je les punirai;
Ils me payeront cher mon outrage.
Hâtons leurs heureux momens,
Cognez, frappez, partez en même temps.
J'enrage,
J'enrage.

LA SUIVANTE.

! j'aperçois de loin cette noce en chemin.
La petite ſœur de Glycère
Eſt toujours à tout la première;
Elle s'y prend de bon matin.
Cette roſe eſt déjà fleurie;

*) Des ſuivans pourraient ici faire une eſpèce de baſſe, frappant de leurs marteaux ſur des cuivres creux qui viraient d'ornemens.

Elle a précipité ſes pas.
La voici... ne dirait-on pas
Que c'eſt elle que l'on marie?

## *SCENE II.*

GREGOIRE, PRESTINE, LA SUIVANTE.

PRESTINE, *arrivant en hâte.*

Eh, quoi donc! rien n'eſt prêt au temple de Bacchus.
Nous reſtons au filet! Nos pas ſont-ils perdus?
On ne fait rien ici quand on a tant à faire!
Ma ſœur et ſon amant, mon bon-homme de père,
Et celui de Daphnis, femmes, filles, garçons,
Arrivent à la file en danſant aux chanſons.
Ici je ne vois rien paraître.
Réponds donc, Grégoire, réponds;
Mène-moi voir l'autel et Monſieur le grand-prêtre.

GREGOIRE.

Le grand-prêtre, c'eſt moi.

PRESTINE.

Tu ris.

GREGOIRE.

Moi, dis-je.

PRESTINE.

Toi, prêtre de Bacchus?

GREGOIRE.

Et fait pour cet emploi.
Quel étonnement eſt le vôtre?

PRESTINE.

Eh-bien, ſoit: j'aime autant que ce ſoit toi qu'un au

GREGOIRE.

s vice-gérent dans ce lieu plein d'appas.
ıjoins les amans, et je fais leurs repas.
Ces deux charmans miniſtères,
Au monde ſi néceſſaires,
Sont ſans doute les premiers.
ère quelque jour, ma petite Preſtine,
Dans cette demeure divine
xercer pour vous.

PRESTINE.

Hélas, très-volontiers.

REGOIRE et PRESTINE.

*DUO.*

En ces beaux lieux c'eſt à Grégoire,
C'eſt à lui d'enſeigner
Le grand art d'aimer et de boire;
C'eſt lui qui doit régner.
Du dieu puiſſant de la liqueur vermeille
Le temple eſt un cabaret,
Son autel eſt un buffet.

L'Amour y veille
Avec tranſport;
L'Amour y dort,
Dort, dort
Sous les beaux raiſins de la treille.

GREGOIRE.

is nos gens venir; je vais prendre à l'inſtant
Mes habits de cérémonie.
ıt qu'à tous les yeux Grégoire juſtifie
oix qu'on fait de lui dans un jour ſi brillant.

PRESTINE.

:e....Avancez donc, mon père, mon beau-père,

Ma chère ſœur, mon cher beau-frère;
Ah! que vous marchez lentement!
Cet air grave eſt, dit-on, décent:
Il eſt noble, il a de la grace;
Mais j'irais plus vivement,
Si j'étais à votre place.

## *SCENE III.*

LE PERE *de Glycère et de Preſtine*, LE PERE *de Daphnis*, petits vieillards ratatinés, *marchant les premier canne à la main*, DAPHNIS *conduiſant* GLYCERE, toute la noce, PRESTINE.

GLYCERE *à Preſtine.*

PARDONNE, chère ſœur, à mes ſens éblouis:
Je me ſuis arrêtée à regarder Daphnis;
J'étais hors de moi-même, en extaſe, en délire;
Et je n'avais qu'un ſentiment.
Va, tout ce que je te puis dire,
C'eſt que je t'en ſouhaite autant.

LES DEUX PERES.

*DUO.*

Oh! qu'il eſt doux ſur nos vieux ans
De renaître dans ſa famille!
Mon fils.....ma fille
Raniment mes jours languiſſans;
Mon hiver brille
Des roſes de leur printemps.
Les jeunes gens qui veulent rire
Traitent un vieillard
De rêveur, de babillard;

Ils ont grand tort ;
Chacun aſpire
A notre ſort ;
Chacun demande à la nature
De ne mourir qu'en cheveux blancs ;
Et dès qu'on parvient à cent ans,
On a place dans le Mercure.

PRESTINE.

Il s'agit bien de fredonner ;
Ah! vous avez, je penſe, aſſez d'autres affaires.
Savez-vous à quel homme on a voulu donner
Le ſoin de célébrer vos amoureux myſtères ?
A Grégoire.

GLYCERE, *effrayée.*

A Grégoire !

DAPHNIS.

Eh! qu'importe, grands dieux !
Tout m'eſt bon, tout m'eſt précieux ;
Tout eſt égal ici quand mon bonheur approche.
Si Glycère eſt à moi, le reſte eſt étranger.
Qu'importe qui ſonne la cloche,
Quand j'entends l'heure du berger ?
Rien ne peut me déplaire, et rien ne m'intéreſſe.
Je ne vois point ces jeux, ce feſtin ſolennel,
Ces prêtres de l'hymen, ce temple, cet autel ;
Je ne vois rien que la Déeſſe.

*QUATUOR.*

LE PERE *de Glycère* — LE PERE *de Daphnis.* — DAPHNIS. GLYCERE.

Ma fille!...mon cher fils! .. Glycère! tendre époux!
Aimons-nous tous quatre, aimons-nous.
De la félicité naiſſez, brillante aurore,
Naiſſez, faites éclore

Un jour encor plus doux.
Tendre amour, c'eſt toi que j'implore;
En tous temps tu régnes ſur nous:
Tendre amour, c'eſt toi que j'implore;
Aimons-nous tous quatre, aimons-nous.

PRESTINE.

Ils aiment à chanter, et c'eſt-là leur folie.
Ne parviendrai-je point à faire ma partie?
Ces gens-là ſur un mot vous font vîte un concert.
Et ce qu'en eux ſur-tout je révère et j'admire,
C'eſt qu'ils chantent par fois ſans avoir rien à dire.
Ils nous ont ſur le champ donné d'un quatuor.
A mon oreille il plaiſait fort;
Et s'ils avaient voulu, j'aurais fait la cinquième.
Mais on me laiſſe-là; chacun penſe à ſoi-même.
(*elle chante*)
Le premier mari que j'aurai,
Ah, grands Dieux, que je chanterai!
On néglige ma perſonne,
On m'abandonne.
Le premier mari que j'aurai,
Ah, grands Dieux, que je chanterai!

## SCENE IV.

Les Acteurs précédens, PHEBÉ, Suivante.

PHEBÉ.

ENTREZ, mes beaux Meſſieurs, entrez, ma belle Dame.
(*à Glycère à part.*)
Ma belle Dame, au moins prenez bien garde à vous.

DAPHNIS.

Allez, j'en aurai ſoin; ne craignez rien, bonne femme.
(*il lui met une bourſe dans la main.*)

LA SUIVANTE.

Que voilà deux charmans époux!
Prenez bien garde à vous, Madame.

GLYCERE.

Que veut-elle me dire? Elle me fait trembler.
L'amour eſt trop timide, et mon cœur eſt trop tendre.

PRESTINE.

Auprès de votre amant qui peut donc vous troubler?
Nulle crainte en tel cas ne pourrait me ſurprendre.
(*elle chante.*)
Le premier mari que j'aurai,
Ah, bon Dieu, que je chanterai!
On néglige ma perſonne,
On m'abandonne.

Le premier mari que j'aurai,
Ah! grands Dieux, que je chanterai!

*Fin du premier acte.*

# ACTE II.

## *SCENE PREMIERE.*

DAPHNIS *conduit par ſon père*, GLYCERE *par le fr*
PRESTINE *par perſonne*, *et courant par-to*
GARÇONS de la noce.

LE PERE *de Daphnis.*

Mes enfans, croyez-moi, nous ſavons les rubriques;
Feſons comme feſaient nos très-prudens aïeux:
Tout allait alors beaucoup mieux.
C'était-là le bon temps; et les ſiècles antiques,
Etant plus vieux que nous, auront toujours raiſon.
Je vous dis que c'eſt là... que ſera le garçon:
Ici... la fille: ici... moi, du garçon le père.
(*à Glycère.*)
Là... vous: et puis Preſtine à côté de ſa ſœur,
Pour apprendre ſon rôle et le ſavoir bien faire.
Mais j'aperçois déjà le ſacrificateur.
Qu'il a l'air noble et grand! une majeſté ſainte
Sur ſon front auguſte eſt empreinte.
Il reſſemble à ſon dieu, dont il a la rougeur.

LE PERE *de Glycère.*

Oui, l'on voit qu'il le ſert avec grande ferveur.
Silence, écoutons bien.

## *SCENE II.*

Les Acteurs précédens, GREGOIRE *suivi des miniſtres de Bacchus.*

(*les deux amans mettent la main ſur le buffet qui ſert d'autel.*)

GREGOIRE, *au milieu, vêtu en grand ſacrificateur.*

FUTUR, et vous future,
Qui venez allumer à l'autel de Bacchus
La flamme la plus belle, et l'ardeur la plus pure,
Soyez ici très-bien venus.
D'abord avant que chacun jure
D'obſerver les rites reçus,
Avant que de former l'union conjugale,
Je vais vous préſenter la coupe nuptiale.

GLYCERE.

Ces rites ſont d'aimer: quel beſoin d'un ſerment
Pour remplir un devoir ſi cher et ſi durable!
Ce ſerment dans mon cœur conſtant, inaltérable,
Eſt écrit par le ſentiment
En caractère ineffaçable.
Hélas! ſi vous voulez, ma bouche en fera cent.
Je les répéterai tous les jours de ma vie;
Et n'allez pas penſer que le nombre m'ennuie;
Ils ſeront tous pour mon amant.

GREGOIRE, *à part.*

Que ces deux gens heureux redoublent ma colère!
Dieux, qu'ils ſeront punis!... Buvez, belle Glycère;
Et buvez l'amour à longs traits.
Buvez, tendres époux, vous jurerez après:
Vous recevrez des dieux des faveurs infinies.
(*il va prendre les deux coupes préparées au fond du buffet.*)

LE PERE *de Daphnis.*

Oui, nos pères buvaient dans leurs cérémonies ;
Auſſi valaient-ils mieux qu'on ne vaut aujourd'hui.
Depuis qu'on ne boit plus, l'eſprit avec l'ennui
Font bâiller noblement les bonnes compagnies.
Les chanſons en refrain des ſoupers ſont bannies :
Je riais autrefois, j'étais toujours joyeux ;
Et je ne ris plus tant depuis que je ſuis vieux :
J'en cherche la raiſon ; d'où vient cela, compère ?

LE PERE *de Glycère.*

Mais... cela vient... du temps. Je ſuis tout ſérieux.
Bien ſouvent, malgré moi, ſans en ſavoir la cauſe.
Il s'eſt fait parmi nous quelque métamorphoſe.
Mais il reſte, après tout, quelques plaiſirs touchans :
Dans le bonheur d'autrui l'ame à l'aiſe reſpire ;
Et quand nous marions nos aimables enfans,
Je vois qu'on eſt heureux ſans rire.

(*Grégoire préſente une petite coupe à Daphnis et : autre à Glycère.*)

GREGOIRE, *après qu'ils ont bu.*

Rendez-moi cette coupe. Eh quoi ! vous frémiſſez !
(*à Daphnis.*)
Çà, jurez à préſent : vous, Daphnis, commencez.

DAPHNIS *chante en récitatif meſuré, noble et tendre.*

Je jure par les dieux, et ſur-tout par Glycère,
De l'aimer à jamais comme j'aime en ce jour.
Toutes les flammes de l'amour
Ont coulé dans ce vin, quand j'ai vidé mon verre.
O toi qui d'Ariane as mérité le cœur,
Divin Bacchus, charmant vainqueur,
Tu règnes aux feſtins, aux amours, à la guerre.
Divin Bacchus, charmant vainqueur,
Je t'invoque après ma Glycère.

(*Symphonie.*)

(*Daphnis continue.*)

Descends, Bacchus, en ces beaux lieux,
Des amours amène la mère;
Amène avec toi tous les dieux;
Ils pourront brûler pour Glycère.
Je ne serai point jaloux d'eux:
Son cœur me préfère,
Me préfère, me préfère aux dieux.

GREGOIRE.

C'est à vous de jurer, Glycère, à votre tour,
Devant Bacchus lui-même, au grand dieu de l'amour.

GLYCERE *chante.*

Je jure une haine implacable
A ce vilain magot,
A ce fat, à ce sot;
Il m'est insupportable.
Je jure une haine implacable
A ce fat, à ce sot.

Oui, mon père, oui, mon père;
J'aimerais mieux en enfer
Epouser Lucifer.

Qu'on n'irrite point ma colère;
Oui je verrais plutôt le peu que j'ai d'appas
Dans la gueule du chien Cerbère
Qu'entre les bras
Du vilain qui croit me plaire.

DAPHNIS.

Qu'ai-je entendu, grands dieux!

LES DEUX PERES *ensemble.*

Ah, ma fille!

PRESTINE.

Ah, ma ſœur

DAPHNIS.

Eſt-ce vous qui parlez, ma Glycère?

GLYCERE, *reculant.*

Ah, l'horreur!
Ote-toi de mes yeux: ton ſeul aſpect m'afflige.

DAPHNIS.

Quoi! c'eſt donc tout de bon?

GLYCERE.

Retire-toi, te dis-je;
Tu me donnerais des vapeurs.

DAPHNIS.

Eh! qu'eſt-il arrivé! Dieux puiſſans, dieux vengeurs,
En étiez-vous jaloux? m'ôtez-vous ce que j'aime?
Ma charmante maîtreſſe, idole de mes ſens,
Reprends les tiens, rentre en toi-même;
Vois Daphnis à tes pieds, les yeux chargés de pleurs.

GLYCERE.

Je ne puis te ſouffrir: je te l'ai dit, je penſe,
Aſſez net, aſſez clairement.
Va-t'en, ou je m'en vais.

LE PERE *de Daphnis.*

Ciel! quelle extravagance!

DAPHNIS

Prétends-tu m'éprouver par ces affreux ennuis?
As-tu voulu jouir de ma douleur profonde?

GLYCERE.

Tu ne t'en vas point; je m'enfuis
Pour être loin de toi, j'irais au bout du monde.
(*elle ſort.*)

*QUATUOR.*

LES DEUX PERES. PRESTINE. DAPHNIS.

Je ſuis tout confondu... Je frémis... Je me meurs!
(*tous enſemble.*)
Quel changement! quelles alarmes!
Eſt-ce là cet hymen ſi doux, ſi plein de charmes!

PRESTINE.

Non, je ne rirai plus : coulez, coulez, mes pleurs.
(*tous enſemble.*)
Dieu puiſſant, rends-nous tes faveurs,

GREGOIRE *chante ſeul.*

Quand je vois quatre perſonnes
Ainſi pleurer en chantant,
Mon cœur ſe fend.
Bacchus tu les abandonnes;
Il faut en faire autant.
(*il s'en va.*)

## *SCENE III.*

LE PERE *de Daphnis*, LE PERE *de Glycère*, DAPHNIS, PRESTINE.

LE PERE *de Daphnis à celui de Glycère.*

ECOUTEZ, j'ai du ſens, car j'ai vu bien des choſes;
Des eſprits, des ſorciers et des métempſycoſes.
Le Dieu que je révère, et qui règne en ces lieux,
Me ſemble, après l'Amour, le plus malin des dieux.
Je l'ai vu dans mon temps troubler bien des cervelles;
Il produiſait ſouvent d'aſſez vives querelles :
Mais cela s'éteignait après une heure ou deux.
Peut-être que la coupe était d'un vin fumeux,
Ou dur, ou pétillant, et qui porte à la tête.

Ma fille en a trop bu : de là vient la tempête
Qui de nos jours heureux a noirci le plus beau.
La coupe nuptiale a troublé ſon cerveau :
Elle eſt folle, il eſt vrai ; mais, Dieu merci, tout paſſe.
Je n'ai vu ni d'amour ni de haine ſans fin....
Elle te r'aimera : tu rentreras en grace
Dès qu'elle aura cuvé ſon vin.

PRESTINE.

Mon père, vous avez beaucoup d'expérience ;
Vous raiſonnez on ne peut mieux.
Je n'ai ni raiſon ni ſcience,
Mais j'ai des oreilles, des yeux.
De ce temple ſacré j'ai vu la balayeuſe
Qui d'une voix myſtérieuſe
A dit à ma grand'ſœur, avec un ton fort doux,
Quand on vous mariera, prenez bien garde à vous.
J'avais fait peu de cas d'une telle parole :
Je ne pouvais me défier
Que cela pût ſignifier
Que ma grand'ſœur deviendrait folle.
Et puis je me ſuis dit, (toujours en raiſonnant)
Ma ſœur eſt folle cependant.
Grégoire eſt bien malin : il pourchaſſa Glycère :
Il n'en eut qu'un refus ; il doit être en colère.
Il eſt devenu grand ſeigneur :
On aime quelquefois à venger ſon injure.
Moi, je me vengerais ſi l'on m'ôtait un cœur.
Voyez s'il eſt quelque valeur
Dans ma petite conjecture.

DAPHNIS.

Oui, Preſtine a raiſon.

LE PERE *de Glycère.*

Cette fille ira loin.

LE PERE *de Daphnis.*

Ce ſera quelque jour une maîtreſſe femme.

DAPHNIS.

Allez tous, laiſſez-moi le ſoin
De punir ici cet infâme :
A ce monſtre ennemi je veux arracher l'ame.
Laiſſez-moi.

LE PERE *de Glycère.*

Qui l'eût cru, qu'un jour ſi fortuné
A tant de maux fût deſtiné?

LE PERE *de Daphnis.*

Hélas! j'en ai tant vu dans le cours de ma vie:
De tous les temps paſſés l'hiſtoire en eſt remplie.

## *SCENE*

Les Acteurs précédens, GREGOIRE, *reprenant ſon premier habit.*

DAPHNIS.

O douleur! ô tranſports jaloux!
Holà! eh! Monſieur le grand-prêtre,
Monſieur Grégoire, approchez-vous.

GREGOIRE.

Quel profane en ces lieux frappe et me parle en maître?

DAPHNIS.

C'eſt moi: me connais-tu?

GREGOIRE.

Qui, toi? mon ami, non,
Je ne te connais point à cet étrange ton
Que tu prends avec moi.

DAPHNIS.

Tu vas donc me connaître.

Tu mourras de ma main : je vais t'aſſommer, traître
Je vais t'exterminer, fripon.

GREGOIRE.

Tu manques de reſpect à Grégoire, à ma place!

DAPHNIS.

Va, ce fer que tu vois en manquera bien plus :
Il faut punir ta lâche audace.
Indigne ſuppôt de Bacchus,
Tremble, et rends-moi ma femme.

GREGOIRE.

Eh! mais pour te la rendre
Il faudrait avoir eu le plaiſir de la prendre,
Tu vois, je ne l'ai point.

DAPHNIS.

Non, tu ne l'auras pas.
Mais c'eſt toi qui me l'as ravie :
C'eſt toi qui l'as changée, et preſque dans mes bras.
Elle m'aimait plus que ſa vie,
Avant d'avoir goûté ton vin.
On connaît ton eſprit malin.
A peine a-t-elle bu de ta liqueur mêlée,
Sa haine contre moi ſoudain s'eſt exhalée.
Elle me fuit, m'outrage, et m'accable d'horreurs.
C'eſt toi qui l'as enſorcelée.
Tes pareils dès long-temps ſont des empoiſonneurs.

GREGOIRE.

Quoi! ta femme te hait!

DAPHNIS.

Oui, perfide, à la rage.

GREGOIRE.

Eh mais, c'eſt quelquefois un fruit du mariage ;
Tu peux t'en informer.

DAPHNIS.

Non, toi ſeul as tout fait:
Tu mets à mon bonheur un invincible obſtacle.

GREGOIRE.

Tu crois donc, mon ami, qu'une femme en effet
Ne peut te haïr ſans miracle ?

DAPHNIS.

Je crois que dans l'inſtant à mon juſte dépit,
Lâche, ton ſang va ſatisfaire.

GREGOIRE.

*ARIETTE.*

Il le ferait comme il le dit,
Car je n'ai plus mon bel habit
Pour qui le peuple me révère;
Et ma perſonne eſt ſans crédit
Auprès de cet homme en colère.

Il le ferait comme il le dit,
Car je n'ai plus mon bel habit.

Apaiſe-toi, rengaîne... Eh bien, je te promets
Qu'aujourd'hui ta Glycère en ſon ſens revenue,
A ſon époux, à ſon amour rendue,
Va te chérir plus que jamais.

DAPHNIS.

O Ciel ! eſt-il bien vrai ? mon cher ami Grégoire,
Parle ; que faut-il faire ?

GREGOIRE.

Il vous faut tous deux boire
Enſemble une ſeconde fois.

GREGOIRE. DAPHNIS.

*DUO.*

Sur cet autel Grégoire jure
Qu'on t'aimera.
Rien ne dure
Dans la nature.
Rien ne durera,
Tout paſſera.
On réparera ton injure.
On t'en fera;
On l'oublira.
Rien ne dure
Dans la nature.
Rien ne durera,
Tout paſſera.

Sur cet autel Grégoire jur
Qu'on m'aimera.
Rien ne dure
Dans la nature.
Rien ne durera,
Tout paſſera.
On réparera mon injur
On m'en fera;
On l'oublira.
Rien ne dure
Dans la nature.
Rien ne durera,
Tout paſſera.

Le caprice d'une femme
Eſt l'affaire d'un moment;
La girouette de ſon ame
Tourne, tourne... au moindre ven

*Fin du ſecond acte.*

# ACTE III.

## *SCENE PREMIERE.*

### LES DEUX PERES, GLYCERE, PRESTINE.

LE PERE *de Glycère.*

Oui, c'était des vapeurs : c'eſt une maladie
Où les vieux médecins n'entendent jamais rien.
Cela vient tout d'un coup... quand on ſe porte bien...
Une ſeconde doſe à l'inſtant l'a guérie.
Oh! que cela t'a fait de bien!

LE PERE *de Daphnis.*

Ces eſpèces de maux s'appellent frénéſie.
Feu ma femme autrefois en fut long-temps ſaiſie;
Quand ſon mal lui prenait, c'était un vrai démon.

LE PERE *de Glycère.*

Ma femme auſſi.

LE PERE *de Daphnis.*

C'était un torrent d'invectives,
Un tapage, des cris, des querelles ſi vives...

LE PERE *de Glycère.*

Tout de même.

LE PERE *de Daphnis.*

Il fallait déſerter la maiſon.
La bonne me diſait : *je te hais* d'un courage,
D'un fond de vérité... cela partait du cœur.
Grâce au ciel, tu n'as plus cette mauvaiſe humeur,
Et rien ne troublera ta tête et ton ménage.

GLYCERE, *ſe relevant d'un banc de gazon où elle était penchée.*

A peine je comprends ce funeſte langage.

Qu'eſt-il donc arrivé ? qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ?
A l'amant que j'adore aurais-je pu déplaire ?
Hélas ! j'aurais perdu l'eſprit !
L'amour fit mon hymén ; mon cœur s'en applaudit :
Vous le ſavez, grands Dieux, ſi ce cœur eſt ſincère.
Mais dès le ſecond coup de vin
Qu'à cet autel on m'a fait boire,
Mon amant eſt parti ſoudain ;
En montrant l'humeur la plus noire :
Attachée à ſes pas j'ai vainement couru.
Où donc eſt-il allé ? ne l'avez-vous point vu ?

LE PERE *de Daphnis.*

Il arrive.

## *SCENE II.*

Les Acteurs précédens, DAPHNIS.

LE PERE *de Daphnis.*

En effet je vois ſur ſon viſage
Je ne ſais quoi de dur, de ſombre, de ſauvage.

GLYCERE *chante :*

Cher amant, vole dans mes bras :
Dieu de mes ſens, dieu de mon ame,
Animez, redoublez mon éternelle flamme....
Ah, ah, ah, cher époux, ne te détourne pas.
Tes yeux ſont-ils fixés ſur mes yeux pleins de larmes ?
Ton cœur répond-il à mon cœur ?
Du feu qui me conſume éprouves-tu les charmes ?
Sens-tu l'excès de mon bonheur ?

*( à cette muſique tendre ſuccède une ſymphonie impérieuſe et d'un caractère terrible. )*

DAPHNIS *au père de Glycère.*
(*il chante.*)

Ecoute, malheureux beau-père,
Tu m'as donné pour femme une mégère;
Dès qu'on la voit on s'enfuit.
Sa laideur la rend plus fière.
Elle eſt fauſſe, elle eſt tracaſſière;
Et pour mettre le comble à mon deſtin maudit,
Veut avoir de l'eſprit.
Je fus aſſez ſot pour la prendre:
Je viens la rendre;
Ma ſottiſe finit.
Le mariage
Eſt heureux et ſage
Quand le divorce le ſuit.

LES DEUX PERES, GLYCERE.
*TRIO.*

O Ciel! ô juſte Ciel! en voilà bien d'un autre.
Ah! quelle douleur eſt la nôtre!

DAPHNIS.

Beau-père, pour jamais je renonce à la voir;
Je m'en vais voyager loin d'elle.... Adieu.... Bon ſoir.
(*il ſort.*)

## *SCENE III.*

LES DEUX PERES, GLYCERE.

LE PERE *de Glycère.*

QUEL démon dans ce jour a troublé ma famille?
Hélas, ils ſont tous fous:
Ce matin c'était ma fille,
Et le ſoir c'eſt ſon époux.

*TRIO.*

D'une plainte commune
Uniſſons nos ſoupirs
Nous trouvons l'infortune
Au temple des plaiſirs.

GLYCERE.
Ah ! j'en mourrai, mon père.
LES DEUX PERES.
Ah ! tout me déſeſpère.
TOUS ENSEMBLE.
Inutiles déſirs !
D'une plainte commune
Uniſſons nos ſoupirs.
Nous trouvons l'infortune
Au temple des plaiſirs.

*SCENE IV.*

Les Acteurs précédens, PRESTINE, *arrivant avec précipitation.*

PRESTINE.

RÉJOUISSEZ-VOUS tous.
GLYCERE, *qui s'eſt laiſſé tomber ſur un lit de gazon ſe retournant.*
Ah ! ma ſœur, je ſuis morte.
Je n'en puis revenir.
PRESTINE.
N'importe,
Je veux que vous danſiez avec mon père et moi.
LE PERE *de Daphnis.*
C'eſt bien prendre ſon temps, ma foi.
Serais-tu folle auſſi, Preſtine, à ta manière ?

PRESTINE.

e ſuis gaie et ſenſée, et je ſais votre affaire;
oyez tous bien contens.

LE PERE. *de Daphnis.*

Ah! méchant petit cœur,
orſqu'à tant de chagrins tu nous vois tous en proie,
Peux-tu bien dans notre douleur
voir la cruauté de montrer de la joie?

PRESTINE *chante.*

Avant de parler je veux chanter,
Car j'ai bien des choſes à dire.
Ma ſœur, je viens vous apporter
De quoi ſoulager votre martyre.
Avant de parler je veux chanter,
Avant de parler je veux rire.
Et quand j'aurai pu tout vous conter,
Tout comme moi vous voudrez chanter,
Comme moi je vous verrai rire.

LE PERE *de Daphnis, pendant que Glycère eſt languiſſante ſur le lit de gazon, abymée dans la douleur.*

Conte-nous donc, Preſtine, et puis nous chanterons,
li de nous conſoler tu donnes des raiſons.

PRESTINE.

D'abord, ma pauvre ſœur, il faut vous faire entendre
Que vous avez fait fort mal
De ne nous pas apprendre
Que de ce beau Daphnis Grégoire était rival.

GLYCERE.

Hélas! quel intérêt mon cœur put-il y prendre?
J'ai-je pu remarquer? je ne voyais plus rien.

PRESTINE.

Je vous l'avais bien dit, Grégoire eſt un vaurien,
Bien plus dangereux qu'il n'eſt tendre.

Sachez que dans ce temple on a mis deux tonneaux
Pour tous les gens que l'on marie.
L'un eſt vaſte et profond ; la tonne de Citeaux
N'eſt qu'une pinte auprès ; mais il eſt plein de lie.
Il produit la diſcorde et les ſoupçons jaloux,
Les lourds ennuis, les froids dégoûts,
Et la ſecrète antipathie.
C'eſt celui que l'on donne, hélas ! à tant d'époux:
Et ce tonneau fatal empoiſonne la vie.
L'autre tonneau, ma ſœur, eſt celui de l'amour:
Il eſt petit... petit... on en eſt fort avare ;
De tous les vins qu'on boit c'eſt, dit-on, le plus rare.
Je veux en tâter quelque jour.
Sachez que le traître Grégoire
Du mauvais tonneau tour à tour
Malignement vous a fait boire.

GLYCERE.

Ah ! de celui d'amour je n'avais pas beſoin ;
J'idolâtrais ſans lui mon amant et mon maître.
Temple affreux! coupe horrible! Ah, Grégoire! ah, le traître!
Qu'il a pris un funeſte ſoin !

LE PERE *de Glycère.*

D'où ſais-tu tout cela ?

PRESTINE.

La ſervante du temple
Eſt une babillarde ; elle m'a tout conté.

LE PERE *de Daphnis.*

Oui, de ces deux tonneaux j'ai vu plus d'un exemple.
La ſervante a dit vrai. La docte antiquité
A parlé fort au long de cette belle hiſtoire.
Jupiter autrefois, comme on me l'a fait croire,
Avait ces deux bondons toujours à ſes côtés:

e là venaient nos biens et nos calamités.
ai lu dans un vieux livre...

PRESTINE.

Eh! liſez moins, mon père,
t laiſſez-moi parler.... Dès que j'ai ſu le fait,
u bon vin de l'amour j'ai bien vite en ſecret
Couru tourner le robinet.
en ai fait boire un coup à l'amant de Glycère.
'amour pour toi, ma ſœur, il eſt tout enivré,
epentant, honteux, tendre: il va venir. Il roſſe
Le méchant Grégoire à ſon gré.
Et moi qui ſuis un peu précoce
ai pris un bon flacon de ce vin ſi ſucré;
Et je le garde pour ma noce.

GLYCERE, *ſe relevant.*

a ſœur, ma chère ſœur, mon cœur déſeſpéré
: ranime par toi, reprend un nouvel être.
C'eſt Daphnis que je vois paraître;
C'eſt Daphnis qui me rend au jour.

## *SCENE V et dernière.*

Les Acteurs précédens, DAPHNIS.

DAPHNIS.

Ah! je meurs à tes pieds et de honte et d'amour.

*QUINQUE.*

Chantons tous cinq en ce jour d'allégresse
Du bon tonneau les effets merveilleux.

PRESTINE. LES DEUX PERES. GLYCERE. DAPHNIS.

Ma sœur... Mon fils... Mon amant... Ma maîtresse.
Aimons-nous, bénissons les dieux:
Deux amans brouillés s'en aiment mieux.
Que tout nous féconde;
Allons, courons, jetons au fond de l'eau
Ce vilain tonneau;
Et que tout soit heureux, s'il se peut, dans le monde.

*Fin du troisième et dernier acte.*

# 'ANIS ET ZELIDE,

OU

# LES ROIS PASTEURS,

*TRAGEDIE.*

Pour être mise en musique.

# AVERTISSEMENT.

STRABON rapporte que dans le temps de la plus-haute antiquité il y avait en Egypte des mages si puissans, qu'ils disposaient de la vie des rois. C'est une opinion reçue que ces mages opéraient des prodiges terribles, soit par la connaissance des secrets de la nature, et par un art qui a péri avec eux, soit par un commerce avec des êtres surnaturels.

On sait que les pasteurs étaient abhorrés dans le pays où ces mages dominaient; et qu'enfin les pasteurs régnèrent en Egypte.

Cet établissement des rois pasteurs, les prodiges des mages confondus, leur pouvoir anéanti, et le commencement du culte d'*Osiris* et d'*Isis* sont le fondement de cet ouvrage.

## PERSONNAGES

ZELIDE, fille d'un roi de Memphis.

TANIS, } bergers.
CLEOFIS, }

PANOPE, confidente de *Zélide.*

OTOES, chef des mages de Memphis.

PHANOR, guerrier de Memphis.

MAGES.

ISIS et OSIRIS.

BERGERS, BERGERES, PEUPLE.

CHOEURS.

# LES ROIS ASTEURS,

## *TRAGEDIE-OPERA.*

## CTE PREMIER.

### *SCENE PREMIERE.*

ZELIDE, PANOPE.

ZELIDE.

IEUX bienfesans qu'en ce bois on adore,
tégez-moi toujours contre mes oppresseurs!
mages de Memphis me poursuivent encore;
le simples bergers sont mes seuls défenseurs.
t ici que Tanis a repoussé la rage
De nos implacables vainqueurs.
ı'ai d'autres plaisirs dans mes cruels malheurs
Que de parler de son courage.

PANOPE.

bliez-vous Phanor?

ZELIDE.

A mon père attaché,
suivi mon sort; je connais sa vaillance.

PANOPE.

! que vous le voyez avec indifférence!

ZELIDE.

fait son devoir; mon cœur en est touché.

PANOPE.

Des mages de Memphis il brava la colère.
Depuis que ces tyrans ont détrôné les rois,
Depuis qu'ils ont verſé le ſang de votre père,
Il s'éleva contre eux, il défendit vos droits.
Il a conduit vos pas: il vous aime: il eſpère
Vous mériter par ſes exploits.

ZELIDE.

Malgré tous ſes efforts, errante, pourſuivie,
Je périſſais près de ces lieux:
Lui-même allait tomber ſous un joug odieux.
Nous devons à Tanis la liberté, la vie.
Que Tanis eſt grand à mes yeux!

PANOPE.

L'eſtime et la reconnaiſſance
Sont le juſte prix des bienfaits;
Mais de ſimples bergers pourront-ils à jamais
Des tyrans de Memphis braver la violence?
Votre trône eſt tombé, vous n'avez plus d'amis.
Quelle eſt encor votre eſpérance?

ZELIDE.

Au ſeul bras de Tanis je dois ma délivrance.
J'eſpère tout du généreux Tanis.

## *SCENE II.*

ELIDE, PANOPE, LES BERGERS *armés de lances entrent avec les Bergères qui portent des houlettes et des instrumens de musique champêtre.*

CHOEUR DES BERGERS.

DEMEUREZ, régnez sur nos rivages;
Connaissez la paix et les beaux jours.
La nature a mis dans nos boeages
Les vrais biens ignorés dans les cours.

UNE BERGERE.

Sans éclat et sans envie,
Satisfaits de notre sort,
Nous jouissons de la vie;
Nous ne craignons point la mort.

L'innocence et le courage,
L'amitié, le tendre amour,
Sont la gloire et l'avantage
De ce fortuné séjour.

(*danses.*)

UN BERGER.

On peut nous charmer,
Jamais nous abattre:
Nous savons combattre,
Nous savons aimer.

CHOEUR.

Demeurez, régnez sur ces rivages;
Connaissez la paix et les beaux jours.

La nature a mis dans nos bocages
Les vrais biens ignorés dans les cours.

ZELIDE.

Paſteurs, heureux paſteurs, auſſi doux qu'invincibles
Vous qui bravez la mort, vous qui bravez les fers
De nos pontifes inflexibles,
Que j'aime vos rians déſerts!
Que ce ſéjour me plaît! que Memphis eſt ſauvage!
Comment avez-vous pu dans ce bois enchanté
Près des murs de Memphis, et près de l'eſclavage,
Conſerver votre liberté?
Comment avez-vous pu vivre toujours ſans maîtres,
Dans ces paiſibles lieux?

LES BERGERS.

Nous avons conſervé les mœurs de nos ancêtres;
Nous bravons les tyrans, et nous aimons nos dieux.

ZELIDE.

Que de grandeur, ô Ciel! dans la ſimple innocence!
Reſpectables mortels! Ciel heureux! jours ſereins!

LES BERGERS.

C'eſt ainſi qu'autrefois vivaient tous les humains.

ZELIDE.

Mais Tanis parmi vous a-t-il quelque puiſſance?

LES BERGERS.

Dans notre heureuſe égalité,
Tanis a ſur nos cœurs la douce autorité
Que ſes vertus et ſa vaillance
N'ont que trop bien mérité.

## *SCENE III.*

ZELIDE, TANIS, LE CHOEUR.

TANIS.

Est-il possible, ô Dieux! Phanor ose entreprendre
D'exposer vos beaux jours à nos fiers ennemis!
Qu'iriez-vous faire, hélas! aux remparts de Memphis?
Quel sort y pouvez-vous attendre?
Nos campagnes, nos bois et nos cœurs sont à vous.
Faudra-t-il qu'un peuple perfide,
Que des mages sanglans, une cour homicide,
L'emportent sur des biens si doux?

ZELIDE.

Quoi! Phanor après sa défaite
Aux rivages du Nil ose-t-il retourner?
Ah! s'il me faut quitter cette aimable retraite,
Tanis veut-il m'abandonner?

TANIS

Nous ne ravageons point la terre;
Nous défendons nos champs quand ils sont menacés.
Nous détestons l'horrible guerre:
Mais vous changez nos lois dès que vous paraissez.
Au bout de l'univers je suis prêt à vous suivre.
C'était peu de vous secourir;
C'est pour vous qu'il est doux de vivre,
Et c'est en vous vengeant qu'il est doux de mourir.

## *SCENE IV.*

ZELIDE, TANIS, PHANOR, LE CHOEUR, Suite de Phanor.

PHANOR.

L'ENNEMI vient à nous, et penſe nous ſurprendre;
C'eſt à vous de me ſeconder,
Tanis, et vous, Bergers. Allez, allez défendre
Vos paſſages qu'il faut garder.

TANIS.

Nous n'avons pas beſoin de votre ordre ſuprême;
Vous nous avez vu dans ces lieux
Délivrer la princeſſe, et vous ſauver vous-même;
Et nous ne connaiſſons de maître que ſes yeux.

PHANOR.

Je commande en ſon nom.

TANIS.

Que votre orgueil contemple
Et notre zèle et nos exploits;
Ceſſez de nous donner des lois,
Et recevez de nous l'exemple.

PHANOR.

Tanis, en d'autres temps votre témérité
Tiendrait un différent langage.

TANIS.

En tous temps mon courage
Mépriſe et dompte la fierté.

ZELIDE.

Arrêtez: quel tranſport à mes yeux vous diviſe;
Ma fortune vous eſt ſoumiſe:

ut eſt perdu pour moi ſi vous n'êtes unis.

TANIS.

ſt aſſez; pardonnez: je vole, et j'obéis.

## *SCENE V.*

ZELIDE, PHANOR.

PHANOR.

JON, je ne puis ſouffrir l'indigne déférence
Dont vous l'honorez à mes yeux.
La ſeule égalité m'offenſe.
L'injurieuſe préférence
Eſt un affront trop odieux.

ZELIDE.

ombat pour vous-même; eſt-ce à vous de vous plaindre?
us deviez plus d'égards aux exploits de Tanis.
Il faut ménager, il faut craindre
Les grands cœurs qui nous ont ſervis.

PHANOR.

Pourſuivez, achevez ingrate,
tes tomber ſur moi notre commun malheur.
vez juſqu'à vous un barbare, un paſteur.
bliez....

ZELIDE.

Oſez-vous?...

PHANOR.

Oui, je vois qu'il s'en flatte;
, vous encouragez ſa téméraire ardeur.
Votre faibleſſe éclate
Dans vos yeux et dans votre cœur.

ZELIDE.

Pourquoi ſoupçonnez-vous que je puiſſe deſcendre
Juſqu'à ſouffrir qu'il vive ſous ma loi?
Vos ſoupçons menaçans ſuffiraient pour m'apprendre
Qu'il n'eſt pas indigne de moi.

PHANOR.

O Ciel! qu'avec raiſon de ce fatal rivage
Je voulais partir aujourd'hui!
Pouvez-vous à ce point outrager mon courage?

ZELIDE.

Si l'égaler à vous c'eſt vous faire un outrage,
Surpaſſez ſon grand cœur en ſervant mieux que lui.

CHOEUR DES PASTEURS, *derrière la ſcène.*

Aux armes, aux armes:
Marchons, ſignalons-nous.

PHANOR.

Eh bien, je vais périr pour vos perfides charmes;
Je vais chercher la mort, et j'en chéris les coups.
Vous ſeule cauſez mes alarmes:
Je n'ai point d'ennemis plus funeſtes que vous.
(*il ſort.*)

LE CHOEUR.

Aux armes, aux armes:
Marchons, ſignalons-nous.

SCENE

## SCENE VI.

ZELIDE *ſeule.*

AH! je mérite ſa colère.
Il n'oſais m'avouer mes ſecrets ſentimens;
Je vois par ſes emportemens,
Combien Tanis a ſu me plaire;
Il ſens combien je l'aime à ſon nouveau danger.
Je brûle de le partager.
Que de vertu! que de vaillance!
Dieux! pour ſa récompenſe
Eſt-ce trop que mon cœur?
Faut-il que ma gloire s'offenſe
D'une ſi juſte ardeur?
Non, pour ſa récompenſe
Je lui dois tout mon cœur.

*Fin du premier acte.*

# ACTE II.

## *SCENE PREMIERE.*

LE PRETRE D'ISIS, TANIS, CLÉOFIS, CHOEUR DE BERGERS et DE BERGERES.

LE CHOEUR DES BERGERS.

VICTOIRE, victoire!
Nos cruels ennemis
Sont tombés ſous les coups du généreux Tanis.

LE CHOEUR DES BERGERES.

Périſſe leur mémoire!
Plaiſirs, ne ſoyez plus bannis.

ENSEMBLE.

Triomphe, victoire.

LE PRETRE D'ISIS.

Tendre Iſis, Oſiris, premiers dieux des mortels,
Pourquoi ne régnez-vous qu'en ces heureux bocages?
Ne punirez-vous point ces implacables mages,
Ces ennemis de vos autels?
Aux portes de Memphis nous bravons leur puiſſance:
Mais eſt-ce aſſez pour nous de ne pas ſuccomber?
Quand les verrons-nous tomber
Sous les coups de votre vengeance?

CHOEUR DES BERGERS.

L'aimable liberté règne dans ces beaux lieux;
Quels autres biens demandez-vous aux dieux!

CHOEUR DE BERGERES.

Doux Bergers, ſi craints dans les alarmes,
Ne ſoyez ſoumis que par nos charmes.

UNE BERGÈRE.

Que ces fleurs nouvelles
Ornent nos paſteurs :
C'eſt aux belles
A couronner les vainqueurs.

LE CHOEUR DES BERGERES.

Doux Bergers, ſi craints dans les alarmes,
Ne ſoyez ſoumis que par nos charmes.

(*danſes.*)

UNE BERGERE.

De Vénus oiſeaux charmans,
Vous n'êtes pas ſi fidelles.
Des plus tendres tourterelles
Les tranſports ſont moins touchans.
L'aigle impétueux et rapide
Porte au haut des cieux,
D'un vol moins intrépide,
Le brillant tonnerre des dieux.

LE CHOEUR DES BERGERES.

Doux Bergers, ſi craints dans les alarmes,
Ne ſoyez ſoumis que par nos charmes.

LE PRETRE D'ISIS.

Venez, Bergers, il en eſt temps :
Sacrez à nos dieux les nobles monumens
De la valeur et de la gloire.

LE CHOEUR.

Triomphe, victoire.

## *SCENE II.*

TANIS, CLEOFIS.

CLEOFIS.

Quoi! vous ne ſuivez point leurs pas?

TANIS.

Demeure, ne me quitte pas.
Tu connais ma ſecrète flamme:
Connais le trouble affreux qui déchire mon ame.

CLEOFIS.

Redoutez-vous Phanor?

TANIS.

Dans mes troubles cruels,
Tout m'alarme auprès de Zélide.
Ami, le plus fier des mortels
Devient l'amant le plus timide.
Je crains ce que j'adore, et tout me fait trembler.
Mes yeux ſont éblouis: j'héſite, je chancelle;
Mon cœur parle à ſes yeux, ma voix n'oſe parler.
Je nourris en ſecret le feu qui me dévore;
Et lorſque le ſommeil vient calmer ma douleur,
Les dieux la redoublent encore.

Oſiris m'apparaît précédé des éclairs.
Dans le ſein de la nuit profonde,
Autour de lui la foudre gronde;
Neptune ſoulève ſon onde;
Les noirs abymes ſont ouverts.
Qu'ai-je donc fait aux dieux? quelle menace horrible!

CLEOFIS.

Oſiris vous protége: il a conduit vos pas.

C'eſt lui qui vous rend invincible ;
Il vous avertiſſait : il ne menaçait pas.

TANIS.

Oſiris ! tu connais comme on aime.
Iſis au céleſte ſéjour,
La ſeule Iſis fait ton bonheur ſuprême.
Dieux qui ſavez aimer, favoriſez l'amour !
( *pendant que Tanis fait cette prière aux dieux, Iſis et Oſiris deſcendent dans un nuage brillant.* )

## *SCENE III.*

ISIS et OSIRIS *dans le nuage*, TANIS, CLEOFIS.

ISIS et OSIRIS.

L'AMOUR te conduira dans la cité barbare
Où les mages donnent la loi :
Soutiens le ſort affreux que l'amour t'y prépare,
Et vois le trépas ſans effroi.

## *SCENE IV.*

TANIS, CLEOFIS.

TANIS.

De quel trouble nouveau je ſens mon ame atteinte !

CLEOFIS.

De quelle horreur je ſuis ſurpris !

TANIS.

Pour braver les dangers, et voir la mort ſans crainte,
Mon cœur n'attendait pas l'oracle d'Oſiris ;
Mais pour mes tendres feux, quel funeſte préſage !

Quel oracle pour un amant!
O Dieux, dont Zélide eſt l'image,
Peut-on vous déplaire en l'aimant?

## *SCENE V.*

### TANIS, ZELIDE.

TANIS.

PRINCESSE, dans mes yeux vous liſez mon offenſe:
Mon crime éclate devant vous.
Je crains la céleſte vengeance;
Mais je crains plus votre courroux.

ZELIDE.

J'ignore à quels deſſeins votre cœur s'abandonne.
Je vois en vous mon défenſeur.
S'il eſt un crime au fond de votre cœur,
Je ſens que le mien vous pardonne.

TANIS.

Un Berger vous adore, et vous lui pardonnez!
Ah! je tremblais à vous le dire.
J'ai bravé les fronts couronnés,
Et leur éclat, et leur empire.
Mon orgueil me trompait, j'écoutai trop ſa voix.
Cet orgueil s'abaiſſe; il commence,
Depuis le jour que je vous vois,
A ſentir qu'entre nous il eſt trop de diſtance.

ZELIDE.

Il n'en eſt point, Tanis, et s'il en eût été,
L'amour l'aurait fait diſparaître.
Ce n'eſt pas des grandeurs où les dieux m'ont fait naître
Que mon cœur eſt le plus flatté.

TANIS.

L'amant que votre cœur préfère
Devient le premier des humains.
Vous voir, vous adorer, vous plaire,
Eſt le plus brillant des deſtins.
Mais quand vous m'êtes propice,
Le ciel paraît en courroux ;
J'aurais cru que ſa juſtice
Penſait toujours comme vous.

ZELIDE.

Non, je ne puis douter que le ciel ne vous aime.

TANIS.

Je viens d'entendre ici ſon oracle ſuprême :
L'amour doit dans Memphis me punir à vos yeux.

ZELIDE.

Vous punir? vous, Tanis ! quelle horrible injuſtice!
Ah ! que plutôt Memphis périſſe !
Evitons ces murs odieux,
Evitons cette ville impie et meurtrière.
Je renonce à Memphis, je demeure en ces lieux ;
Vos lois ſeront mes lois, vos dieux ſeront mes dieux ;
Tanis me tiendra lieu de la nature entière :
Je n'y vois plus rien que nous deux.

TANIS et ZELIDE.

Oſiris que l'amour engage,
Toujours aimé d'Iſis, et toujours amoureux,
Nous ferons fidelles, heureux,
Dans cet obſcur bocage,
Comme vous l'êtes dans les cieux.

## SCENE VI.

ZELIDE, TANIS, PHANOR.

PHANOR.

ZELIDE inhumaine, cruelle!
C'eſt ainſi que je ſuis trahi!
J'avais tout fait pour vous; l'amour m'en a puni.
Sous les lois d'un paſteur un vil amour vous range!
Ah! ſi vous ne craignez dans vos indignes fers
Les reproches de l'univers,
Craignez au moins que je me venge.

TANIS.

Vous venger? et de qui?

ZELIDE.

Calmez ce vain courroux;
Je ne crains l'univers ni vous.
Je dois avouer que je l'aime.
Prétendez-vous forcer un cœur
Qui ne dépend que de lui-même?
Etes-vous mon tyran plus que mon défenſeur?
Pardonnez à l'amour: il règne avec caprice:
Il enchaîne à ſon choix
Les cœurs des bergers et des rois.
Un berger tel que lui n'a rien dont je rougiſſe.

PHANOR.

Ah! je rougis pour vous de votre aveuglement.
Mais frémiſſez du tourment qui m'accable;
Vous avez fait du plus fidelle amant
L'ennemi le plus implacable.

L'aſile où l'on trahit ma foi
Ne vous défendra pas de ma rage inflexible.

Nous verrons ſi l'amant dont vous ſuivez la loi
Paraîtra toujours invincible,
Comme il le fut toujours en combattant ſous moi.

TANIS.

Vous pouvez l'éprouver, et dès ce moment même.
Quel plus beau champ pour la valeur?
Il eſt doux de combattre aux yeux de ce qu'on aime:
Ne différez pas mon bonheur.

PHANOR.

C'en eſt trop, et mon bras...

ZELIDE, *l'arrêtant.*

Barbare que vous êtes,
Percez plutôt ce cœur plein de trouble et d'ennui.

TANIS.

Vous daignez arrêter ſes fureurs indiſcrètes
Moins par crainte pour moi que par pitié pour lui.

## *SCENE VII.*

### ZELIDE, TANIS, PHANOR, CHOEUR DE BERGERS.

LES BERGERS.

Suspendez, ſuſpendez la fureur inhumaine
Qui vous trouble à nos yeux:
La diſcorde et la haine
N'habitent point ces lieux.

ZELIDE.

Phanor, connaiſſez l'injuſtice
D'un amour barbare et jaloux.

PHANOR.

Si vous aimez Tanis, il faut que je périſſe:
Je ſuis moins barbare que vous.

## *SCENE VIII.*

ZELIDE, TANIS, CHOEUR DE BERGER

LE CHOEUR.

O Diſcorde terrible,
Fille affreuſe du tendre amour,
Reſpectez ce beau ſéjour ;
Qu'il ſoit à jamais paiſible.

TANIS.

Laiſſez mon rival furieux
Exhaler en vain ſa rage ;
Zélide eſt mon partage :
J'aurai pour moi tous les dieux.

LE CHOEUR.

O Diſcorde terrible,
Fille affreuſe du tendre amour,
Reſpectez ce beau ſéjour ;
Qu'il ſoit à jamais paiſible.

*Fin du ſecond acte.*

# ACTE III.

*(le théâtre représente le temple d'Isis et d'Osiris. Les statues de ces dieux sont sur l'autel : elles se donnent la main pour marquer l'union de ces deux divinités.)*

## SCENE PREMIERE.

TANIS *seul.*

TEMPLE d'Isis où règne la nature,
Beaux lieux sans ornement, images de nos mœurs,
Vous allez couronner une ardeur aussi pure
Que nos offrandes et nos cœurs.
Ni l'amour de Phanor, ni l'éclat des grandeurs
N'ont séduit la belle Zélide.

Zélide est semblable à nos dieux.
Comme eux sa bonté préfère
Le cœur le plus sincère :
Le reste des mortels est égal à ses yeux.

Momens charmans, momens délicieux,
Hâtez-vous d'embellir ce beau jour qui m'éclaire ;
Hâtez-vous de combler mes vœux.

Temple d'Isis où règne la nature,
Beaux lieux sans ornement, images de nos mœurs,
Vous allez couronner une ardeur aussi pure
Que nos offrandes et nos cœurs.

## *SCENE II.*

TANIS, LE CHOEUR DES BERG

LE CHOEUR.

JAMAIS l'amour n'a remporté
Une victoire plus brillante.

TANIS.

Je dois attendre ici la beauté qui m'enchante:
Que ces momens ſont lents à mon cœur agité!

LE CHOEUR.

Zélide a dédaigné la grandeur éclatante:
Zélide eſt comme nous, elle eſt ſimple et conſta
Et ſes vertus égalent ſa beauté.

GRAND CHOEUR.

Jamais l'amour n'a remporté
Une victoire plus brillante.

UN BERGER.

Dans le prochain bocage orné par ſes appas
La pompe de l'hymen, et ſon bonheur s'apprêt
Nos Bergers parent ſa tête
Des fleurs qui naiſſent ſous ſes pas.

Phanor avec les ſiens a quitté nos aſiles;
La diſcorde fuit pour jamais.
L'hymen, le tendre amour, et les dieux, et la
Nous aſſurent des jours tranquilles.
(*danſes.*)
Dans ce fortuné ſéjour,
Les timbales et les muſettes,

Les ſceptres des rois, les houlettes
Sont unis des mains de l'amour.

UNE BERGERE.

Bientôt, ſelon l'uſage établi parmi nous,
Les Paſteurs conſacrés aux dieux de nos ancêtres,
Au ſon de leurs flûtes champêtres,
Vont amener Zélide à ſon heureux époux.

TANIS.

Viens, vole, cher objet, c'eſt l'amour qui t'appelle.
Nos chiffres ſont tracés ſur de jeunes ormeaux:
Le temps les verra croître, et les rendra plus beaux,
Sans pouvoir ajouter à mon amour fidelle.

Ces gazons ſont plus verds, une grâce nouvelle
Anime le chant des oiſeaux.
Viens, vole, cher objet, c'eſt l'amour qui t'appelle.

## *SCENE III.*

### TANIS, LES BERGERS, CLEOFIS.

CLEOFIS.

O perfidie! ô crime! ô douleur éternelle!

TANIS et LE CHOEUR.

Ciel! quels maux nous annoncez-vous?

CLEOFIS.

Des ſoldats de Memphis, et ton rival jaloux...
Ceux qui n'auraient oſé combattre contre nous...

TANIS.

Eh bien?

CLEOFIS.

Ils ont trahi notre ſimple innocence!
Ils t'enlèvent Zélide!

TANIS.

O fureur! ô vengeance!

LE CHOEUR.

Ils l'enlèvent, ô Dieux!

TANIS.

Courons, amis, puniſſons cet outrage.

CLEOFIS.

Sur un vaiſſeau caché près du rivage
Ils ont fendu les flots impétueux
Sur la foi des ſermens nous demeurions tranquilles:
C'eſt la première fois qu'ils ont été trahis!

Dans le ſein de ces doux aſiles,
Elle invoquait les dieux, elle appelait Tanis:
Nous ne répondions à ſes cris
Que par des ſanglots inutiles.

TANIS.

Grands dieux! voilà les maux que vous m'aviez promis!
Je les verrai ces murs malheureux et coupables:
Ces implacables dieux, ces mages inhumains,
Ces mages affreux dont les mains
Verſent le ſang des miſérables.
Amis, c'eſt là qu'il faut mourir.
On ne peut vous dompter: on oſe vous trahir.
Détruiſons cette ville impie.
Amis, c'eſt à votre valeur
De punir cette perfidie;
Amis, c'eſt à votre valeur
De ſervir ma juſte fureur.

LE CHOEUR.

Nous allons tous chercher la mort ou la vengeance.
Nous marchons ſous ſon étendard.

CLEOFIS.

Vengeons l'amour, vengeons l'innocence;
Mais craignons d'arriver trop tard.
Il faut franchir ce mont inacceſſible,
Et Memphis à nos yeux eſt un autre univers.

TANIS.

L'amour ne voit rien d'impoſſible;
Tous les chemins lui ſont ouverts:
Il traverſe la terre et l'onde;
Il pénètre au ſein des enfers;
Il franchit les bornes du monde.
Croyez-en les tranſports de mon cœur outragé.
Memphis me verra mort; ou me verra vengé.

Que vois-je? quel heureux préſage?
Nos dieux tournent ſur moi les plus tendres regards!
Dieux, dont la bonté m'encourage,
Je ſuis l'amour, et vous; tout m'anime, je pars.

*Fin du troiſième acte.*

# ACTE IV.

*(le théâtre représente le temple des mages de Memphis ; on voit à droite et à gauche des pyramides, et des obélisques ; les chapiteaux des colonnes du temple sont chargés de représentations de tous les monstres de l'Egypte.)*

## SCENE PREMIERE.

OTOES chef des mages, CHOEUR de mages.

OTOES.

MINISTRES de mes lois que ma vengeance appelle,
Phanor a réparé son crime.
Puisse du sang des rois le dangereux parti,
Qui menaçait l'autel, et que l'autel opprime,
Tomber anéanti !

Consultons de notre art les secrets formidables:
Voyons par quels terribles coups
Il faut confondre les coupables
Qu'un sacrilége orgueil anima contre nous.

CHOEUR DES MAGES.

O magique puissance,
Sois toujours dans nos mains
L'instrument de la vengeance;
Fais trembler les faibles humains !

OTOES.

Que nos secrets impénétrables
D'une profonde nuit soient à jamais voilés :
Plus ils sont inconnus, plus ils sont vénérables
A nos esclaves aveuglés.

LE CHOEUR.

O magique puiſſance,
Sois toujours dans nos mains
L'inſtrument de la vengeance;
Fais trembler les faibles humains!

OTOES.

Commençons nos myſtères ſombres,
Inconnus aux mortels.
Du fatal avenir je vais percer les ombres
Et chercher du deſtin les décrets éternels.

*Symphonie terrible.*

(*on peut exprimer par une danſe figurée la ſombre horreur de ces myſtères.*)

Que vois-je? quel danger! quelle horreur nous menace!
Un Berger, un ſimple Berger
Des rois que j'ai détruits vient rétablir la race!
Il dreſſe un autel étranger!...
Un dieu vengeur l'amène!...Un dieu vengeur nous chaſſe!

CHOEUR DE MAGES.

Que tout l'enfer armé prévienne cette audace!

OTOES.

Otons toute eſpérance aux vils ſéditieux.
Du ſang des rois, de ce ſang ſi funeſte
Zélide eſt le ſeul reſte;
Il faut l'immoler à leurs yeux.

LE CHOEUR.

Soyons inexorables;
N'épargnons pas le ſang:
Que la beauté, l'âge et le rang
Nous rendent plus impitoyables.

OTOES.

Qu'on amène Zélide: il faut tout préparer
Pour ce terrible ſacrifice.

## *SCENE II.*

OTOES, LES MAGES, PHANOR et ſa ſuite.

PHANOR.

JE viens vous demander le prix de mon ſervice;
Vous me l'avez promis, et je dois l'eſpérer.
Je ramène les miens ſous votre obéiſſance;
Zélide eſt en mes mains, nos troubles ſont finis,
Et Zélide eſt l'unique prix
Que je veux pour ma récompenſe.

OTOES.

Qu'oſez-vous demander?

PHANOR.

Aux pieds de vos autels
C'eſt à vous de former cette auguſte alliance.

OTOES.

Venez la diſputer à nos dieux immortels.

PHANOR.

Ciel! Qu'eſt-ce que j'entends! je tremble, je friſſonne.

OTOES.

Après vos complots criminels,
C'eſt beaucoup ſi l'on vous pardonne.

(*il rentre dans le temple avec les mages.*)

## *SCENE III.*

PHANOR, Suite.

PHANOR.

O crime! ô projet infernal!
J'entrevois les horreurs que ce temple prépare!
C'eſt moi, c'eſt mon amour barbare
Qui va porter le coup fatal.

Vengez-moi, vengez-vous: prévenez le ſupplice
Qui nous eſt à tous deſtiné.
Qu'attendez-vous de leur juſtice?
Ces monſtres teints de ſang n'ont jamais pardonné.
Quel appareil horrible à mes yeux ſe découvre!
Zélide dans les fers! un glaive ſur l'autel!
(*Zélide paraît enchaînée dans le fond du temple, il continue.*)
Raſſemblons nos amis; ſecondez mon courage;
Partagez ma honte et ma rage;
Suivez mon déſeſpoir mortel.
(*ils ſortent.*)

## *SCENE IV.*

OTOES, LES MAGES, ZELIDE.

ZELIDE.

Achevez, monſtres inflexibles:
Frappez, miniſtre cruel,
Hâtez les vengeances du ciel
Par vos ſacriléges horribles.
Qu'eſt devenu Tanis? Ciel! qu'eſt-ce que je vois!

## *SCENE V.*

OTOES, LES MAGES, ZELIDE, TANIS.

TANIS, *accourant à l'autel.*

Arrêtez, arrêtez, miniſtres du carnage:
De ce temple ſanglant j'apprends quelle eſt la loi.
La mort doit être mon partage;
Zélide a mon cœur et ma foi.
Un époux en ces lieux peut s'offrir en victime.
Reſpectez l'amour qui m'anime;
Que tous vos coups tombent ſur moi.

ZELIDE

O prodige d'amour! ô comble de l'effroi!
Tanis pour moi ſe ſacrifie!
(*à Tanis.*)
Voici le ſeul moment de ma funeſte vie
Où je puis déſirer de n'être point à toi.
(*aux Mages.*)
Il n'eſt point mon époux: c'eſt en vain qu'il réclame
Des droits ſi chers, un nom ſi doux.

TANIS.

Ah! ne trahiſſez pas mon eſpoir et ma flamme:
Que j'emporte au tombeau le bonheur d'être à vous!

ZELIDE et TANIS *enſemble.*

Sauvez la moitié de moi-même;
Frappez, ne différez pas.
Pardonnez à ce que j'aime:
C'eſt à moi qu'on doit le trépas.

## SCENE VI.

OTOES, les Acteurs précédens, PHANOR.

OTOES.

Notre indigne ennemi lui-même se déclare;
C'est lui qu'ont amené les dieux et les enfers.

TANIS.

Je suis ton ennemi, n'en doute point, barbare.

OTOES.

Qu'on le charge de fers;
Commençons par ce sacrifice.
Téméraire, tu périras;
Mais ton juste supplice
Ne la sauvera pas.

Prenez ce fer sacré. Dieux! quel affreux prodige!
Ce fer tombe en éclats...ces murs sont teints de sang!...
Ton dieu m'impose en vain par ce nouveau prestige;
Il reste encor des traits pour te percer le flanc.

ZELIDE.

Peuples, un dieu prend sa défense.

PHANOR *à sa suite, arrivant sur la scène.*

Amis, suivez mes pas, et vengeons l'innocence.

OTOES *aux Mages.*

Soldats qui me servez, terrassez l'insolence.
Vous, gardez ces deux criminels;
Vous, marchez, combattez, et vengez les autels.
(*les combattans entrent dans le temple qui se referme.*)

## *SCENE VII.*

TANIS, ZELIDE, Gardes.

TANIS.

O prodige inutile! ô douloureuſes peines!
Phanor combat pour vous, et je fuis dans les ch
Tous les miens m'ont ſuivi, mais leurs ſecours font
Je n'ai pour vous que des vœux impuiſſans.

CHOEUR, *derrière la ſcène.*

Cédez, tombez, mourez, ſacriléges coupables:
Nos traits ſont inévitables.

ZELIDE.

Entendez-vous les cris des combattans?

TANIS.

Quel ſon harmonieux ſe mêle au bruit des armes.
Quel mélange inouï de douceurs et d'alarmes!
(*on entend une ſymphonie douce.*)

CHOEUR, *derrière la ſcène.*

Des dieux équitables
Prennent ſoin de vos beaux jours;
Des dieux favorables
Protégent vos tendres amours.

TANIS.

Je reconnais la voix de nos dieux ſecourables:
Ces dieux de l'innocence arment pour vous leurs b

CHOEUR *des combattans.*

Tombez, tyrans; mourez, coupables;
Tombez dans la nuit du trépas.

ZELIDE.

Je frémis!

TANIS.

Non, ne craignez pas.
mes dieux ont parlé, j'eſpère en leur clémence;
J'en crois leurs bienfaits et mon cœur.
ont conduit mes pas dans ce ſéjour d'horreur.
Ils font éclater leur puiſſance;
Ils étendent leur bras vengeur.

ZELIDE et TANIS.

Dieux bienfeſans, achevez votre ouvrage;
ivrez l'innocent qui n'eſpère qu'en vous.
Lancez vos traits, écraſez ſous vos coups
Le barbare qui vous outrage.
(*les gardes emmènent Zélide et Tanis.*)

ZELIDE.

vous redoute encore, on nous ſépare, hélas!
La mort approche, on nous ſépare.

TANIS.

ils tremblent à la voix du ciel qui ſe déclare.
t à nous d'eſpérer juſqu'au ſein du trépas.

*Fin du quatrième acte.*

# ACTE V.

## SCENE PREMIER.

ZELIDE, TANIS.

ZELIDE.

LA mort en ces lieux nous raſſemble;
Le ſacrifice eſt prêt; nous périrons enſemble.

TANIS.

Zélide, calmez vos terreurs.

ZELIDE.

Nos cruels tyrans ſont vainqueurs:
A peine on voit de loin paraître nos paſteurs;
Et Phanor a perdu la vie.

TANIS.

Il méritait la mort; il vous avait trahie.

ZELIDE.

Vous êtes ſeul et déſarmé,
Et votre cœur eſt ſans alarmes!

TANIS.

Je vous aime, je ſuis aimé:
L'amour et les dieux ſont mes armes.

ZELIDE.

Tanis! mon cher Tanis, ſans vous, ſans nos amo
Je braverais la mort qui me menace.
Mais ces mages ſanglans ſont maîtres de vos jours
Nous ſommes enchaînés: vous êtes ſans ſecours.

TANIS.

Nos chaînes vont tomber: tout va changer de fa

ZELIDE.

Quoi! les dieux à ce point voudraient nous prot

Fuyo

Fuyons ces lieux...

TANIS.

Moi? fuir, quand je puis vous venger!

ZELIDE.

N'abuſez point de la faveur céleſte;
Dérobez-vous à ces mages ſanglans:
Tout l'enfer eſt ſoumis à leur pouvoir funeſte;
La nature obéit à leurs commandemens.

TANIS.

Elle obéit à moi.

ZELIDE.

Ciel! qu'eſt-ce que j'entends?

TANIS.

D'Iſis et d'Oſiris les deſtins m'ont fait naître.

ZELIDE.

Ah! vous êtes du ſang des dieux!
Vous ſavez aſſez qu'à mes yeux
Vous ſeul étiez digne d'en être.

TANIS.

Ils daignaient m'éprouver par les plus rudes coups:
Ils n'ont voulu me reconnaître
Qu'après m'avoir enfin rendu digne de vous.

Lorſque ces tyrans ſanguinaires
Nous ſeparaient par un barbare effort,
J'ai revu mes dieux tutélaires;
Ils m'ont appris ma gloire, ils ont changé mon ſort;
Ils ont mis dans mes mains le tonnerre et la mort.
Vous allez remonter au rang de vos ancêtres;
L'Egypte va changer et de dieux et de maîtres.

ZELIDE.

Un ſi grand changement eſt digne de vos mains.

Mais je vois avancer ces mages inflexibles.
Hélas ! je vous aime, et je crains...

TANIS

Ils trembleront bientôt ces tyrans si terribles.

## *SCENE IL*

TANIS, ZELIDE, OTOES, LES MAGES, LE PEUPLE.

OTOES.

PEUPLES, prosternez-vous : terre entière, adore
Les éternels arrêts de nos dieux redoutables.
Monstres de l'Egypte, accourez :
Connaissez ma voix, dévorez
Ces audacieux coupables,
Au fer de l'autel échappés.

TANIS

Osiris, mon père, frappez ;
Lancez du haut des cieux vos traits inévitables.
(*des flèches lancées par des mains invisibles percent les monstres qui se sont répandus sur la scène.*)

LES MAGES.

O Ciel ! se peut-il concevoir
Qu'on égale notre pouvoir !

OTOES.

Art terrible et divin, déployez vos prodiges ;
Confondez ces nouveaux prestiges !
Sortez des gouffres des enfers,
Du brûlant Phlégéton, flammes étincelantes !
(*on voit s'élever des tourbillons de flammes.*)

TANIS.

Cieux, à ma voix ſoyez ouverts!
Torrens ſuſpendus dans les airs,
ıez, et détruiſez ces flammes impuiſſantes!
*:s caſcades d'eau ſortent des obéliſques du temple, et éteignent les flammes* )

CHOEUR DU PEUPLE.

Ciel! dans ce combat quel dieu ſera vainqueur?

OTOES.

ıs oſez en douter! Que la voix du tonnerre
Gronde et décide en ma faveur!
Eclairs, brillez ſeuls ſur la terre!
Elémens, faites-vous la guerre,
Confondez-vous avec horreur!

TANIS.

dieux t'ont exaucé, mais c'eſt pour ton ſupplice.
Voici l'inſtant de leur juſtice:
nfer va ſuccomber, et ton pouvoir finit.
ciel s'eſt enflammé, le tonnerre étincelle.
Tremble, c'eſt ta voix qui l'appelle:
Il tombe, il frappe, il te punit.

CHOEUR DU PEUPLE.

! les dieux de Tanis ſont nos dieux légitimes.
*tonnerre tombe; l'autel et les mages ſont renverſés.* )

TANIS.

Autels ſanglans, prêtres chargés de crimes,
Soyez détruits, ſoyez précipités
Dans les éternels abymes
Du Ténare dont vous ſortez.

## *SCENE III et dernière.*

Les Acteurs précédens, LES BERGER

TANIS *aux Bergers qui paraiſſent armés ſur la ſcène.*

Vous qui venez venger Zélide,
Le ciel a prévenu vos cœurs et vos exploits.
Sa juſtice en ces lieux réſide ;
Il n'appartient qu'aux dieux de rétablir les rois.
Sur ces débris ſanglans, ſur ces vaſtes ruines,
Célébrons les faveurs divines.
(*danſes.*)

LE CHOEUR.

Régnez tous deux dans une paix profonde,
Toujours unis et toujours vertueux.
Fille des rois, enfant des dieux,
Imitez-les, ſoyez l'amour du monde.

TANIS.

Le calme ſuccède à la guerre.
De nouveaux cieux, une nouvelle terre
Semblent formés en ce beau jour.
Sur les pas des vertus les plaiſirs vont paraître ·
Tout eſt l'ouvrage de l'amour.
(*danſes.*)

LE CHOEUR *répète.*

Régnez tous deux dans une paix profonde,
Toujours unis et toujours vertueux.
Fille des rois, enfant des dieux,
Imitez-les, ſoyez l'amour du monde.

*Fin du cinquième et dernier acte.*

# JULES CESAR,

## TRAGEDIE

## DE SHAKESPEARE.

# AVERTISSEMENT

## *DES EDITEURS.*

On a cru devoir joindre au théâtre les deux pièces ſuivantes, quoiqu'elles ne ſoient que de ſimples traductions.

On pourra comparer la Mort de Céſar de *Shakeſpeare* avec la tragédie de M. de *Voltaire*, et juger ſi l'art tragique a fait, ou non, des progrès depuis le ſiècle d'*Eliſabeth*. On verra auſſi ce que l'un et l'autre ont cru devoir emprunter de *Plutarque*, et ſi M. de *Voltaire* doit autant à *Shakeſpeare* qu'on l'a prétendu.

L'Héraclius eſpagnol ſuffit pour donner une idée de la différence qui exiſte entre le théâtre eſpagnol et celui de *Shakeſpeare*. C'eſt la même irrégularité, le même mélange des ſituations les plus tragiques et des bouffonneries les plus groſſières : mais il y a plus de paſſion dans le théâtre anglais, et plus de grandeur dans celui des Eſpagnols ; plus d'extravagances dans *Caldéron* et *Véga*, plus d'horreurs dégoûtantes dans *Shakeſpeare*.

M. de *Voltaire* a combattu, pendant les vingt dernières années de ſa vie, contre la manie de

quelques gens de lettres qui, ayant appris
lui à connaître les beautés de ces théâtr
grossiers, ont cru devoir y louer presque tou
et ont imaginé une nouvelle poétique qui, s
avaient pu être écoutés, aurait absolum
replongé l'art tragique dans le chaos.

# AVERTISSEMENT

## *DU TRADUCTEUR.*

AYANT entendu ſouvent comparer *Corneille* et *Shakeſpeare*, j'ai cru convenable de faire voir la manière différente qu'ils emploient l'un et l'autre dans les ſujets qui peuvent avoir quelque reſſemblance; j'ai choiſi les premiers actes de la mort de Céſar, où l'on voit une conſpiration comme dans Cinna, et dans leſquels il ne s'agit que d'une conſpiration, juſqu'à la fin du troiſième acte. Le lecteur pourra aiſément comparer les penſées, le ſtyle, et le jugement de *Shakeſpeare*, avec les penſées, le ſtyle, et le jugement de *Corneille*. C'eſt aux lecteurs de toutes les nations, de prononcer entre l'un et l'autre. Un Français et un Anglais ſeraient peut-être ſuſpects de quelque partialité. Pour bien inſtruire ce procès, il a fallu faire une traduction exacte. On a mis en proſe ce qui eſt en proſe dans la tragédie de *Shakeſpeare*; on a rendu en vers blancs ce qui eſt en vers blancs, et preſque toujours vers pour vers. Ce qui eſt familier et bas eſt traduit avec familiarité et avec baſſeſſe. On a tâché de s'élever avec l'auteur quand il s'élève; et lorſqu'il eſt enflé et guindé, on a eu ſoin de ne l'être ni plus ni moins que lui.

On peut traduire un poëte en exp
ſeulement le fond de ſes penſées; mais
le bien faire connaître, pour donner un
juſte de ſa langue, il faut traduire non-
ment ſes penſées, mais tous les acceſſoi
le poëte a employé une métaphore, il
pas lui ſubſtituer une autre métaphore;
fert d'un mot qui ſoit bas dans ſa lan
doit le rendre par un mot qui ſoit ba
nôtre. C'eſt un tableau dont il faut copier
ment l'ordonnance, les attitudes, le c
les défauts, et les beautés; ſans qu
donnez votre ouvrage pour le ſien.

Nous avons en français des imi
des eſquiſſes, des extraits de *Shakeſpear*
aucune traduction. On a voulu appare
ménager notre délicateſſe. Par exemple,
la traduction du Maure de Veniſe, l
commencement de la pièce vient av
ſénateur *Brabantio*, que le Maure a en
fille. L'auteur français fait parler ainſi
la françaiſe:

" Je dis, Monſieur, que vous êtes tr
" que le Maure eſt actuellement poſſeſſ
" charmes de votre fille.

Mais voici comme *Yago* s'exprime
l'original anglais.

" Tête et sang, Monsieur, vous êtes un de ceux qui ne serviraient pas Dieu si le diable vous le commandait; parce que nous venons vous rendre service, vous nous traitez de rufiens. Vous avez une fille couverte par un cheval de Barbarie; vous aurez des petits-fils qui henniront, des chevaux de course pour cousins-germains et des chevaux de manège pour beaux-frères.

LE SENATEUR.

" Qui es-tu, misérable profane?

YAGO.

" Je suis, Monsieur, un homme qui viens vous dire que le Maure et votre fille sont maintenant la bête à deux dos.

LE SENATEUR.

" Tu es un coquin, etc."

Je ne dis pas que le traducteur ait mal fait épargner à nos yeux la lecture de ce morceau; dis seulement qu'il n'a pas fait connaître *Shakespeare*, et qu'on ne peut deviner quel est génie de cet auteur, celui de son temps, lui de sa langue, par les imitations qu'on ous en a données sous le nom de traduction. n'y a pas six lignes de suite dans le Jules César ançais, qui se trouvent dans le César anglais. traduction qu'on donne ici de ce César, est

la plus fidelle qu'on ait jamais faite en notre langue d'un poëte ancien, ou étranger. On trouve, à la vérité, dans l'original, quelques mots qui ne peuvent ſe rendre littéralement en français, de même que nous en avons que les Anglais ne peuvent traduire; mais ils ſont en très-petit nombre.

Je n'ai qu'un mot à ajouter; c'eſt que les vers blancs ne coûtent que la peine de les dicter. Cela n'eſt pas plus difficile à faire qu'une lettre. Si on s'aviſe de faire des tragédies en vers blancs, et de les jouer ſur notre théâtre, la tragédie eſt perdue. Dès que vous ôtez la difficulté, vous ôtez le mérite.

# JULES CESAR,

## *TRAGEDIE.*

## ACTE PREMIER.

### *SCENE PREMIERE.* (*a*)

FLAVIUS.

Hors d'ici ; à la maiſon ; retournez chez vous, fainéans ; eſt-ce aujourd'hui jour de fête ? ne ſavez-vous pas, vous qui êtes des ouvriers, que vous ne devez pas vous promener dans les rues un jour ouvrable, ſans les marques de votre profeſſion ? (*b*) Parle, toi, quel eſt ton métier ?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh, mais, Monſieur, je ſuis charpentier.

MARULLUS.

Où eſt ton tablier de cuir ? où eſt ta règle ? pourquoi portes-tu ton bel habit ? (*en s'adreſſant à un autre.*) Et toi, de quel métier es-tu ?

L'HOMME DU PEUPLE.

En vérité .... pour ce qui regarde les bons ouvriers... je ſuis.... comme qui dirait, un ſavetier.

(*a*) Il y a trente-huit acteurs dans cette pièce, ſans compter les aſſiſtans. Les trois premiers actes ſe paſſent à Rome. Le quatrième et le cinquième ſe paſſent à Modène et en Gréce. La première ſcène repréſente des rues de Rome. Une foule de peuple eſt ſur le théâtre. Deux tribuns, *Marullus* et *Flavius* leur parlent. Cette première ſcène eſt en proſe.

(*b*) C'était alors la coutume en Angleterre.

MARULLUS.

Mais, dis-moi, quel eſt ton métier, te dis-réponds poſitivement.

L'HOMME DU PEUPLE.

Mon métier, Monſieur? mais j'eſpère que je p l'excercer en bonne conſcience. Mon métier eſt, M ſieur, raccommodeur d'ames. (*c*)

MARULLUS.

Quel métier, faquin? quel métier, te dis-je, r ſalope?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh, Monſieur, ne vous mettez pas hors de v je pourrais vous raccommoder.

FLAVIUS.

Qu'appelles-tu, me raccommoder? que veux-t par-là?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh mais, vous reſſemeler.

FLAVIUS.

Ah, tu es donc en effet ſavetier? l'es-tu? pa

LE SAVETIER.

Il eſt vrai, Monſieur, je vis de mon alène; je n mêle point des affaires des autres marchands, ni de des femmes; je ſuis un chirurgien de vieux ſou lorſqu'ils ſont en grand danger, je les rétablis.

FLAVIUS.

Mais pourquoi n'es-tu pas dans ta boutique? pour es-tu avec tant de monde dans les rues?

(*c*) Il prononce ici le mot de *ſemelle* comme on pron celui d'*ame* en anglais.

Il faut ſavoir que *Shakeſpeare* avait eu peu d'éduca qu'il avait le malheur d'être réduit à être comédien. fallait plaire au peuple, que le peuple plus riche en à terre qu'ailleurs fréquente les ſpectacles, et que *Shak* le ſervait ſelon ſon goût.

LE SAVETIER.

Eh, Monſieur, c'eſt pour uſer leurs ſouliers, afin que j'aie plus d'ouvrage. Mais la vérité, Monſieur, eſt que nous nous feſons une fête de voir paſſer Céſar, et que nous nous réjouiſſons de ſon triomphe.

MARULLUS. (*il parle en vers blancs.*)

Pourquoi vous réjouir? quelles ſont ſes conquêtes?
Quels rois par lui vaincus, enchaînés à ſon char,
Apportent des tributs aux ſouverains du monde?
Idiots, inſenſés, cervelles ſans raiſon,
Cœurs durs, ſans ſouvenir, et ſans amour de Rome,
Oubliez-vous Pompée, et toutes ſes vertus?
Que de fois dans ces lieux, dans les places publiques,
Sur les tours, ſur les toits, et ſur les cheminées,
Tenant des jours entiers vos enfans dans vos bras,
Attendiez-vous le temps où le char de Pompée
Traînait cent rois vaincus au pied du capitole?
Le ciel retentiſſait de vos voix, de vos cris,
Les rivages du Tibre, et ſes eaux s'en émurent.
Quelle fête, grands Dieux! vous aſſemble aujourd'hui?
Quoi vous couvrez de fleurs le chemin d'un coupable,
Du vainqueur de Pompée, encor teint de ſon ſang!
Lâches, retirez-vous, retirez-vous, ingrats:
Implorez à genoux la clémence des Dieux;
Tremblez d'être punis de tant d'ingratitude. (*d*)

FLAVIUS.

Allez, chers compagnons; allez, compatriotes;
Aſſemblez vos amis, et les pauvres ſur-tout:
Pleurez aux bords du Tibre, et que ces triſtes bords
Soient couverts de ſes flots qu'auront enflés vos larmes.

(*le peuple s'en va.*)

(*d*) Si le commencement de la ſcène eſt pour la populace, ce morceau eſt pour la cour, pour les hommes d'état, pour les connaiſſeurs.

Tu les vois, Marullus, à peine repentans:
Mais ils n'oſent parler, ils ont ſenti leurs crimes
Va vers le capitole, et moi par ce chemin;
Renverſons d'un tyran les images ſacrées.

MARULLUS.

Mais quoi! le pouvons-nous le jour des lupercales?

FLAVIUS.

Oui, te dis-je, abattons ces images funeſtes.
Aux ailes de Céſar il faut ôter ces plumes:
Il volerait trop haut, et trop loin de nos yeux.
Il nous tiendrait de loin dans un lâche eſclavage.

## *SCENE II.*

CESAR, ANTOINE, (*habillés comme l'étaient ceux qui couraient dans la fête des lupercales, avec un fouet à la main pour toucher les femmes enceintes*) CALPHURNIA femme de Céſar; PORCIA femme de Brutus; DECIUS, CICERON, BRUTUS, CASSIUS, CASCA, et un Aſtrologue. (*Cette ſcène eſt moitié en vers, et moitié en proſe.*)

CESAR.

ECOUTEZ, Calphurnia.

CASCA. (*e*)

Paix, Meſſieurs, holà, Céſar parle.

CESAR.

Calphurnia!

CALPHURNIA.

Quoi! Milord.

(*e*) *Shakeſpeare* fait de *Caſca*, ſénateur, une eſpèce de bouffon.

CI

CESAR.

Ayez ſoin de vous mettre dans le chemin d'Antoine quand il courra.

ANTOINE.

Pourquoi, Milord ?

CESAR.

Quand vous courrez, Antoine, il faut toucher ma femme. Nos aïeux nous ont dit qu'en cette courſe ſainte, C'eſt ainſi qu'on guérit de la ſtérilité.

ANTOINE.

C'eſt aſſez, Céſar parle, on obéit ſoudain.

CESAR.

Va, cours, acquitte-toi de la cérémonie.

L'ASTROLOGUE *avec une voix grêle.*

Céſar !

CESAR.

Qui m'appelle ?

CASCA.

Ne faites donc pas tant de bruit, paix, encore une fois.

CESAR.

Qui donc m'a appelé dans la foule ? J'ai entendu une voix plus claire que de la muſique, qui fredonnait Céſar. Parle, qui que tu ſois, parle ; Céſar ſe tourne pour t'écouter.

L'ASTROLOGUE.

Céſar, prends garde aux ides de mars. (*f*)

CESAR.

Quel homme eſt-ce cela ?

(*f*) Cette anecdote eſt dans *Plutarque*, ainſi que la plupart des incidens de la pièce *Shakeſpeare* l'avait donc lu : comment donc a-t-il pu avilir la majeſté de l'hiſtoire romaine, juſqu'à faire parler quelquefois ces maîtres du monde comme des inſenſés, des bouffons, des crocheteurs ? On l'a déjà dit, il voulait plaire à la populace de ſon temps.

BRUTUS.

C'eſt un aſtrologue, qui vous dit de prendre aux ides de mars.

CESAR.

Qu'il paraiſſe devant moi, que je voie ſon v

CASCA *à l'aſtrologue.*

L'ami, fends la preſſe, regarde Céſar.

CESAR.

Que diſais-tu tout-à-l'heure? répète encor

L'ASTROLOGUE.

Prends garde aux ides de mars.

CESAR.

C'eſt un rêveur, laiſſons-le aller, paſſons.

*(Céſar s'en va avec toute ſa ſuite.)*

## *SCENE III.*

BRUTUS, et CASSIUS.

CASSIUS.

VOULEZ-VOUS venir voir les courſes des lupe

BRUTUS.

Non pas moi.

CASSIUS.

Ah! je vous en prie, allons-y.

BRUTUS (*en vers.*)

Je n'aime point ces jeux; les goûts, l'eſprit d'A
Ne ſont point faits pour moi; courez ſi vous v

CASSIUS.

Brutus, depuis un temps, je ne vois plus en v
Cette affabilité, ces marques de tendreſſe,
Dont vous flattiez jadis ma ſenſible amitié.

BRUTUS.

Vous vous êtes trompé, quelques ennuis ſecrets,
Des chagrins peu connus ont changé mon viſage ;
Ils me regardent ſeul, et non pas mes amis.
Non, n'imaginez point que Brutus vous néglige ;
Plaignez plutôt Brutus en guerre avec lui-même ;
J'ai l'air indifférent, mais mon cœur ne l'eſt pas.

CASSIUS.

Cet air ſévère et triſte, où je m'étais mépris,
M'a ſouvent avec vous impoſé le ſilence.
Mais, parle-moi, Brutus, peux-tu voir ton viſage ?

BRUTUS.

(g) Non, l'œil ne peut ſe voir, à moins qu'un autre objet
Ne réfléchiſſe en lui les traits de ſon image.

CASSIUS.

Lui, vous avez raiſon : que n'avez-vous, Brutus,
Un fidèle miroir qui vous peigne à vous-même,
Qui déploie à vos yeux vos mérites cachés,
Qui vous montre votre ombre ? Apprenez, apprenez
Que les premiers de Rome ont les mêmes penſées,
Vous diſent, en plaignant ce ſiècle infortuné,
Ah ſi du moins Brutus pouvait avoir des yeux !

BRUTUS.

A quel écueil étrange oſes-tu me conduire ?
Et pourquoi prétends-tu que me voyant moi-même,
Y trouve des vertus que le ciel me refuſe ?

CASSIUS.

Ecoute, cher Brutus, avec attention.
Tu ne ſaurais te voir que par réflexion !

(g) Rien n'eſt plus naturel que le fond de cette ſcène, rien n'eſt même plus adroit. Mais comment peut-on exprimer un ſentiment ſi naturel et ſi vrai par des tours si peu ſont ſi peu ? C'eſt que le goût n'était pas formé.

Suppoſons qu'un miroir puiſſe *avec modeſtie*
Te montrer quelques traits à toi-même inconnus;
Pardonne! tu le ſais, je ne ſuis point flatteur:
Je ne fatigue point par d'indignes ſermens,
D'infidèles amis qu'en ſecret je mépriſe,
Je n'embraſſe perſonne afin de le trahir.
Mon cœur eſt tout ouvert, et Brutus y peut l
(*On entend des acclamations, et le ſon des tromp*

BRUTUS.

Que peuvent annoncer ces trompettes, ces cris?
Le peuple voudrait-il choiſir Céſar pour roi?

CASSIUS.

Tu ne voudrais donc pas voir Céſar ſur le trône?

BRUTUS.

Non, ami, non, jamais, quoique j'aime Céſar.
Mais pourquoi ſi long-temps me tenir incertain?
Que ne t'expliques-tu? que voulais-tu me dire?
D'où viennent tes chagrins dont tu cachais la ca
Si l'amour de l'Etat les fait naître en ton ſein,
Parle, ouvre-moi ton cœur, montre-moi ſans é
La gloire dans un œil, et le trépas dans l'autre.
Je regarde la gloire, et brave le trépas;
Car le ciel m'eſt témoin que ce cœur tout roma
Aima toujours l'honneur plus qu'il n'aima le jou

CASSIUS.

Je n'en doutai jamais, je connais ta vertu,
Ainſi que je connais ton amitié fidelle.
Oui, c'eſt l'honneur, ami, qui fait tous mes cha
J'ignore de quel œil tu regardes la vie;
Je n'examine point ce que le peuple en penſe.
Mais pour moi, cher ami, j'aime mieux n'être p
Que d'être ſous les lois d'un mortel mon égal;
Nous ſommes nés tous deux libres comme Céſar.

Bien nourris comme lui, comme lui nous ſavons
Supporter la fatigue, et braver les hivers.
Je me ſouviens qu'un jour au milieu d'un orage,
Quand le Tibre en courroux luttait contre ſes bords,
Veux-tu, me dit Céſar, te jeter dans le fleuve?
Oſeras-tu nager malgré tout ſon courroux?
Il dit, et dans l'inſtant, ſans ôter mes habits,
Je plonge, et je lui dis: Céſar, oſe me ſuivre.
Il me ſuit en effet, et de nos bras nerveux
Nous combattons les flots, nous repouſſons les ondes.
Bientôt j'entends Céſar qui me crie, au ſecours,
Au ſecours, ou j'enfonce; et moi dans le moment,
Semblable à notre aïeul, à notre auguſte Enée,
Qui dérobant Anchiſe aux flammes dévorantes,
L'enleva ſur ſon dos dans les débris de Troye,
J'arrachai ce Céſar aux vagues en fureur;
Et maintenant cet homme eſt un dieu parmi nous!
Il tonne, et Caſſius doit ſe courber à terre,
Quand ce dieu par haſard daigne le regarder!
(*b*) Je me ſouviens encor qu'il fut pris en Eſpagne
D'un grand accès de fièvre, et que dans le friſſon,
Je crois le voir encor, il tremblait comme un homme;
Je vis ce Dieu trembler. La couleur des rubis
S'enfuyait triſtement de ſes lèvres poltronnes.
Ces yeux dont un regard fait fléchir les mortels,
Ces yeux étaient éteints: j'entendis ces ſoupirs,
Et cette même voix qui commande à la terre;
Cette terrible voix, remarque bien, Brutus,
Remarque, et que ces mots ſoient écrits dans tes livres,

(*b*) Tous ces contes que fait *Caſſius*, reſſemblent à un diſcours de *Gille* à la foire. Cela eſt naturel, oui; mais c'eſt le naturel d'un homme de la populace qui s'entretient avec ſon compère dans un cabaret. Ce n'eſt pas ainſi que parlaient les plus grands hommes de la république romaine.

Cette voix qui tremblait, disait, *Titinius*,
*Titinius*, (*i*) *à boire*. Une fille, un enfant,
N'eût pas été plus faible; et c'est donc ce même h
C'est ce corps faible et mou qui commande aux Ro
Lui notre maître! ô Dieux!

BRUTUS.

J'entends un nouveau b
J'entends des cris de joie. Ah! Rome trop fé
Surcharge encor César et de biens et d'honneu

CASSIUS.

Quel homme! quel prodige! il enjambe ce m
Comme un vaste colosse; et nous petits humai
Rampans entre ses pieds, nous sortons notre t
Pour chercher en tremblant des tombeaux sans h
Ah! l'homme est quelquefois le maître de son
La faute est dans son cœur, et non dans les étoi
Qu'il s'en prenne à lui seul s'il rampe dans les f
César! Brutus! eh bien! quel est donc ce Céſa
Son nom sonne-t-il mieux que le mien ou le vô
Ecrivez votre nom, sans doute il faut le sien:
Prononcez-les, tous deux sont égaux dans la b
Pesez-les, tous les deux ont un poids bien éga
Conjurez en ces noms les démons du Tartare,
Les démons évoqués viendront également. (*k*)
Je voudrais bien savoir ce que ce César mang
Pour s'être fait si grand! O siècle! ô jours hon

(*i*) L'acteur autrefois prenait en cet endroit le t
homme qui a la fièvre, et qui parle d'une voix

(*k*) Ces idées sont prises des contes des sorcie
étaient plus communs dans la superstitieuse An
qu'ailleurs, avant que cette nation fût devenue p
phe, grâce aux *Bacon*, aux *Shaftesbury*, aux *Co*
*Whiston*, aux *Dodwell*, aux *Middleton*, aux
*broke*, et à tant d'autres génies hardis.

O Rome! c'en eſt fait, tes enfans ne ſont plus.
Tu formes des héros, et depuis le déluge
Aucun temps ne te vit ſans mortels généreux;
Mais tes murs aujourd'hui contiennent un ſeul homme.

CASSIUS *continue, et dit:*

Ah, c'eſt aujourd'hui que Roum exiſte en effet; car il n'y a de Roum (de place) que pour Céſar. (*l*)

CASSIUS *achève ſon récit par ces vers.*

Ah! dans Rome jadis il était un Brutus,
Qui ſe ferait ſoumis au grand diable d'enfer
Auſſi facilement qu'aux ordres d'un monarque.

BRUTUS.

Va, je me fie à toi; tu me chéris, je t'aime;
Je vois ce que tu veux; j'y penſai plus d'un jour.
Nous en pourrons parler: mais dans ces conjonctures,
Je te conjure, ami, de n'aller pas plus loin.
J'ai peſé tes diſcours, tout mon cœur s'en occupe;
Nous en reparlerons, je ne t'en dis pas plus.
Va, ſois ſûr que Brutus aimerait mieux cent fois
Etre un vil payſan, que d'être un ſénateur,
Un citoyen romain, menacé d'eſclavage.

(*l*) Il y a ici une plaiſante pointe; Rome en anglais ſe prononce *Roum*; et *roum*, qui ſignifie place, ſe prononce auſſi *roum*. Cela n'eſt pas tout-à-fait dans le ſtyle de *Cinna*: mais chaque peuple et chaque ſiècle ont leur ſtyle, et leur ſorte d'éloquence.

## *SCENE IV.*

CESAR *rentre avec tous ſes courtiſans, et* BRUT
*continue.*

CESAR eſt de retour. Il a fini ſon jeu.

CASSIUS.

Crois-moi, tire Caſca doucement par la manch
Il paſſe, il te dira dans ſon étrange humeur,
Avec ſon ton groſſier tout ce qu'il aura vu.

BRUTUS.

Je n'y manquerai pas. Mais obſerve avec moi,
Combien l'œil de Céſar annonce de colère.
Vois tous ſes courtiſans près de lui conſternés.
La pâleur ſe répand au front de Calphurnie.
Regarde Cicéron, comme il eſt inquiet,
Impatient, troublé, tel que dans nos comices
Nous l'avons vu ſouvent, quand quelques ſénat
Réfutant ſes raiſons, bravent ſon éloquence.

CASSIUS.

Tu ſauras de Caſca tout ce qu'il faut ſavoir.

CESAR *dans le fond.*

Eh bien, Antoine!

ANTOINE.

Eh bien, Céſar!

CESAR *regardant Caſſius et Brutus qui ſont ſur le d*
Puiſſé-je déſormais n'avoir autour de moi
Que ceux dont l'embonpoint marque des mœurs aim
Caſſius eſt trop maigre, il a les yeux trop creux;
Il penſe trop; je crains ces ſombres ca actères.

ANTOINE.

Ne le crains point, Céſar, il n'eſt pas dangereux
C'eſt un noble romain qui t'eſt fort attaché.

CESA

CESAR. (*m*)

: le voudrais plus gras, mais je ne puis le craindre.
pendant ſi Céſar pouvait craindre un mortel,
ſſius eſt celui dont j'aurais défiance:
lit beaucoup; je vois qu'il veut tout obſerver;
prétend par les faits juger du cœur des hommes;
fuit l'amuſement, les concerts, les ſpectacles,
ut ce qu'Antoine et moi nous goût ns ſans remords;
ſourit rarem nt, et dans ſon dur ſourire,
ſemble ſe moquer de ſon propre génie;
paraît inſulter au ſentiment ſecret,
ıi malgré lui l'entraîne, et le force à ſourire.
ı eſprit de ſa trempe eſt toujours en colère,
ıand il voit un mortel qui s'élève ſur lui.
ın pareil caractère il faut qu'on ſe défie.
te dis après tout ce qu'on peut redouter,
ın pas ce que je crains, je ſuis toujours moi-même.
ſſe à mon côté droit, je ſuis ſourd d'une oreille.
s-moi ſur Caſſius ce que je dois penſer.

(*Céſar ſort avec Antoine et ſa ſuite.*)

## *SCENE V.*

RUTUS, CASSIUS, CASCA.

(*Brutus tire Caſca par la manche.*)

CASCA *à Brutus.*

ESAR ſort, et Brutus par la manche me tire
ıdrait-il me parler?

BRUTUS.

Oui, je voudrais ſavoir
l ſujet à Céſar cauſe tant de triſteſſe.

ı) Cela eſt encore tiré de *Plutarque.*

CASCA.

Vous le savez assez, ne le suiviez-vous pas?

BRUTUS.

Eh! si je le savais, vous le demanderais-je?

(*Cette scène est continuée en prose.*)

CASCA.

Oui-dà! Eh bien, on lui a offert une couronne; cette couronne lui étant présentée, il l'a rejetée du revers de la main. (*il fait ici le geste qu'a fait César.*) Alors le peuple a applaudi par mille acclamations.

BRUTUS.

Pourquoi ce bruit a-t-il redoublé?

CASCA.

Pour la même raison.

CASSIUS.

Mais on a applaudi trois fois. Pourquoi ce troisième applaudissement?

CASCA.

Pour cette même raison-là, vous dis-je.

BRUTUS.

Quoi! on lui a offert trois fois la couronne?

CASCA.

Eh pardieu, et à chaque fois il l'a toujours diversement refusée, et à chaque signe qu'il faisait de ne vouloir point, tous mes honnêtes voisins l'applaudissaient à haute voix.

CASSIUS.

Qui lui a offert la couronne?

CASCA.

Eh qui donc? Antoine.

BRUTUS.

De quelle manière s'y est-il pris, cher Casca?

CASCA.

Je veux être pendu si je sais précisément la manière

était une pure farce; je n'ai pas tout remarqué. J'ai vu Marc-Antoine lui offrir la couronne; ce n'était pourtant pas une couronne tout-à-fait, c'était un petit coronnet, (*n*) et, comme je vous l'ai déjà dit, il l'a rejeté. Mais selon mon jugement il aurait bien voulu le prendre; on le lui a offert encore, il l'a rejeté encore; mais, à mon avis, il était bien fâché de ne pas mettre les doigts dessus. On le lui a encore présenté, il l'a encore refusé; et à ce dernier refus la canaille a poussé de si hauts cris, et a battu de ses vilaines mains avec tant de fracas, et a tant jeté en l'air ses sales bonnets, et a laissé échapper tant de bouffées de sa puante haleine, que César en a été presque étouffé; il s'est évanoui, il est tombé par terre, et pour ma part, je n'osais rire, de peur qu'en ouvrant ma bouche, je ne reçusse le mauvais air, infecté par la racaille.

CASSIUS.

Doucement, doucement. Dis-moi, je te prie; César s'est évanoui?

CASCA.

Il est tombé tout au milieu du marché; sa bouche écumait, il ne pouvait parler.

BRUTUS.

Cela est vraisemblable, il est sujet à tomber du haut-mal.

CASSIUS.

Non, César ne tombe point du haut mal; c'est vous et

(*n*) Les coronnets sont de petites couronnes que les pairesses d'Angleterre portent sur la tête au sacre des rois et des reines, dont les pairs ornent leurs armoiries. Il est bien étrange que *Shakespeare* ait traité en comique un récit dont le fond est si noble et si intéressant : mais il s'agit de la populace de Rome; et *Shakespeare* cherchait les suffrages de celle de Londres.

moi qui tombons ; c'eſt nous, honnête Caſca, qui ſommes en épilepſie.

CASCA.

Je ne ſais pas ce que vous entendez par-là ; mais je ſais ſûr que Jules Céſar eſt tombé : et regardez-moi comme un menteur, ſi tout ce peuple en guenilles ne l'a pas claſſifié, ſelon qu'il lui plaiſait, ou déplaiſait, comme fait les comédiens ſur le théâtre.

BRUTUS.

Mais qu'a-t-il dit quand il eſt revenu à lui ?

CASCA.

Jarni, avant de tomber, quand il a vu la populace fière de ſon refus de la couronne, il m'a ouvert ſon manteau et leur a offert de ſe couper la gorge..... Quand il a repris ſes ſens, il a dit à l'aſſemblée : Meſſieurs, ſi j'ai dit ou fait quelque choſe de peu convenable, je prie vos ſeigneuries de ne l'attribuer qu'à mon infirmité. Trois ou quatre filles qui étaient auprès de moi ſe ſont mis à crier : Hélas ! la bonne ame ! mais il ne faut pas prendre garde à elles ; car s'il avait égorgé leurs mères, elles en auraient dit autant.

BRUTUS.

Et après tout cela il s'en eſt retourné tout triſte ?

CASCA.

Oui.

CASSIUS.

Cicéron a-t-il dit quelque choſe ?

CASCA.

Oui, il a parlé grec.

CASSIUS.

Pourquoi ?

CASCA.

Ma foi, je ne ſais, je ne pourrai plus guère vous regar-

en face. Ceux qui l'ont entendu, ſe ſont regardés en ſouriant, et ont branlé la tête. Tout cela était du grec pour moi. Je n'ai plus de nouvelles à vous dire. Marullus et Flavius, pour avoir dépouillé les images de Céſar de leurs ornemens, ſont réduits au ſilence. Adieu : il y a eu encore bien d'autres ſottiſes, mais je ne m'en ſouviens pas.

CASSIUS.

Caſca, veux-tu ſouper avec moi ce ſoir ?

CASCA.

Non, je ſuis engagé.

CASSIUS.

Veux-tu dîner avec moi demain ?

CASCA.

Oui, ſi je ſuis en vie, ſi tu ne changes pas d'avis, et ſi ton dîner vaut la peine d'être mangé.

CASSIUS.

Fort bien, nous t'attendrons.

CASCA.

Attends-moi. Adieu, tous deux.

(*le reſte de cette ſcène eſt en vers.*)

BRUTUS.

L'étrange compagnon, qu'il eſt devenu brute !
Je l'ai vu tout de feu jadis dans ma jeuneſſe.

CASSIUS.

Il eſt le même encor, quand il faut accomplir
Quelque illuſtre deſſein, quelque noble entrepriſe.
L'apparence eſt chez lui rude, lente, et groſſière ;
C'eſt la ſauſſe, crois-moi, qu'il met à ſon eſprit,
Pour faire avec plaiſir digérer ſes paroles.

BRUTUS.

Oui, cela me paraît : ami, ſéparons-nous ;
Demain, ſi vous voulez, nous parlerons enſemble.

Je viendrai vous trouver, ou vous viendrez chez moi
J'y resterai pour vous.

CASSIUS.

Volontiers, j'y viendrai.
Allez, en attendant, souvenez-vous de Rome.

## SCENE VI.

CASSIUS *seul.*

Brutus, ton cœur est bon, mais cependant je vois
Que ce riche métal peut d'une adroite main
Recevoir aisément des formes différentes.
Un grand cœur doit toujours fréquenter ses semblables.
Le plus beau naturel est quelquefois séduit.
César me veut du mal, mais il aime Brutus;
Et si j'étais Brutus, et qu'il fût Cassius,
Je sens que sur mon cœur il aurait moins d'empire.
Je prétends cette nuit jeter à sa fenêtre
Des billets sous le nom de plusieurs citoyens;
Tous lui diront que Rome espère en son courage,
Et tous obscurément condamneront César;
Son joug est trop affreux, songeons à le détruire,
Ou songeons à quitter le jour que je respire.

(*Cassius sort.*)

(*Les deux derniers vers de cette scène sont rimés à l'original.*)

## SCENE VII.

*(On entend le tonnerre ; on voit des éclairs.* CASCA *entre l'épée à la main.* CICERON *entre par un autre côté, et rencontre Casca.)*

CICERON.

Bon soir, mon cher Casca. César est-il chez lui ?
Tu parais sans haleine, et les yeux effarés.

CASCA.

N'êtes-vous pas troublé, quand vous voyez la terre
Trembler avec effroi jusqu'en ses fondemens ?
J'ai vu cent fois les vents et les fières tempêtes,
Renverser les vieux troncs des chênes orgueilleux ;
Le fougueux Océan, tout écumant de rage,
Elever jusqu'au ciel ses flots ambitieux ;
Mais jusqu'à cette nuit je n'ai point vu d'orage
Qui fît pleuvoir ainsi les flammes sur nos têtes.
Ou la guerre civile est dans le firmament,
Ou le monde impudent met le ciel en colère,
Et le force à frapper les malheureux humains.

CICERON.

Casca, n'as-tu rien vu de plus épouvantable ?

CASCA.

Un esclave, je crois qu'il est connu de vous,
Avait levé sa main gauche ; elle a flambé soudain,
Comme si vingt flambeaux s'allumaient tous ensemble ;
Sans que sa main brûlât, sans qu'il sentît les feux :
Bien plus, (depuis ce temps j'ai ce fer à la main)
Un lion a passé tout près du capitole ;
Ses yeux étincelans se sont tournés sur moi ;
Il s'en va fièrement, sans me faire de mal.

Cent femmes en ces lieux, immobiles, tremblantes
Jurent qu'elles ont vu des hommes enflammés
Parcourir ſans brûler la ville épouvantée.
Le triſte et ſombre oiſeau qui préſide à la nuit,
A dans Rome en plein jour pouſſé ſes cris funèbres.
Croyez-moi, quand le ciel aſſemble ſes prodiges,
Gardons-nous d'en chercher d'inutiles raiſons,
Et de vouloir ſonder les lois de la nature.
C'eſt le ciel qui nous parle, et qui nous avertit.

CICERON.

Tous ces événemens paraiſſent effroyables:
Mais pour les expliquer chacun ſuit ſes penſées;
On s'écarte du but en croyant le trouver.
Caſca, Céſar demain vient-il au capitole?

CASCA.

Il y viendra: ſachez qu'Antoine de ſa part
Doit vous faire avertir de vous y rendre auſſi.

CICERON.

Bon ſoir donc, cher Caſca, les cieux chargés d'orages
Ne nous permettent pas de demeurer: adieu.

(*il ſort.*)

## *SCENE VIII.*

CASSIUS, CASCA.

CASSIUS.

Qui marche dans ces lieux à cette heure?

CASCA.

Un ro

CASSIUS.

C'eſt la voix de Caſca.

CASCA.

Votre oreille eſt fort bonne.
Quelle effroyable nuit!

CASSIUS.

Ne vous en plaignez pas;
Pour les honnêtes gens cette nuit a des charmes.

CASCA.

Quelqu'un vit-il jamais les cieux plus courroucés?

CASSIUS.

Oui, celui qui connaît les crimes de la terre.
Pour moi, dans cette nuit j'ai marché dans les rues;
J'ai préſenté mon corps à la foudre, aux éclairs;
La foudre et les éclairs ont épargné ma vie.

CASCA.

Mais pourquoi tentiez-vous la colère des dieux?
C'eſt à l'homme à trembler lorſque le ciel envoie
Ses meſſagers de mort à la terre coupable.

CASSIUS.

Que tu parais groſſier! que ce feu du génie,
Qui luit chez les Romains, eſt éteint dans tes ſens!
Ou tu n'as point d'eſprit, ou tu n'en uſes pas.
Pourquoi ces yeux hagards, et ce viſage pâle?
Pourquoi tant t'étonner des prodiges des cieux?
De ce bruyant courroux veux-tu ſavoir la cauſe?
Pourquoi ces feux errans, ces mânes déchaînés,
Ces monſtres, ces oiſeaux, ces enfans qui prédiſent?
Pourquoi tout eſt ſorti de ſes bornes preſcrites?
Tant de monſtres, crois-moi, doivent nous avertir
Qu'il eſt dans la patrie un plus grand monſtre encore;
Et ſi je te nommais un mortel, un romain,
Non moins affreux pour nous que cette nuit affreuſe,
Que la foudre, l'éclair, et les tombeaux ouverts;
Un inſolent mortel dont les rugiſſemens

Semblent ceux du lion qui marche au capitole;
Un mortel par lui-même auſſi faible que nous,
Mais que le ciel élève au deſſus de nos têtes,
Plus terrible pour nous, plus odieux cent fois
Que ces feux, ces tombeaux, et ces affreux pr

CASCA.

C'eſt Céſar, c'eſt de lui que tu prétends parl

CASSIUS.

Qui que ce ſoit, n'importe. Eh quoi donc, les R
N'ont-ils pas aujourd'hui des bras comme leur
Ils n'en ont point l'eſprit, ils n'en ont point les
Ils n'ont que la faibleſſe et l'eſprit de leurs m
Les Romains dans nos jours ont donc ceſſé d'être h

CASCA.

Oui, ſi l'on m'a dit vrai, demain les ſénateu
Accordent à Céſar ce titre affreux de roi;
Et ſur terre et ſur mer il doit porter le ſcept
En tous lieux, hors de Rome où déjà Céſar n

CASSIUS.

Tant que je porterai ce fer à mon côté,
Caſſius ſauvera Caſſius d'eſclavage.
Dieux! c'eſt vous qui donnez la force aux faibles
C'eſt vous qui des tyrans puniſſez l'injuſtice.
Ni les ſuperbes tours, ni les portes d'airain,
Ni les gardes armés, ni les chaînes de fer,
Rien ne retient un bras que le courage anim
Rien n'ôte le pouvoir qu'un homme a ſur ſoi-
N'en doute point, Caſca, tout mortel courag
Peut briſer à ſon gré les fers dont on le char

CASCA.

Oui, je m'en ſens capable; oui, tout homme en ſ
Porte la liberté de ſortir de la vie.

CASSIUS.

Et pourquoi donc César nous peut-il opprimer?
Il n'eût jamais osé régner sur les Romains;
Il ne serait pas loup, s'il n'était des moutons. (o)
Il nous trouva chevreuils, quand il s'est fait lion.
Qui veut faire un grand feu se sert de faible paille.
Que de paille dans Rome! et que d'ordure, ô ciel!
Notre indigne bassesse a fait toute sa gloire.
Mais que dis je? ô douleurs! où vais-je m'emporter?
Devant qui mes regrets se sont-ils fait entendre?
Etes-vous un esclave? êtes-vous un romain?
Si vous servez César, ce fer est ma ressource.
Je ne crains rien de vous, je brave tout danger.

CASCA.

Vous parlez à Casca, que ce mot vous suffise.
Je ne sais point flatter César par des rapports.
Prends ma main, parle, agis, fais tout pour sauver Rome.
Si quelqu'un fait un pas dans ce noble dessein,
Je le devancerai, compte sur ma parole.

CASSIUS.

Voilà le marché fait: je veux te confier
Que de plus d'un romain j'ai soulevé la haine.
Ils sont prêts à former une grande entreprise,
Un terrible complot, dangereux, important:
Nous devons nous trouver au porche de Pompée,
Allons, car à présent dans cette horrible nuit,
On ne peut se tenir, ni marcher dans les rues.
Les élémens armés, ensemble confondus,
Sont comme mes projets, fiers, sanglans, et terribles.

(o) Le loup et les moutons ne gâtent point les beautés de ce morceau, parce que les Anglais n'attachent point à ces mots une idée basse; ils n'ont point de proverbe, *qui se fait brebis le loup le mange.*

CASCA.

Arrête, quelqu'un vient à pas précipités.

CASSIUS.

C'eſt Cinna, ſa démarche eſt aiſée à connaître.
C'eſt un ami. (*p*)

## *SCENE IX.*

CASSIUS, CASCA, CINNA.

CASSIUS.

CINNA, qui vous hâte à ſi

CINNA.

Je vous cherchais. Cimber ſerait-il avec vous

CASSIUS.

Non, c'eſt Caſca, je peux répondre de ſon z
C'eſt un des conjurés.

CINNA.

J'en rends grâces au ci
Mais quelle horrible nuit! Des viſions étra
De quelques-uns de nous ont glacé les eſprits

CASSIUS.

M'attendiez-vous?

CINNA.

Sans doute, avec impatien
Ah! ſi le grand Brutus était gagné par vous!

CASSIUS.

Il le ſera, Cinna. Va porter ce papier (*q*)

(*p*) Preſque toute cette ſcène me paraît pleine de
de force, et de beautés vraies.

(*q*) Un papier du temps de *Céſar* n'eſt pas trop dans
mais il n'y faut pas regarder de ſi près; il faut
*Shakeſpeare* n'avait point eu d'éducation, qu'il de
ſon ſeul génie.

Sur la chaire où ſe ſied le préteur de la ville;
Et jette adroitement cet autre à ſa fenêtre:
Mets cet autre papier aux pieds de la ſtatue
De l'antique Brutus qui ſut punir les rois.
Tu te rendras après au porche de Pompée.
Avons-nous Décius avec Trébonius?

CINNA.

Tous, excepté Cimber, au porche vous attendent;
Et Cimber eſt allé chez vous pour vous parler.
Je cours exécuter vos ordres reſpectables.

CASSIUS.

Allons, Caſca, je veux parler avant l'aurore
Au généreux Brutus, les trois quarts de lui-même
Sont déjà dans nos mains, nous l'aurons tout entier;
Et deux mots ſuffiront pour ſubjuguer ſon ame.

CASCA.

Il nous eſt néceſſaire, il eſt aimé dans Rome;
Et ce qui dans nos mains peut paraître un forfait;
Quand il nous aidera, paſſera pour vertu.
Son crédit dans l'Etat eſt la riche alchimie,
Qui peut changer ainſi les eſpèces des choſes.

CASSIUS.

J'attends tout de Brutus, et tout de ſon mérite:
Allons, il eſt minuit, et devant qu'il ſoit jour
Il faudra l'éveiller, et s'aſſurer de lui.

*Fin du premier acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIE

BRUTUS, et LUCIUS *l'un de ſes domeſtiqu jardin de la maiſon de Brutus.*

BRUTUS.

Oh, Lucius! hola! j'obſerve en vain les ét
Je ne puis deviner quand le jour paraîtra.
Lucius! je voudrais dormir comme cet hom
Ah! Lucius, debout, éveille-toi, te dis-je.

LUCIUS.

M'appelez-vous? Milord.

BRUTUS.

Va chercher ma
Va, tu le porteras dans ma bibliothèque;
Et dès qu'il y ſera, tu viendras m'avertir.
(*Brutus reſte ſeul.*)
Il faut que Céſar meure, — oui, Rome enfin l'ex
Je n'ai point, je l'avoue, à me plaindre de
Et la cauſe publique eſt tout ce qui m'anime.
Il prétend être roi! — mais, quoi! le diadème
Change-t-il après tout la nature de l'homme?
Oui; le brillant ſoleil fait croître les ſerpens.
Penſons-y: nous allons l'armer d'un dard fu
Dont il peut nous piquer ſitôt qu'il le voudra
Le trône et la vertu ſont rarement enſemble.
Mais quoi! je n'ai point vu que Céſar juſqu'ic
Ait à ſes paſſions accordé trop d'empire.
N'importe, — on ſait aſſez quelle eſt l'ambiti

:helle des grandeurs à ſes yeux ſe préſente ;
: y monte en cachant ſon front aux ſpectateurs ;
quand elle eſt au haut, alors elle ſe montre ;
:s juſques au ciel élevant ſes regards,
n coup d'œil mépriſant ſa vanité dédaigne
premiers échelons qui firent ſa grandeur.
: ce que peut Céſar. Il le faut prévenir.
, c'eſt-là ſon deſtin, c'eſt-là ſon caractère ;
: un œuf de ſerpent, qui, s'il était couvé,
it auſſi méchant que tous ceux de ſa race.
: faut dans ſa coque écraſer ſans pitié.

LUCIUS *rentre.*

flambeaux ſont déjà dans votre cabinet ;
lorſque je cherchais une pierre à fuſil,
trouvé ce billet, Monſieur, ſur la fenêtre,
eté comme il eſt, et je ſuis très-certain
ce papier n'eſt là que depuis cette nuit.

BRUTUS.

:n te repoſer, il n'eſt pas jour encore.
à propos, demain n'avons-nous par les ides ? (*a*)

LUCIUS.

:n ſais rien, Monſieur. (*b*)

BRUTUS.

Prends le calendrier,
:ns m'en rendre compte.

LUCIUS.

Oui j'y cours à l'inſtant.

BRUTUS *décachetant le billet.*

ns, car les éclairs et les exhalaiſons

: ſont ces fameuſes ides de mars, 15 du mois, où *Céſar* tué.
l'appelle tantôt *milord*, tantôt monſieur, *&c.*

Font assez de clarté pour que je puisse lire. (*il lit.*
" Tu dors; éveille-toi, Brutus, et songe à Ro
„ Tourne les yeux sur toi, tourne les yeux sur
„ Es-tu Brutus encor? peux-tu dormir, Brut
„ Debout. Sers ton pays, parle, frappe, et nous ven
J'ai reçu quelquefois de semblables conseils,
Je les ai recueillis. On me parle de Rome;
Je pense à Rome assez — Rome — c'est de tes r
Que mon aïeul Brutus osa chasser Tarquin.
Tarquin! c'était un roi. — *Parle, frappe, et nous*
Tu veux donc que je frappe — oui, je te le
Je frapperai. Ma main vengera tes outrages,
Ma main, n'en doute point, remplira tous tes

LUCIUS *rentre.*

Nous avons ce matin le quinzième du mois.

BRUTUS.

C'est fort bien; cours ouvrir, quelqu'un frappe à la
(*Lucius va ouvrir.*)
Depuis que Cassius m'a parlé de César,
Mon cœur s'est échauffé, je n'ai pas pu dorm
Tout le temps qui s'écoule entre un projet
Et l'accomplissement, n'est qu'un fantôme affre
Un rêve épouvantable, un assaut du génie,
Qui dispute en secret avec cet attentat; (*c*)
C'est la guerre civile en notre ame excitée.

LUCIUS.

Cassius votre frère (*d*) est là qui vous dema

BRUTUS.

Est-il seul?

(*c*) Il y a dans l'original, *le génie tient conseil avec ce moi mens de mort.* Cet endroit se retrouve dans une note d ais moins exactement traduit.

(*d*) *Votre frère* veut dire ici *votre ami.*

LUC

LUCIUS.

Non, Monſieur, ſa ſuite eſt aſſez grande.

BRUTUS.

1 connais-tu quelqu'un ?

LUCIUS.

Je n'en connais pas un.

)uverts de leurs (*e*) chapeaux juſques à leurs oreilles,
: ont dans leurs manteaux enterré leurs viſages ;
: nul à Lucius ne s'eſt fait reconnaître :
ıs la moindre amitié.

BRUTUS.

Ce ſont nos conjurés.

conſpiration ! quoi, dans la nuit tu trembles !
ıns la *nuit* favorable aux autres attentats !
ı ! quand le jour viendra, dans quels antres profonds
ırras-tu donc cacher ton monſtrueux viſage ?
ı, ne te montre point, prends le maſque impoſant
: l'affabilité, des reſpects, des careſſes.
tu ne ſais cacher tes traits épouvantables,
s ombres de l'enfer ne ſont pas aſſez fortes
ur dérober ta marche aux regards de Céſar.

*e*) *Hats*, chapeaux.

## SCENE II.

CASSIUS, CASCA, DECIUS, CINNA, METEL
*enveloppés dans leurs manteaux.* TREBON
*en se découvrant.*

TREBONIUS.

Nous venons hardiment troubler votre repo
Bonjour, Brutus; parlez, sommes-nous impo

BRUTUS.

Non, le sommeil me fuit; non, vous ne pouvez
(*à part à Cassius.*)
Ceux que vous amenez sont-ils connus de m

CASSIUS.

Tous le sont; chacun d'eux vous aime et vous h
Puissiez-vous seulement, en vous rendant jus
Vous estimer, Brutus, autant qu'ils vous ad
Voici Trébonius.

BRUTUS.

Qu'il soit le bien venu.

CASSIUS.

Celui qui l'accompagne est Décius Brutus.

BRUTUS.

Très-bien venu de même.

CASSIUS.

Et cet autre est Ca
Celui-là c'est Cimber, et celui-ci Cinna.

BRUTUS.

Tous les très-bien venus. — Quels projets imp
Les mènent dans ces lieux entre vous et la n

CASSIUS.

Puis-je vous dire un mot?

*(Il lui parle à l'oreille ; et pendant ce temps-là les conjurés se retirent un peu.)*

DECIUS.

L'orient eſt ici ; le ſoleil va paraître.

CASCA.

Non.

DECIUS.

Pardonnez, Monſieur, déjà quelques rayons,
Meſſagers de l'aurore, ont blanchi les nuages.

CASCA.

Avouez que tous deux vous vous êtes trompés :
Tenez, le ſoleil eſt au bout de mon épée ;
Il s'avance de loin vers le milieu du ciel,
Amenant avec lui les beaux jours du printemps.
Vous verrez dans deux mois qu'il s'approche de l'ourſe ;
(*f*) Mais ſes traits à préſent frappent au capitole.

BRUTUS.

Donnez-moi tous la main, amis, l'un après l'autre.

CASSIUS.

Jurez tous d'accomplir vos deſſeins généreux.

BRUTUS.

Laiſſons là les ſermens. Si la patrie en larmes,
Si d'horribles abus, ſi nos malheurs communs
Ne ſont pas des motifs aſſez puiſſans ſur vous,
Rompons tout ; hors d'ici, retournez dans vos lits,
Dormez, la laſſez veiller l'affreuſe tyrannie ;
Que ſous ſon bras ſanglant chacun tombe à ſon tour.
Mais ſi tant de malheurs, ainſi que je m'en flatte,
Doivent remplir de feu les cœurs froids des poltrons,
Inſpirer la valeur aux plus timides femmes,
Qu'avons nous donc beſoin d'un nouvel éperon ?

(*f*) On a traduit cette diſſertation, parce qu'il faut tout traduire.

Quel lien nous faut-il que notre propre cauſe?
Et quel autre ſerment que l'honneur, la parole?
L'amour de la patrie eſt notre engagement;
La vertu, mes amis, ſe fie à la vertu. (g)
Les prêtres, les poltrons, les fripons, et les f
Ceux dont on ſe défie, aux ſermens ont recou
Ne ſouillez pas l'honneur d'une telle entrepri
Ne faites pas la honte à votre juſte cauſe,
De penſer qu'un ſerment ſoutienne vos grands
Un Romain eſt bâtard s'il manque à ſa promé

CASSIUS.

Aurons-nous Cicéron? voulez-vous le ſonder?
Je crois qu'avec vigueur il ſera du parti.

CASCA.

Ah! ne l'oublions pas.

CINNA.

Ne feſons rien ſans lui.

CIMBER.

Pour nous faire approuver, ſes cheveux blancs ſu
Il gagnera des voix; on dira que nos bras
Ont été dans ce jour guidés par ſa prudence;
Notre âge jeune encore, et notre emportement
Trouveront un appui dans ſa grave vieilleſſe.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez point, ne lui confiez rien
Il n'achève jamais ce qu'un autre commence.
Il prétend que tout vienne et dépende de lui.

CASSIUS.

Laiſſons donc Cicéron.

(g) Y a-t-il rien de plus beau que le fond de ce diſc
Il eſt vrai que la grandeur en eſt un peu avilie par que
idées un peu baſſes, mais toutes ſont naturelles et
ſans épithètes et ſans langueur.

CASCA.

Il nous ſervirait mal.

CIMBER.

Céſar eſt-il le ſeul que nous devions frapper?

CASSIUS.

Je crois qu'il ne faut pas qu'Antoine lui ſurvive;
Il eſt trop dangereux, vous ſavez ſes meſures;
Il peut les pouſſer loin; il peut nous perdre tous;
Il faut le prévenir; que Céſar et lui meurent.

BRUTUS.

Cette (*b*) *courſe* aux Romains paraîtrait trop ſanglante;
On nous reprocherait la colère et l'envie,
Si nous coupons la tête, et puis hâchons les membres;
Car Antoine n'eſt rien qu'un membre de Céſar.
(*i*) Ne ſoyons point bouchers, mais ſacrificateurs.
Qui voulons-nous punir? c'eſt l'eſprit de Céſar.
Mais dans l'eſprit d'un homme on ne voit point de ſang.
Ah! que ne pouvons-nous, en puniſſant cet homme,
Exterminer l'eſprit ſans démembrer le corps!
Hélas! il faut qu'il meure. — O généreux amis,
Frappons avec audace, et non pas avec rage;
Feſons de la victime un plat digne des Dieux,
Non pas une carcaſſe aux chiens abandonnée:
Que nos cœurs aujourd'hui ſoient comme un maître habile
Qui fait par ſes laquais commettre quelque crime,
Et qui les gronde enſuite. Ainſi notre vengeance
Paraîtra néceſſaire, et non pas odieuſe.

(*b*) Le mot *courſe* fait peut-être alluſion à la courſe des lupercales. *Courſe* ſignifie auſſi *ſervice de plats ſur table.*

(*i*) Obſervez que c'eſt ici un morceau des plus admirés ſur le théâtre de Londres. *Pope* et l'évêque *Warburton* l'ont imprimé avec des guillemets, pour en faire mieux remarquer les beautés. Il eſt traduit vers pour vers avec exactitude.

Nous ferons médecins, et non pas assassins.
Ne pensons plus, amis, à frapper Marc-Ant
Il ne peut, croyez-moi, rien de plus contre n
Que le bras de César, quand la tête est occupée.

CASSIUS.

Cependant je le crains; je crains cette tendres
Qu'en son cœur pour César il porte enracinée.

BRUTUS.

Hélas! bon Cassius, ne le redoute point;
S'il aime tant César, il pourrait tout au plus
S'en occuper, le plaindre, et peut-être mour
Il ne le fera pas, car il est trop livré
Aux plaisirs, aux festins, aux jeux, à la dé

TREBONIUS.

Non, il n'est point à craindre, il ne faut point qu'il se
Nous le verrons bientôt rire de tout ceci.
(*On entend sonner l'horloge, ce n'est pas que les Ro
eussent des horloges sonnantes, mais la coutume est
ici comme dans tout le reste.*).

BRUTUS.

Paix, comptons.

CASSIUS.

Vous voyez qu'il est déjà trois h

TREBONIUS.

Il faut nous séparer.

CASCA.

Il est douteux encore
Si César osera venir au capitole
Il change, il s'abandonne aux superstitions.
Il ne méprise plus les revenans, les songes;
Et l'on dirait qu'il croit à la religion.
L'horreur de cette nuit, ces effrayans prod

Les discours des devins, les rêves des augures,
Pourraient le détourner de marcher au sénat.

DECIUS.

Ne craios rien, si telle est sa résolution,
Je l'en ferai changer. Il aime tous les contes;
Il parle volontiers de la chasse aux licornes;
Il dit qu'avec du bois on prend ces animaux,
Qu'à l'aide d'un miroir on attrappe les ours,
Et que dans des filets on saisit les lions;
Mais les flatteurs, dit-il, sont les filets des hommes.
Je le louerai sur-tout de haïr les flatteurs.
(k) Il dira qu'il les hait, étant flatté lui-même.
Je lui tendrai ce piége, et le gouvernerai.
J'engagerai César à sortir sans rien craindre.

CASSIUS.

Allons tous le prier d'aller au capitole.

BRUTUS.

A huit heures, amis, à ce temps aux plus tard.

CINNA

N'y manquons pas au moins, au plus tard à huit heures.

CIMBER.

Caïus Ligarius veut du mal à César.
César, vous le savez, l'avait persécuté,
Pour avoir noblement dit du bien de Pompée.
Pourquoi Ligarius n'est-il pas avec nous?

BRUTUS.

Va le trouver, Cimber; je le chéris, il m'aime;
Qu'il vienne; à nous servir je saurai l'engager.

CASSIUS.

L'aube du jour paraît, nous vous laissons, Brutus.

(k) L'évêque *Warburton* dans son commentaire sur *Shakespeare*, dit que cela est admirablement imaginé.

Amis, diſperſez-vous; ſongez à vos promeſſes;
Qu'on reconnaiſſe en vous des Romains véritables.

BRUTUS.

(*1*) Paraiſſez gais, contents, mes braves gentilshom
Gardez que vos regards trahiſſent vos deſſeins;
Imitez les acteurs du théâtre de Rome;
Ne vous rebutez point, ſoyez fermes, conſtan
Adieu, je donne à tous le bonjour, et parte
(*Lucius eſt endormi dans un coin.*)
Eh, garçon! — Lucius! — Il dort profondéme
Ah! de ce doux ſommeil goûté bien la roſée.
Tu n'as point en dormant de ces rêves cruels
Dont notre inquiétude accable nos penſées.
Nous ſommes agités, ton ame eſt en repos.

## *SCENE III.*

BRUTUS, et PORCIA ſa femme.

PORCIA.

BRUTUS — Milord!

BRUTUS.

Pourquoi paraître ſi mat
Que voulez-vous? ſongez que rien n'eſt plus ma
Pour une ſanté faible ainſi que vous l'avez,
D'affronter, le matin, la crudité de l'air.

PORCIA.

Si l'air eſt ſi mal ſain, il doit l'être pour vous.
Ah, Brutus! ah pourquoi vous dérober du lit
Hier quand nous ſoupions, vous quittâtes la
Et vous vous promeniez, penſif, et ſoupirant,

(*1*) On traduit exactement.

Je vous dis : Qu'avez-vous ? Mais en croisant les mains,
Vous fixâtes sur moi des yeux sombres et tristes.
J'insistai, je pressai, mais ce fut vainement.
Vous frappâtes du pied en vous grattant la tête.
Je redoublai d'instance, et vous, sans dire un mot,
D'un revers de la main, signe d'impatience,
Vous fites retirer votre femme interdite.
Je craignis de choquer les ennuis d'un époux,
Et je pris ce moment pour un moment d'humeur,
(*m*) Que souvent les maris font sentir à leurs femmes.
Non, je ne puis, Brutus, ni vous laisser parler,
Ni vous laisser manger, ni vous laisser dormir,
Sans savoir le sujet qui tourmente votre ame.
Brutus, mon cher Brutus — Ah ! ne me cachez rien.

BRUTUS.

Je me porte assez mal, c'est-là tout mon secret.

PORCIA.

Brutus est homme sage, et s'il se portait mal,
Il prendrait les moyens d'avoir de la santé.

BRUTUS.

Aussi fais-je ; ma femme, allez vous mettre au lit.

PORCIA.

Quoi, vous êtes malade, et pour vous restaurer,
A l'air humide et froid vous marchez presque nu ;
Et vous sortez du lit pour amasser un rhume !
Pensez-vous vous guérir en étant plus malade ?
Non, Brutus, votre esprit roule de grands projets ;
Et moi par ma vertu, par les droits d'une épouse,
Je dois en être instruite, et je vous en conjure.
Je tombe à vos genoux. — Si jadis ma beauté

(*m*) C'est encore un des endroits qu'on admire, et qui sont marqués avec des guillemets.

Vous fit ſentir l'amour, et ſi notre hyménée
M'incorpore avec vous, fait un être de deux,
Dites-moi ce ſecret, à moi votre moitié,
A moi qui vis pour vous, à moi qui ſuis vous-même.
Eh bien, vous ſoupirez, parlez, quels inconnus
Sont venus vous chercher en voilant leurs viſages!
Se cacher dans la nuit! pourquoi? quelles raiſons
Que voulaient-ils?

BRUTUS.

Hélas! Porcia, levez-vous.

PORCIA.

Si vous étiez encor le bon, l'humain Brutus,
Je n'aurais pas beſoin de me mettre à vos pieds.
Parlez, dans mon contrat eſt-il donc ſtipulé
Que je ne ſaurai rien des ſecrets d'un mari?
N'êtes-vous donc à moi, Brutus, qu'avec réſ
Et moi ne ſuis-je à vous que comme une com
Soit au lit, ſoit à table, ou dans vos entretie
Vivant dans les faubourgs de votre volonté?
S'il eſt ainſi, Porcie eſt votre concubine, (*)
Et non pas votre femme.

BRUTUS.

Ah! vous êtes ma fe
Femme tendre, honorable, et plus chère à mo
Que les gouttes de ſang dont il eſt animé.

PORCIA.

S'il eſt ainſi, pourquoi me cacher vos ſecrets?
Je ſuis femme, il eſt vrai, mais femme de B
Mais fille de Caton, pourriez-vous bien dou
Que je ſois élevée au-deſſus de mon ſexe,

(*) Il y a dans l'original, *whore*, putain.

Voyant qui m'a fait naître, et qui j'ai pour époux? (o)
Confiez-vous à moi, soyez sûr du secret.
J'ai déjà sur moi-même essayé ma constance;
J'ai percé d'un poignard ma cuisse en cet endroit;
J'ai souffert sans me plaindre, et ne saurai me taire?

BRUTUS.

Dieux, qu'entends-je? grands dieux, rendez-moi digne d'elle.
Ecoute, écoute, on frappe, on frappe, écarte-toi.
Bientôt tous mes secrets dans mon cœur enfermés
Passeront dans le tien. Tu sauras tout, Porcie,
Va, mes sourcils froncés prennent un air plus doux.

## *SCENE IV.*

BRUTUS, LUCIUS, LIGARIUS.

LUCIUS *courant à la porte.*

Qui va-là? répondez.

LUCIUS *en entrant et adressant la parole à Brutus.*

Un homme languissant,
Un malade qui vient pour vous dire deux mots.

BRUTUS.

C'est ce Ligarius dont Cimber m'a parlé.

(o) *Corneille* dit la même chose dans *Pompée*. *César* parle ainsi à *Cornélie*:

Certes, vos sentimens font assez reconnaître,
Qui vous donna la main, et qui vous donna l'être;
Et l'on juge aisément, au cœur que vous portez,
Où vous êtes entrée, et de qui vous sortez, etc.

Il est vrai qu'un vers suffisait, que cette noble pensée perd de son prix, en étant répétée, retournée; mais il est beau que *Shakespeare* et *Corneille* aient eu la même idée.

(*à Lucius.*)
Garçon, retire-toi. Eh bien, Ligarius?

LIGARIUS.

C'eſt d'une faible voix que je te dis bonjour.

BRUTUS.

Tu portes une écharpe! hélas, quel contre-temps!
Que ta ſanté n'eſt-elle égale à ton courage!

LIGARIUS.

Si le cœur de Brutus a formé des projets
Qui ſoient dignes de nous, je ne ſuis plus malade.

BRUTUS.

J'ai formé des projets dignes d'être écoutés,
Et d'être ſecondés par un homme en ſanté.

LIGARIUS.

Je ſens par tous les Dieux vengeurs de ma patrie,
Que je me porte bien. O toi, l'ame de Rome!
Toi, brave deſcendant du vainqueur des Tarquins,
Qui comme un (*p*) exorciſte as conjuré dans moi
L'eſprit de maladie à qui j'étais livré,
Ordonne, et mes efforts combattront l'impoſſible;
Ils en viendront à bout. Que faut-il faire? dis.

BRUTUS.

Un exploit qui pourra guérir tous les malades.

LIGARIUS.

Je crois que des gens ſains pourront s'en trouver mal.

BRUTUS.

Je le crois bien auſſi. Viens, je te dirai tout.

LIGARIUS.

Je te ſuis; ce ſeul mot vient d'enflammer mon cœur.

(*p*) *L'exorciſte* dans la bouche des Romains eſt ſingulier. Toute cette pièce pourrait être chargée de pareilles notes; mais il faut laiſſer faire les réflexions au lecteur.

Je ne ſais pas encor ce que tu veux qu'on faſſe;
Mais viens, je le ferai; tu parles, il ſuffit.
(*ils s'en vont.*)

## SCÉNE V.

*Le théâtre repréſente le palais de* CESAR. *La foudre gronde. Les éclairs étincellent.*

CESAR.

LA terre avec le ciel eſt cette nuit en guerre;
Calphurnie a trois fois crié dans cette nuit,
Au ſecours, Céſar meurt; venez, on l'aſſaſſine.
Holà! quelqu'un.

LE DOMESTIQUE.

Milord.

CESAR.

Va-t-en dire à nos prêtres
De faire un ſacrifice, et tu viendras ſoudain
M'avertir du ſuccès.

LE DOMESTIQUE.

Je n'y manquerai pas.

CALPHURNIA.

Où voulez-vous aller? vous ne ſortirez point,
Céſar, vous reſterez ce jour à la maiſon.

CESAR.

Non, non, je ſortirai; tout ce qui me menace
(*q*) Ne s'eſt jamais montré que derrière mon dos.
Tout s'évanouira quand il verra ma face.

CALPHURNIA.

Je n'aſſiſtai jamais à ces cérémonies;
Mais je tremble à préſent. Les gens de la maiſon

(*q*) Encore une fois la traduction eſt fidelle.

(*à Lucius.*)
Garçon, retire-toi. Eh bien, Ligarius?

LIGARIUS.

C'eſt d'une faible voix que je te dis bonjour.

BRUTUS.

Tu portes une écharpe! hélas, quel contre-temps!
Que ta ſanté n'eſt-elle égale à ton courage!

LIGARIUS.

Si le cœur de Brutus a formé des projets
Qui ſoient dignes de nous, je ne ſuis plus mal

BRUTUS.

J'ai formé des projets dignes d'être écoutés,
Et d'être ſecondés par un homme en ſanté.

LIGARIUS.

Je ſens par tous les Dieux vengeurs de ma pa
Que je me porte bien. O toi, l'ame de Rome!
Toi, brave deſcendant du vainqueur des Tarquin
Qui comme un (*p*) exorciſte as conjuré dans moi
L'eſprit de maladie à qui j'étais livré,
Ordonne, et mes efforts combattront l'impoſſible;
Ils en viendront à bout. Que faut-il faire? dis.

BRUTUS.

Un exploit qui pourra guérir tous les malades.

LIGARIUS.

Je crois que des gens ſains pourront s'en trouver

BRUTUS.

Je le crois bien auſſi. Viens, je te dirai tout.

LIGARIUS.

Je te ſuis; ce ſeul mot vient d'enflammer mon co

(*p*) *L'exorciſte* dans la bouche des Romains eſt fa
Toute cette pièce pourrait être chargée de pareilles
mais il faut laiſſer faire les réflexions au lecteur.

e ne fais pas encor ce que tu veux qu'on faſſe;
lais viens, je le ferai; tu parles, il ſuffit.
(*ils s'en vont.*)

## SCÉNE V.

*e théâtre repréſente le palais de* CESAR. *La foudre gronde. Les éclairs étincellent.*

CESAR.

A terre avec le ciel eſt cette nuit en guerre;
'alphurnie a trois fois crié dans cette nuit,
u ſecours, Céſar meurt; venez, on l'aſſaſſine.
olà! quelqu'un.

LE DOMESTIQUE.

Milord.

CESAR.

Va-t-en dire à nos prêtres
e faire un ſacrifice, et tu viendras ſoudain
l'avertir du ſuccès.

LE DOMESTIQUE.

Je n'y manquerai pas.

CALPHURNIA.

ù voulez-vous aller? vous ne ſortirez point,
ſar, vous reſterez ce jour à la maiſon.

CESAR.

n, non, je ſortirai; tout ce qui me menace
) Ne s'eſt jamais montré que derrière mon dos.
ut s'évanouira quand il verra ma face.

CALPHURNIA.

n'aſſiſtai jamais à ces cérémonies;
is je tremble à préſent. Les gens de la maiſon

g) Encore une fois la traduction eſt fidelle.

Diſent que l'on a vu des choſes effroyables.
Une lionne a fait ſes petits dans la rue ;
Des tombeaux qui s'ouvraient, des morts ſont échappé
Des bataillons armés, combattans dans les nues,
Ont fait pleuvoir du ſang ſur le mont Tarpéien ;
Les airs ont retenti des cris des combattans ;
Les chevaux henniſſaient ; les mourans ſoupiraie
Des fantômes criaient et hurlaient dans les plac
On n'avait jamais vu de pareils accidens :
Je les crains.

CESAR.

Pourquoi craindre ? on ne peut évi
Ce que l'arrêt des Dieux a prononcé ſur nous.
Céſar prétend ſortir. Sachez que ces augures
Sont pour le monde entier autant que pour Céſa

CALPHURNIA.

Quand les gueux vont mourir, il n'eſt point de comè
Mais le ciel enflammé prédit la mort des princ

CESAR.

Un poltron meurt cent fois avant de mourir u
Et le brave ne meurt qu'au moment du trépas.
Rien n'eſt plus étonnant, rien ne me ſurprend p
Que lorſque l'on me dit qu'il eſt des gens qui crai
Que craignent-ils ? la mort eſt un but néceſſai
Mourons quand il faudra.

(*Le domeſtique revient.*)

Que diſent les augure

LE DOMESTIQUE.

Gardez-vous, diſent-ils, de ſortir de ce jour.
En ſondant l'avenir dans le ſein des victimes,
Vainement de leur bête ils ont cherché le cœur.

(*il s'en va.*)

CESAR.

Le ciel prétend ainſi ſe moquer des poltrons,
Céſar ſerait lui-même une bête ſans cœur,
S'il était au logis arrêté par la crainte.
Il ſortira, vous dis-je, et le danger (r) ſait bien
Que Céſar eſt encor plus dangereux que lui.
Nous ſommes deux lions de la même portée;
Je ſuis l'aîné; je ſuis le plus vaillant des deux;
Je ne ſortirais point!

CALPHURNIA.

Hélas! mon cher Milord,
Votre témérité détruit votre prudence.
Ne ſortez point ce jour. Songez que c'eſt ma crainte,
Et non la vôtre enfin qui doit vous retenir.
Nous enverrons Antoine au ſénat aſſemblé;
Il dira que Céſar eſt aujourd'hui malade.
J'embraſſe vos genoux, faites-moi cette grâce.

CESAR.

Antoine dira donc que je me trouve mal;
Et pour l'amour de vous je reſte à la maiſon.

## *SCENE VI.*

DECIUS *entre.*

CESAR à DECIUS.

Ah! voilà Décius, il fera le meſſage.

DECIUS.

Serviteur et bonjour, noble et vaillant Céſar;
Je viens pour vous chercher, le ſénat vous attend.

(r) Traduit mot à mot.

CESAR.

Vous venez à propos, cher Décius Brutus.
A tous les sénateurs faites mes complimens.
Dites-leur qu'au sénat je ne saurais aller.
(*à part.*)
Je ne peux, (c'est très-faux) je n'ose, (encor plus fa
Dites-leur, Décius, que je ne le veux pas.

CALPHURNIA.

Dites qu'il est malade.

CESAR.

Eh quoi! César mentir!
Ai-je au nord de l'Europe étendu mes conquêtes,
Pour n'oser dire vrai devant ces vieilles barbes?
Vous direz seulement que je ne le veux pas.

DECIUS.

Grand César, dites-moi du moins quelque rais
Si je n'en disais pas, on me rirait au nez.

CESAR.

La raison, Décius, est dans ma volonté:
*Je ne veux pas*, ce mot suffit pour le sénat:
Mais César vous chérit, mais je vous aime, vo
Et pour vous satisfaire il faut vous avouer
Qu'au logis aujourd'hui je suis malgré moi-mê
Retenu par ma femme: — elle a rêvé la nuit,
Qu'elle a vu ma statue en fontaine changée,
Jeter par cent canaux des ruisseaux de pur sa
De vigoureux Romains accouraient en riant;
Et dans ce sang, dit-elle, ils ont lavé leurs m
Elle croit que ce songe est un avis des Dieux.
Elle m'a conjuré de demeurer chez moi.

DECIUS.

Elle interprète mal ce songe favorable:
C'est une vision très-belle et très-heureuse.

'ous ces ruiſſeaux de ſang ſortans de la ſtatue,
es Romains ſe baignant dans ce ſang précieux,
igurent que par vous Rome vivifiée,
çoit un nouveau ſang et de nouveaux deſtins.

CESAR.

'eſt très-bien expliquer le ſonge de ma femme.

DECIUS.

ous en ſerez certain, lorſque j'aurai parlé.
achez que le ſénat va vous couronner roi;
t s'il apprend par moi que vous ne venez pas,
eſt à préſumer qu'il changera d'avis.
'eſt ſe moquer de lui, Céſar, que de lui dire:
Sénat, ſéparez-vous, vous vous raſſemblerez
Lorſque ſa femme aura des rêves plus heureux."
s diront tous, Céſar eſt devenu timide.
ardonnez-moi, Céſar, excuſez ma tendreſſe;
os refus m'ont forcé de vous parler ainſi.
'amitié, la raiſon vous font ces remontrances.

CESAR.

ia femme, je rougis de vos ſottes terreurs,
t je ſuis trop honteux de vous avoir cédé.
u'on me donne ma robe, et je vais au ſénat.

## SCENE VII.

CESAR, BRUTUS, LIGARIUS, CIMBER, TREBONIUS, CINNA, CASCA, CALPHURNIA, PUBLIUS.

CESAR.

Ah, voilà Publius qui vient pour me chercher.

PUBLIUS.

Bonjour, Céſar.

CESAR.

Soyez bien venu, Publius.
Eh quoi, Brutus auſſi, vous venez ſi matin!
Bonjour, Caſca, bonjour, Caïus Ligarius.
Je vous ai fait, je crois, moins de mal que la fièvre
Qui ne vous a laiſſé que la peau ſur les os.
Quelle heure eſt-il?

BRUTUS.

Céſar, huit heures ſont ſonnées.

CESAR.

Je vous ſuis obligé de votre courtoiſie.
(*Antoine entre, et Céſar continue.*)
Antoine, dans les jeux paſſe toutes les nuits,
Et le premier debout! Bonjour, mon cher Antoine.

ANTOINE.

Bonjour, noble Céſar.

CESAR.

Va, fais tout préparer:
On doit fort me blâmer de m'être fait attendre.
Cinna, Cimber, et vous, mon cher Trébonius,
J'ai pour une heure entière à vous entretenir.

Au ſortir du ſénat venez à ma maiſon;
Mettez-vous près de moi pour que je m'en ſouvienne.

TREBONIUS (*à part.*)

Je n'y manquerai pas..... Va, j'en ſerai ſi près,
Que tes amis voudraient que j'euſſe été bien loin.

CESAR.

Al'ons tous au logis, buvons bouteille enſemble, (*s*)
Et puis en bons amis nous irons au ſénat.

BRUTUS *à part.*

Ce qui paraît ſemblable eſt ſouvent différent.
Mon cœur ſaigne en ſecret de ce que je vais faire.

(*ils ſortent tous, et Céſar reſte avec Calpburnia.*)

## *SCENE VIII.*

*Le théâtre repréſente une rue près du capitole. Un devin nommé* ARTEMIDORE *arrive en liſant un papier dans le fond du théâtre.*

ARTEMIDORE *liſant.*

„ CESAR, garde-toi de Brutus; prends garde à
„ Caſſius; ne laiſſe point Caſca t'approcher; obſerve
„ bien Cinna; défie-toi de Trébonius; examine bien
„ Cimber, Décius; Brutus ne t'aime point; tu as outragé
„ Ligarius; tous ces gens-là ſont animés du même
„ eſprit, ils ſont aigris contre Céſar. Si tu n'es pas
„ immortel, prends-garde à toi. La ſécurité enhardit la
„ conſpiration. Que les Dieux tout-puiſſans te défendent!

*Ton fidèle Artémidore.*

Prenons mon poſte ici. Quand Céſar paſſera,
Préſentons cet écrit ainſi qu'une requête.

(*s*) Toujours la plus grande fidélité dans la traduction.

Je suis outré de voir que toujours la vertu
Soit exposée aux dents de la cruelle envie.
Si César lit cela, ses jours sont conservés,
Sinon la destinée est du parti des traîtres.
(*il sort, et se met dans un co*
(*Porcia arrive avec Lucius.*)

PORCIA, *à Lucius.*

Garçon, cours au sénat, ne me réponds point;
Quoi! tu n'es pas parti?

LUCIUS.

Donnez-moi donc vous

PORCIA.

Je voudrais que déjà tu fusses de retour,
Avant que t'avoir dit ce que tu dois y faire.
O constance! ô courage! animez mes esprits,
Séparez par un roc mon cœur d'avec ma langue
Je ne suis qu'une femme, et pense comme un ho
(*à Lucius.*)
Quoi, tu restes ici?

LUCIUS.

Je ne vous comprends pas;
Que j'aille au capitole, et puis que je revienne,
Sans me dire pourquoi, ni ce que vous voulez!

PORCIA.

Garçon... tu me diras... comment Brutus se p
Il est sorti malade... attends... observe bien —
Tout ce que César fait, quels courtisans l'entourer
Reste un moment, garçon. Quel bruit, quels cris j'en

LUCIUS.

Je n'entends rien, Madame.

PORCIA.

Ouvre l'oreille, e
J'entends des voix, des cris, un bruit de combat

le le vent porte ici du haut du capitole.

LUCIUS.

dame, en vérité, je n'entends rien du tout.

(*Artémidore entre.*)

## *SCENE IX.*

PORCIA, ARTEMIDORE.

PORCIA.

PPROCHE ici, l'ami; que fais-tu? d'où viens-tu?

ARTEMIDORE.

viens de ma maiſon.

PORCIA.

Sais-tu quelle heure il eſt?

ARTEMIDORE.

f heures.

PORCIA.

Mais, Céſar eſt-il au capitole?

ARTEMIDORE.

encor, je l'attends ici ſur ſon chemin.

PORCIA.

veux lui préſenter quelque placet, ſans doute?

ARTEMIDORE.

; puiſſe ce placet plaire aux yeux de Céſar!
Céſar s'aime aſſez pour m'écouter, Madame!
placet eſt pour lui beaucoup plus que pour moi.

PORCIA.

dis-tu? l'on ferait quelque mal à Céſar?

ARTEMIDORE.

e fais ce qu'on fait; je ſais ce que je crains.
our, Madame, adieu, la rue eſt fort étroite,

Les ſénateurs, préteurs, courtiſans, demandeurs,
Font une telle foule, une ſi grande preſſe,
Qu'en ce paſſage étroit ils pourraient m'étouffer;
Et j'attendrai plus loin Céſar à ſon paſſage.
(*il ſort.*)

PORCIA.

Allons, il faut le ſuivre.... Hélas! quelle faiblé
Dans le cœur d'une femme! Ah, Brutus! ah, le
Puiſſent les immortels hâter ton entrepriſe!
Mais cet homme, grands Dieux, m'aurait-il écou
Ah! Brutus à Céſar va faire une requête
Qui ne lui plaira pas. Ah! je m'évanouis.
(*à Lucius.*)
Va, Lucius, cours vîte, et dis bien à Brutus
Que je ſuis très-joyeuſe, et revole me dire....

LUCIUS.

Quoi?

PORCIA.

Tout ce que Brutus t'aura dit pour Por

*Fin du ſecond acte.*

# ACTE III.

## CENE PREMIERE.

*e théâtre repréſente une rue qui mène au capitole: le capitole eſt ouvert.* CESAR *marche au ſon des trompettes avec* BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIUS, CASCA, CINNA, TREBONIUS, ANTOINE, LEPIDE, POPILIUS, PUBLIUS, ARTEMIDORE, *et un autre devin.*

CESAR *à l'autre devin.*

H bien, nous avons donc ces ides ſi fatales!

LE DEVIN.

i, ce jour eſt venu, mais il n'eſt pas paſſé.

ARTEMIDORE *d'un autre côté.*

ut au grand Céſar, qu'il liſe ce mémoire.

DECIUS *du côté oppoſé.*

ébonius par moi vous en préſente un autre;
gnez le parcourir quand vous aurez le temps.

ARTEMIDORE.

z d'abord le mien, il eſt de conſéquence;
ous touche de près. Liſez, noble Céſar.

CESAR.

aire me regarde? elle eſt donc la dernière.

ARTEMIDORE.

ne différez pas, liſez dès ce moment.

CESAR.

enſe qu'il eſt fou.

PUBLIUS *à Artémidore.*

Allons, maraud, fais place.

CASSIUS.

Peut-on donner ici des placets dans les rues?
Va-t-en au capitole.

POPILIUS *s'approchant de Cassius.*

Ecoutez, Cassius,
Puisse votre entreprise avoir un bon succès.

CASSIUS *étonné.*

Comment! quelle entreprise?

POPILIUS.

Adieu, portez-vous-

BRUTUS *à Cassius.*

Que vous a dit tout bas Popilius Léna?

CASSIUS.

Il parle de succès, et de notre entreprise.
Je crains que le projet n'ait été découvert.

BRUTUS.

Il aborde César, il lui parle, observons.

CASSIUS *à Casca.*

Sois donc prêt à frapper, de peur qu'on nous prév
Mais si César sait tout, qu'allons-nous devenir
Cassius à César tournerait-il le dos?
Non, j'aime mieux mourir.

CASCA *à Cassius.*

Va, ne prends point d'al
Popilius Léna ne parle point de nous.
Vois comme César rit; son visage est le même.

CASSIUS *à Brutus.*

Ah, que Trébonius agit adroitement!
Regarde bien, Brutus, comme il écarte Antoin

DECIUS.

Que Métellus commence, et que dès ce mome
Pour occuper César, il lui donne un mémoire.

BRUTUS.

Le mémoire eſt donné, ferons-nous près de lui.

CINNA *à Caſca.*

Souviens-toi de frapper, et de donner l'exemple.

CESAR *s'aſſied ici, et on ſuppoſe qu'ils ſont tous dans la ſalle du ſénat.*

Eh bien, tout eſt-il prêt? eſt-il quelques abus
Que le ſénat et moi nous puiſſions corriger?

CIMBER *ſe mettant à genoux devant Céſar.*

O très-grand, très-puiſſant, très-redouté Céſar,
Je mets très-humblement ma requête à vos pieds.

CESAR.

Cimber, je t'avertis que ces proſternemens,
Ces génuflexions, ces baſſes flatteries,
Peuvent ſur un cœur faible avoir quelque pouvoir,
Et changer quelquefois l'ordre éternel des choſes
Dans l'eſprit des enfans. Ne t'imagine pas
Que le ſang de Céſar puiſſe ſe fondre ainſi.
Les prières, les cris, les vaines ſimagrées,
Les airs d'un chien couchant peuvent toucher un ſot;
Mais le cœur de Céſar réſiſte à ces baſſeſſes.
Par un juſte décret ton frère eſt exilé.
Flatte, prie à genoux, et lèche-moi les pieds;
(a) Va, je te rôſſerai comme un chien; loin d'ici.
Lorſque Céſar fait tort, il a toujours raiſon.

CIMBER *en ſe retournant vers les conjurés.*

N'eſt-il point quelque voix plus forte que la mienne,
Qui puiſſe mieux toucher l'oreille de Céſar,
Et fléchir ſon courroux en faveur de mon frère?

BRUTUS *en baiſant la main de Céſar.*

Je baiſe cette main, mais non par flatterie,

(a) Traduit fidellement.

Je demande de toi que Publius Cimber
Soit dans le même instant rappelé de l'exil.

CESAR.

Quoi, Brutus!

CASSIUS.

Ah! pardon, César, César, par
Oui, Cassius s'abaisse à te baiser les pieds,
Pour obtenir de toi qu'on rappelle Cimber.

CESAR.

On pourrait me fléchir si je vous ressemblais,
Qui ne saurait prier résiste à des prières.
Je suis plus affermi que l'étoile du nord,
Qui dans le firmament n'a point de compagnon,
Constant de sa nature, immobile comme elle.
Les vastes cieux sont pleins d'étoiles innombrable
Ces astres sont de feu, tous sont étincelans;
Un seul ne change point, un seul garde sa place.
Telle est la terre entière; on y voit des morts
Tous de chair et de sang, tous formés pour la cr
Dans leur nombre infini, sachez qu'il n'est qu'un
Qu'on ne puisse ébranler, qui soit ferme en son r
Qui sache résister, et cet homme c'est moi.
Je veux vous faire voir que je suis inflexible:
Tel je parus à tous quand je bannis Cimber;
Et tel je peux paraître en ne pardonnant point.

CIMBER.

O César!

CESAR.

Prétends-tu faire ébranler l'Olympe?

DECIUS *à genoux.*

Grand César!

(b) Traduit avec la plus grande exactitude.

CESAR *repouſſant Décius.*

Va, Brutus en vain l'a demandé.

CASCA *levant la robe de Céſar.*

Poignards, parlez pour nous.

(*Il le frappe, les autres conjurés le ſecondent. Céſar ſe débat contre eux, il marche en chancelant tout percé de coups, et vient juſqu'auprès de Brutus, qui en détournant le corps le frappe comme à regret. Céſar tombe, en s'écriant :*

Et toi, Brutus, auſſi?

CINNA.

Liberté, liberté.

CIMBER.

La tyrannie eſt morte.

Courons tous, et crions, liberté dans les rues.

CASSIUS.

Allez à la tribune, et criez, liberté.

BRUTUS *aux ſénateurs et au peuple qui arrivent.*

Ne vous effrayez point, ne fuyez point, reſtez.

Peuple, l'ambition vient de payer ſes dettes.

CASSIUS.

Brutus, à la tribune.

CIMBER.

Et vous auſſi, volez.

BRUTUS.

Où eſt donc Publius?

CINNA.

Il eſt tout confondu.

CIMBER.

Soyons fermes, unis; les amis de Céſar

Nous peuvent aſſaillir.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez pas.

Ah! c'eſt vous, Publius; allons, prenez courage,

Soyez en ſureté, vous n'avez rien à craindre,
Ni vous, ni les Romains; parlez au peuple, allez

CASSIUS.

Publius, laiſſez-nous; la foule qui s'empreſſe
Pourrait vous faire mal, vous êtes faible et vieux

BRUTUS.

Allez, qu'aucun romain ne prenne ici l'audace
De ſoutenir ce meurtre et de parler pour nous
C'eſt un droit qui n'eſt dû qu'aux ſeuls vengeurs de

## SCÈNE II.

Les Conjurés, TREBONIUS.

CASSIUS.

QUE fait Antoine?

TREBONIUS.

Il fuit interdit, égaré;
Il fuit dans ſa maiſon: pères, mères, enfans,
L'effroi dans les regards, et les cris à la bouc
Penſent qu'ils ſont au jour du jugement dernie

BRUTUS.

O deſtin! nous ſaurons bientôt tes volontés.
On connaît qu'on mourra, l'heure en eſt incer
On compte ſur des jours dont le temps eſt le m

CASSIUS.

Eh bien, lorſqu'en mourant on perd vingt ans d
On ne perd que vingt ans de craintes de la m

BRUTUS.

Je l'avoue, ainſi donc la mort eſt un bienfait
Ainſi Céſar en nous a trouvé des amis;
Nous avons abrégé le temps qu'il eut à craind

CASCA.

Arrêtez, baiſſons-nous ſur le corps de Céſar ;
Baignons tous dans ſon ſang nos mains juſques au coude ;(*c*)
Trempons-y nos poignards, et marchons à la place ;
Là, brandiſſant en l'air ces glaives ſur nos têtes,
Crions à haute voix, paix, liberté, franchiſe.

CASSIUS.

Baiſſons-nous, lavons-nous dans le ſang de Céſar.
(*ils trempent tous leurs épées dans le ſang du mort.*)
Cette ſuperbe ſcène un jour ſera jouée
Dans de nouveaux Etats en accens inconnus.

BRUTUS.

Que de fois on verra Céſar ſur les théâtres,
Céſar mort et ſanglant aux pieds du grand Pompée,
Ce Céſar ſi fameux, plus vil que la pouſſière !

CASSIUS.

Oui, lorſque l'on joûra cette pièce terrible,
Chacun nous nommera vengeurs de la patrie.

(*c*) C'eſt ici qu'on voit principalement l'eſprit différent des nations. Cette horrible barbarie de *Caſca* ne ſerait jamais tombée dans l'idée d'un auteur français ; nous ne voulons point qu'on enſanglante le théâtre, ſi ce n'eſt dans les occaſions extraordinaires, dans leſquelles on ſauve tant qu'on peut cette atrocité dégoûtante.

*Fin du troiſième et dernier acte.*

# OBSERVATIONS
## SUR LE
# JULES CESAR
## DE SHAKESPEARE.

VOILA tout ce qui regarde la conſpiration contre *Céſar*. On peut la comparer à celle de *Cinna* et d'*Emilie* contre *Auguſte*, et mettre en parallèle ce qu'on vient de lire avec le récit de *Cinna* et la délibération du ſecond acte. On trouvera quelque différence entre ces deux ouvrages. Le reſte de la pièce eſt une ſuite de la mort de *Céſar*. On apporte ſon corps dans la place publique. *Brutus* harangue le peuple ; *Antoine* le harangue à ſon tour ; il ſoulève le peuple contre les conjurés; et le comique eſt encore joint à la terreur dans ces ſcènes comme dans les autres. Mais il y a des beautés de tous les temps et de tous les lieux.

On voit enſuite *Antoine*, *Octave* et *Lépide*, délibérer ſur leur triumvirat, et ſur les proſcriptions. De-là on paſſe à Sardis ſans aucun intervalle. *Brutus* et *Caſſius* ſe querellent. *Brutus* reproche à *Caſſius* qu'il vend tout pour de l'argent, et qu'*il a des démangeaiſons dans les mains*. On paſſe

de Sardis en Theſſalie. La bataille de Philippes ſe donne. *Caſſius* et *Brutus* ſe tuent l'un après l'autre.

On s'étonne qu'une nation célèbre par ſon génie, et par ſes ſuccès dans les arts et dans les ſciences, puiſſe ſe plaire à tant d'irrégularités monſtrueuſes, et vòie ſouvent encore avec plaiſir d'un côté *Céſar* s'exprimant quelquefois en héros, quelquefois en capitaine de farce; et de l'autre, des charpentiers, des ſavetiers, et des ſénateurs même, parlant comme on parle aux halles.

Mais on ſera moins ſurpris quand on ſaura que la plupart des pièces de *Lopez de Vega* et *de Caldéron* en Eſpagne ſont dans le même goût. Nous donnerons la traduction de l'Héraclius de *Caldéron*, à côté de l'Héraclius de *Corneille*; on y verra le même génie que dans *Shakeſpeare*, la même ignorance, la même grandeur, des traits d'imagination pareils, la même enflure, des groſſièretés toutes ſemblables, des inconſéquences auſſi frappantes, et le même mélange du béguin de *Gilles*, et du cothurne de *Sophocle*.

Certainement l'Eſpagne et l'Angleterre ne ſe ſont pas donné le mot pour applaudir pendant près d'un ſiècle à des pièces qui révoltent les autres nations. Rien n'eſt plus oppoſé d'ailleurs que le génie anglais, et le génie eſpagnol. Pourquoi donc ces deux nations différentes ſe réuniſſent-elles dans un goût ſi étrange? Il faut qu'il y en ait une raiſon, et que cette raiſon ſoit dans la nature.

Premièrement les Anglais, les Eſpagnols, n'ont jamais rien connu de mieux. Secondement, il y a

un grand fonds d'intérêt dans ces pièces si bizarre et si sauvages. J'ai vu jouer le César de *Shakespeare*, et j'avoue que dès la première scène, que j'entendis le tribun reprocher à la populace Rome son ingratitude envers *Pompée*, et attachement à *César*, vainqueur de *Pompée* commençai à être intéressé, à être ému. Je ne ensuite aucun conjuré sur la scène qui ne me de de la curiosité; et malgré tant de dispa ridicules, je sentis que la pièce m'attacha

Troisièmement, il y a beaucoup de naturel naturel est souvent bas, grossier et barbare. Ce sont point des Romains qui parlent; ce sont campagnards des siècles passés qui conspirent un cabaret; et *César*, qui leur propose de b bouteille, ne ressemble guère à *César*. Le ridi est outré; mais il n'est point languissant. traits sublimes y brillent de temps en te comme des diamans répandus sur de la fan

J'avoue qu'en tout j'aimais mieux encore monstrueux spectacle, que de longues confé ces d'un froid amour, ou des raisonnemens politique encore plus froids.

Enfin, une quatrième raison, qui, jointe trois autres, est d'un poids considérable, c'est les hommes en général aiment le spectacle; veulent qu'on parle à leurs yeux; le peuple se à voir des cérémonies pompeuses, des objets ex ordinaires, des orages, des armées rangées bataille, des épées nues, des combats, des meurt du sang répandu; et beaucoup de grands con m l'a déjà dit, sont peuple. Il faut avoir l'

tres-

très-cultivé, et le goût formé, comme les Italiens l'ont eu au seizième siècle et les Français au dix-septième, pour ne vouloir rien que de raisonnable, rien que de sagement écrit, et pour exiger qu'une pièce de théâtre soit digne de la cour des *Médicis*, ou de celle de *Louis XIV*.

Malheureusement *Lopez de Vega* et *Shakespeare* eurent du génie dans un temps où le goût n'était point du tout formé ; ils corrompirent celui de leurs compatriotes, qui en général étaient alors extrêmement ignorans. Plusieurs autres dramatiques en Espagne et en Angleterre, tâchèrent d'imiter *Lopez* et *Shakespeare* ; mais n'ayant pas leurs talens, ils n'imitèrent que leurs fautes, et par-là ils servirent encore à établir la réputation de ceux qu'ils voulaient surpasser.

Nous ressemblerions à ces nations, si nous avions été dans le même cas. Leur théâtre est resté dans une enfance grossière, et le nôtre a peut-être acquis trop de rafinement. J'ai toujours pensé qu'un heureux et adroit mélange de l'action qui règne sur le théâtre de Londres et de Madrid avec la sagesse, l'élégance, la noblesse, la décence du nôtre, pourrait produire quelque chose de parfait, si pourtant il est possible de rien ajouter à des ouvrages tels qu'Iphigénie et Athalie.

Je nomme ici Iphigénie et Athalie, qui me paraissent être de toutes les tragédies qu'on ait jamais faites, celles qui approchent le plus de la perfection. *Corneille* n'a aucune pièce parfaite ; on l'excuse sans doute ; il était presque sans modèle et sans conseil ; il travaillait trop rapidement ;

il négligeait sa langue, qui n'était pas perfe
tionnée encore; il ne luttait pas assez contre le
difficultés de la rime, qui est le plus pesant d
tous les jougs, et qui forcent si souvent à n
point dire ce qu'on veut dire. Il était ine
comme *Shakespeare*, et plein de génie comm
lui : mais le génie de *Corneille* était à ce
de *Shakespeare*, ce qu'un seigneur est à l'ég
d'un homme du peuple né avec le même es
que lui.

# L'HERACLIUS ESPAGNOL, OU LA COMEDIE FAMEUSE:

ans cette vie tout eſt vérité, et tout menſonge.

*te repréſentée devant leurs majeſtés, dans le ſallon royal du palais; par dom Pédro Calderon de la Barca.*

# PREFACE

## *DU TRADUCTEUR.*

Il s'eſt élevé depuis long-temps une diſpute aſſez vive pour ſavoir quel était l'original, ou l'Héraclius de *Corneille*, ou celui de *Caldéron*; n'ayant rien vu de ſatisfeſant dans les raiſons que chaque parti alléguait, j'ai fait venir d'Eſpagne l'Héraclius de *Caldéron*, intitulé: *En eſta vida todo es verdad y todo mentira*, imprimé ſéparément in-4° avant que le recueil de *Caldéron* parût au jour. C'eſt un exemplaire extrêmement rare, et que le ſavant D. *Gregorio Mayans y Siſcar*, ancien bibliothécaire du roi d'Eſpagne, a bien voulu m'envoyer. J'ai traduit cet ouvrage, et le lecteur attentif verra aiſément quelle eſt la différence du genre employé par *Corneille*, et de celui de *Caldéron*; et il découvrira au premier coup d'œil quel eſt l'original.

Le lecteur a déjà fait la comparaiſon des théâtres français et anglais, en liſant la conſpiration de *Brutus* et de *Caſſius*, après avoir lu celle de *Cinna*. Il comparera de même le théâtre eſpagnol avec le français. Si après cela il reſte des diſputes, ce ne ſera pas entre les perſonnes éclairées.

## *PERSONNAGES QUI PARLENT*

PHOCAS.
HERACLIUS, fils de Maurice.
LEONIDE, fils de Phocas.
ISMENIE.
ASTOLPHE, montagnard de Sicile, autre ambaſſadeur de Maurice vers Phocas.
CINTIA, reine de Sicile.
LISIPPO, ſorcier.
FREDERIC, prince de Calabre.
LIBIA, fille du ſorcier.
LUQUET, payſan gracieux, ou bouffon.
SABANION, autre bouffon, ou gracieux.
Muſiciens et Soldats.

# LA COMEDIE FAMEUSE:

*Dans cette vie tout eſt vérité, et tout menſonge.*

## PREMIERE JOURNÉE.

LE théâtre repréſente une partie du mont Etna; d'un côté on bat le tambour et on ſonne de la trompette; de l'autre on joue du luth et du théorbe; des ſoldats s'avancent à droite, et PHOCAS paraît le dernier; des dames s'avancent à gauche, et CINTIA reine de Sicile paraît la dernière. Les ſoldats crient: *Phocas Vive;* PHOCAS répond: *Vive Cintia,* allons, ſoldats, dites en la voyant, *Vive Cintia.* Alors les ſoldats et les dames crient de toute leur force: *Vive Cintia et Phocas.*

Quand on a bien crié, PHOCAS ordonne à ſes tambours et à ſes trompettes de battre et de ſonner en l'honneur de *Cintia.* CINTIA ordonne à ſes muſiciens de chanter en l'honneur de PHOCAS; la muſique chante ce couplet.

(a) *Sicile en cet heureux jour,*
*Vois ce héros plein de gloire,*
*Qui règne par la victoire,*
*Mais encor plus par l'amour.*

Après qu'on a chanté ces beaux vers, CINTIA rend hommage de la Sicile à PHOCAS; elle ſe félicite d'être

(a) Il y a dans l'original mot à mot:

*Que ce Mars jamais vaincu,*
*Que ce Céſar toujours vainqueur,*
*Vienne dans une heure fortunée*
*Aux montagnes de Trinacrie.*

la première à lui baiser la main : *Nous sommes tou*
*heureux*, lui dit-elle, *de nous mettre aux pieds d'u*
*héros si glorieux*. Enſuite, cette belle reine ſe tou
nant vers les ſpectateurs, leur dit : *C'eſt la crain*
*qui me fait parler ainſi ; il faut bien faire*
*complimens à un tyran*. La muſique recomme
alors, et on répète que PHOCAS eſt venu en S.
par un heureux haſard. L'empereur PHOCAS p
alors la parole, et fait ce récit, qui comm
voit, eſt très-à-propos.

" Il eſt bien force que je vienne ici, belle Ci
dans une heure fortunée ; car j'y trouve des ap
diſſemens, et je pouvais y entendre des injures. Je
né en Sicile, comme vous ſavez ; et quoique cou
de tant de lauriers, j'ai craint qu'en voulant re
les montagnes qui ont été mon berceau, je
trouvaſſe ici plus d'oppoſitions que de fêtes, atte
que perſonne n'eſt auſſi heureux dans ſa patrie
chez les étrangers, ſur-tout quand il revient
ſon pays après tant d'années d'abſence.

" Mais voyant que vous êtes politique et av
et que vous me recevez ſi bien dans votre roy
de Sicile, je vous donne ici ma parole, Cintia,
je vous maintiendrai en paix chez vous, et qu
n'étancherai, ni ſur vous, ni ſur la Sicile, la
hydropique de ſang de mon ſuperbe héritage ;
afin que vous ſachiez qu'il n'y a jamais eu d
grande clémence, et que perſonne juſqu'à pre
n'a joui d'un tel privilége, écoutez attentiveme

„ J'ai la vanité d'avouer que ces montagnes et
yères m'ont donné la naiſſance, et que je ne

qu'à moi seul, non à un sang illustre, les grandeurs, où je suis monté. Avorton de ces montagnes, c'est grâce à ma grandeur que j'y suis revenu. Vous voyez ces sommets du mont Etna dont le feu et la neige se disputent la cime; c'est là que j'ai été nourri, comme je vous l'ai dit; je n'y connus point de père; je ne fus entouré que de serpens; le lait des louves fut la nourriture de mon enfance; et dans ma jeunesse je ne mangeai que des herbes. Elevé comme une brute, la nature douta long-temps si j'étais homme ou bête, et résolut enfin, en voyant que j'étais l'un et l'autre, de me faire commander aux hommes et aux bêtes. Mes premiers vassaux furent les griffes des oiseaux, et les armes des hommes contre lesquels je combattis; leurs corps me servirent de viande, et leurs peaux de vêtemens.

" Comme je menais cette belle vie, je rencontrai une troupe de bandits qui, poursuivis par la justice, se retiraient dans les épaisses forêts de ces montagnes, et qui y vivaient de rapine et de carnage. Voyant que j'étais une brute raisonnable, ils me choisirent pour leur capitaine; nous mîmes à contribution le plat pays; mais bientôt nous élevant à de plus grandes entreprises, nous nous emparâmes de quelques villes bien peuplées: mais ne parlons pas des violences que j'exerçai. Votre père régnait alors en Sicile, et il était assez puissant pour me résister; parlons de l'empereur Maurice qui régnait alors à Constantinople. Il passa en Italie, pour se venger de ce qu'on lui disputait la souveraineté des fiefs du saint Empire romain. Il ravagea toutes les campagnes, et il n'y eut ni hameau, ni ville qui ne tremblât en voyant les aigles de ses étendards.

" Votre père le roi de Sicile, qui voyait l'or
approcher de ſes Etats, nous accorda un par
général, à nos voleurs et à moi: (ô ſottes ra
d'Etat!) il eut recours à mes bandits comme a
troupes auxiliaires, et bientôt mon métier in
devint une occupation glorieuſe. Je con
l'empereur Maurice avec tant de ſuccès,
mourut de ma main dans une bataille. Tou
grandeurs, tous ſes triomphes s'évanouire
armée me nomma ſon capitaine par terre
mer: alors je les menai à Conſtantinople,
mit en défenſe; je mis le ſiége devant ſe
pendant cinq années, ſans que la chaleur de
ni le froid des hivers, ni la colère de la
ni la violence du ſoleil, me fiſſent quitte
tranchées: enfin les habitans preſque e
ſous leurs ruines, et demi-morts de faim,
mirent à regret, et me nommèrent céſar. D
ma première entrepriſe juſqu'à la dernière,
été la réduction de l'Orient, j'ai combattu pe
trente années; vous pouvez vous en aperc
mes cheveux blancs, que ma main ridée e
propre peigne aſſez rarement.

" Me voilà à préſent revenu en Sicile; e
qu'on puiſſe préſumer que j'y reviens par l
vanité de montrer à mes concitoyens celu
ont vu bandit, et qui eſt à préſent empere
pourtant encore deux autres raiſons de mon
Ces deux raiſons ſont des propoſitions con
l'une eſt la rancune, et l'autre l'amour. C
Cintia, qu'il faut me prêter attention.

" Eudoxe qui était femme et amante de M
et qui le ſuivait dans toutes ſes courſes.

comme le jour, (à ce que m'ont dit plusieurs de ses sujets,) fut surprise des douleurs de l'enfantement, le jour que j'avais tué son mari dans la bataille; elle accoucha dans les bras d'un vieux gentilhomme nommé Astolphe, qui était venu en ambassade vers moi, de la part de l'empereur Maurice, un peu avant la bataille, je ne sais pour quelle affaire. Je me souviens très-bien de cet Astolphe, et si je le voyais, je le reconnaîtrais. Quoi qu'il en soit, l'impératrice Eudoxe donna le jour à un petit enfant, (si pourtant on peut donner le jour dans les ténèbres.) La mère mourut en accouchant de lui. Le bon homme Astolphe se voyant maître de cet enfant, craignit qu'on ne le remît entre mes mains; on prétend qu'il s'est enfermé avec lui dans les cavernes du mont Etna, et on ne sait aujourd'hui s'il est mort ou vivant.

"Mais laissons cela, et passons à une autre aventure; elle n'est pas moins étrange, et cependant elle ne paraîtra pas invraisemblable, car deux aventures pareilles peuvent fort bien arriver. On admire les historiens, et on ne tire du profit de leur lecture que quand la vérité de l'histoire tient du prodige.

"Il faut que vous sachiez qu'il y avait une jeune païsanne nommée Eriphile. L'amour aurait juré qu'elle était reine, puisqu'en effet l'empire est dans la beauté; elle fut dame de mes pensées; il n'y a, comme vous savez, si fière beauté qui ne se rende à l'amour. Or, Madame, le jour qu'elle me donna rendez-vous dans son village, je la laissai grosse. Je mis auprès d'elle un confident attentif.

"Quand j'eus vaincu et tué l'empereur Maurice, ce confident m'apprit qu'à peine la nouvelle en

était venue aux oreilles d'Eriphile, que ne pouv
supporter mon absence, elle résolut de venir
trouver; elle prit le chemin des montagnes
douleurs de l'enfantement la surprirent en ch
dans un désert; mon confident qui l'accomp
alla chercher du secours, et voyant de loi
petite lumière, il y courut. Pendant ce tem
un habitant de ces lieux incultes arriva au
d'Eriphile; elle lui dit qui elle était, et
cacha point que j'étais le père de l'enfan
crut l'intéresser davantage par cette confi
et craignant de mourir dans les douleurs
ressentait, elle remit entre les mains de c
connu, mon chiffre gravé sur une lame d'or,
je lui avais fait présent.

" Cependant mon confident revenait av
monde; l'inconnu disparut aussitôt, em
avec lui mon fils, et le signe avec lequel on
le reconnaître. La belle Eriphile mourut, sa
nous ait été jamais possible de retrouver ni le
ni le vol. Je vous ai déjà dit que la guerre
victoires ne m'ont pas laissé le temps de
recherches nécessaires. Aujourd'hui comm
l'Orient est calme, ainsi que je vous l'ai
reviens dans ma patrie, rempli des deux sen
de tendresse et de haine, pour m'informer d
vies qui me tourmentent; l'une est celle du
Maurice, l'autre de mon propre fils.

" Je crains qu'un jour le fils de Maurice n
de l'empire, je crains que le mien ne périsse
gnore même encore si cet enfant est un fils
fille. Je veux n'épargner ni soins, ni peine
chercherai par toute l'île, arbre par arbre, b

ar branche, feuille par feuille, pierre par pierre, uſqu'à ce que je trouve ou que je ne trouve pas, t que mes eſpérances et mes craintes finiſſent."

CINTIA.

Si j'avais ſu votre ſecret plutôt, j'aurais fait toutes s diligences poſſibles; mais je vais vous ſeconder.

PHOCAS.

Quel repos peut avoir celui qui craint et qui uhaite? Allons, ne différons point.

CINTIA *à ſes femmes.*

Allons, vous autres, pour prémices de la joie ublique, recommencez vos chants.

PHOCAS.

Et vous autres, battez du tambour, et ſonnez e la trompette.

CINTIA.

Faites redire aux échos:

PHOCAS.

Faites réſonner vos différentes voix:

Sicile, en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire,
Qui règne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour.

UNE PARTIE DU CHOEUR.

Que Cintia vive! vive Cintia!

L'AUTRE PARTIE.

Que Phocas vive! vive Phocas!

(*on entend ici une voix qui crie derrière le théâtre*, Meurs.)

PHOCAS.

Ecoutez, ſuſpendez vos chants: quelle eſt cette ix qui contredit l'écho, et qui fait entendre tout contraire de ces cris, Vive Phocas!

LIBIA *derrière le théâtre.*

Meurs de ma malheureuſe main.

CINTIA.

Quelle eſt cette femme qui crie? Nous v
tombés d'une peine dans une autre; c'eſt une f
me qui paraît belle; elle eſt toute troublée; e
deſcend de la montagne; elle court; elle eſt
à tomber.

PHOCAS.

Secourons-la, j'arriverai le premier.

LIBIA.

Meurs de ma main, malheureuſe, et n
des mains d'une bête.

PHOCAS, *en tendant les bras à Libia lorſ
eſt prête à tomber du haut de la montag*

Tu ne mourras pas, je te ſoutiendrai, je
l'Atlas du ciel de ta beauté; tu es en ſure
prends tes eſprits.

CINTIA *à Libia.*

Dis-nous qui tu es.

LIBIA.

Je ſuis Libia, fille du magicien Liſippo, la
veille de la Calabre. Mon père a prédit des ma
au duc de Calabre ſon maître, il s'eſt retiré
en Sicile, dans une cabane, où il a pour tou
ble ſon almanach, des ſphères, des aſtrolab
des quarts de cercle; nous partageons entre
deux le ciel et la terre: il fait des prédictio
j'ai ſoin du ménage; je vais à la chaſſe; je
une biche que j'avais bleſſée, lorſque j'ai en
des tambours et des trompettes d'un côté, e
muſique de l'autre. Etonnée de ce bruit de

de paix, j'ai voulu m'approcher, lorſqu'au mi-
u de ces précipices, j'ai vu une eſpèce de bête
forme d'homme, ou une eſpèce d'homme en
me de bête; c'eſt un ſquelette tout courbé, une
tomie ambulante; ſa barbe et ſes cheveux ſales
ıvraient en partie un viſage ſillonné de ces rides,
le temps, ce maudit laboureur, imprime ſur
ſillons de notre vie pour n'y plus rien ſemer. Cet
nme reſſemblait à ces vieux étançons de bâti-
ns ruinés qui, étant ſans écorce et ſans racine,
t prêts à tomber au moindre vent. Cette maigre
e en venant à moi m'a toute remplie de crainte.

PHOCAS.

Femme, ne crains rien; ne pourſuis pas: tu ne
pas quelles idées tu rappelles dans ma mémoire;
s où ne trouve-t-on pas des hommes et des bê-
? Il y a là-dedans quelque choſe de prodigieux.

CINTIA.

Vous pourrez trouver aiſément cet homme; car
s tambours et la muſique l'ont fait ſortir de ſa
erne, il n'y a qu'à recommencer, et il appro-
ra.

PHOCAS.

Vous dites bien, feſons entendre encore nos
rumens.

*(La muſique recommence, et on chante encore.)*

**Sicile, en cet heureux jour,**
**Vois ce héros plein de gloire etc.**

*rès cette repriſe, l'empereur Phocas, la reine*
*tia, et la fille du ſorcier, s'en vont à la piſte de*
*e vieille figure qui donne de l'inquiétude à*
*cas, ſans qu'on ſache trop pourquoi il a cette*

*inquiétude. Alors ce vieillard qui eſt Aſtolphe lui-même, vient ſur le théâtre avec Héraclius fils de Maurice, et Léonide fils de Phocas. Ils ſont tous trois vêtus de peaux de bêtes.*

ASTOLPHE.

Eſt-il poſſible, téméraires, que vous ſoyez ſortis de votre caverne ſans ma permiſſion, et que vous hasardiez ainſi votre vie et la mienne!

LEONIDE.

Que voulez-vous? cette muſique m'a charmé, je ne ſuis pas le maître de mes ſens.

(*On entend le ſon des tambours.*)

HERACLIUS.

Ce bruit m'enflamme, me ravit hors de moi; c'eſt le volcan qui embraſe toutes les puiſſances de mon ame.

LEONIDE.

Quand dans le beau printemps, les doux zéphirs et le bruit des ruiſſeaux, s'accordent enſemble, et que les gôſiers harmonieux des oiſeaux chantent la bienvenue des roſes et des œillets, leur muſique n'approche pas de celle que je viens d'entendre.

HERACLIUS.

J'ai entendu ſouvent dans l'hiver, les gémiſſemens de la croupe des montagnes, ſous la rage des ouragans, le bruit de la chute des torrens, et de la colère des nuées; mais rien n'approche de ce que je viens d'entendre, c'eſt un tonnerre dans le temps ſerein; il flatte mon cœur et l'embraſe.

ASTOLPHE.

Ah! je crains bien que ces deux échos, dont l'un eſt ſi doux, et l'autre ſi terrible, ne ſoient la ruine de tous trois.

HERACLIUS

paix, j'ai voulu m'approcher, lorſqu'au n
ces précipices, j'ai vu une eſpèce de bê
me d'homme, ou une eſpèce d'homme e
de bête; c'eſt un ſquelette tout courbé, un
ie ambulante; ſa barbe et ſes cheveux ſale
ient en partie un viſage ſillonné de ces rides
temps, ce maudit laboureur, imprime ſu
ons de notre vie pour n'y plus rien ſemer. Ce
e reſſemblait à ces vieux étançons de bâti
ruinés qui, étant ſans écorce et ſans racine,
rêts à tomber au moindre vent. Cette maigre
venant à moi m'a toute remplie de crainte.

PHOCAS.

me, ne crains rien; ne pourſuis pas: tu ne
s quelles idées tu rappelles dans ma mémoire;
ù ne trouve-t-on pas des hommes et des bê
i y a là-dedans quelque choſe de prodigieux.

CINTIA.

s pourrez trouver aiſément cet homme; ca
ambours et la muſique l'ont fait ſortir de ſa
e, il n'y a qu'à recommencer, et il appro

PHOCAS.

is dites bien, feſons entendre encore no
iens.

*muſique recommence, et on chante encore.)*

Sicile, en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire etc.

*cette repriſe, l'empereur Phocas, la reîn*
*, et la fille du ſorcier, s'en vont à la pêſte*
*vieille figure qui donne de l'inquiétude*
*, ſans qu'on ſache trop pourquoi il a cet*

le meilleur ami de notre nature, c'eſt notre
grand ennemi; la moitié de la vie de l'ame, et
quefois la moitié de la mort; point de plaiſir
elle, point de douleur ſans elle auſſi: on a
de la craindre, on a raiſon de l'eſtimer. Sa
qui s'y fie, et ſage qui s'en défie. Elle don
paix et la guerre, l'alégreſſe et la triſteſſe
bleſſe et elle guérit; c'eſt de la thériaque
poiſon. Enfin elle eſt comme la langue, il n'y
de ſi bon quand elle eſt bonne, et rien de ſi m
quand elle eſt mauvaiſe, etc.

LEONIDE.

S'il y a tant de bien et tant de mal d
femme, pourquoi n'avez-vous pas permis q
connuſſions ce bien par expérience pour en
et ce mal pour nous en garantir.

HERACLIUS.

Léonide a très-bien parlé. Juſqu'à quand
père, nous refuſerez-vous notre liberté, et
nous inſtruirez-vous qui vous êtes et qu
ſommes?

ASTOLPHE.

Ah! mes enfans! ſi je vous réponds, vou
cez ma mort. Vous demandez qui vous
fachez qu'il eſt dangereux pour vous de ſor
La raiſon qui m'a forcé à vous cacher vo
c'eſt l'empereur Héraclius, cet Atlas chrét

(*Cette converſation eſt interrompue par un
de chaſſe. Héraclius et Léonide s'échapp
cités par la curioſité. Les deux payſa
cieux, c'eſt-à-dire, les deux bouffo*

*pièce, viennent parler au bon homme Aſtolphe, qui craint toujours d'être découvert. Cintia et Héraclius ſortent d'une grotte.)*

HERACLIUS.

Qu'eſt-ce que je vois?

CINTIA.

Quel eſt cet objet.

HERACLIUS.

Quel bel animal!

CINTIA.

La vilaine bête!

HERACLIUS.

Quel divin aſpect!

CINTIA.

Quelle horrible préſence!

HERACLIUS.

Autant j'avais de courage, autant je deviens poltron près d'elle.

CINTIA.

Je ſuis arrivée ici très-irréſolue, et je commence à ne plus l'être.

HERACLIUS.

O vous, poiſon de deux de mes ſens, l'ouïe et la vue, avant de vous voir de mes yeux, je vous avais admirée de mes oreilles; qui êtes-vous?

CINTIA.

Je ſuis une femme et rien de plus.

HERACLIUS.

Et qu'y a-t-il de plus qu'une femme, et ſi toutes les autres ſont comme vous, comment reſte-t-il un homme en vie?

CINTIA.

Ainſi donc vous n'en avez pas vu d'autres ?

HERACLIUS.

Non, je préſume pourtant que ſi : j'ai vu le ciel ; et ſi l'homme eſt un petit monde, la femme eſt le ciel en abrégé.

CINTIA.

Tu as paru d'abord bien ignorant, et tu par bien ſavant ; ſi tu as eu une éducation de bru ce n'eſt point en brute que tu parles. Qui es donc toi qui as franchi le pas de cette monta avec tant d'audace ?

HERACLIUS.

Je n'en ſais rien.

CINTIA.

Quel eſt ce vieillard qui écoutait, et qui fait tant de peur à une femme ?

HERACLIUS.

Je ne le ſais pas.

CINTIA.

Pourquoi vis-tu de cette ſorte dans les mon tagnes ?

HERACLIUS.

Je n'en ſais rien.

CINTIA.

Tu ne ſais rien.

HERACLIUS.

Ne vous indignez pas contre moi ; ce n'eſt pe peu ſavoir que de ſavoir qu'on ne ſait rien du tou

CINTIA.

Je veux apprendre qui tu es, ou je vais te percer de mes flèches.

(*Cintia eſt armée d'un arc, et porte un carquois ſur l'épaule; elle veut prendre ſes flèches.*)

HERACLIUS.

Si vous voulez m'ôter la vie, vous aurez peu de choſe à faire.

(CINTIA *laiſſant tomber ſes flèches et ſon carquois.*)

La crainte me fait tomber les armes.

HERACLIUS.

Ce ne ſont pas là les plus fortes.

CINTIA.

Pourquoi?

HERACLIUS.

Si vous vous ſervez de vos yeux pour faire des bleſſures, tenez-vous-en à leurs rayons; quel beſoin avez-vous de vos flèches?

CINTIA.

Pourquoi y a-t-il tant de grâce dans ton ſtyle, lorſque tant de férocité eſt ſur ton viſage? Ou ta voix n'appartient pas à ta peau, ou ta peau n'appartient pas à ta voix. J'étais d'abord en colère, et je deviens une ſtatue de neige.

HERACLIUS.

Et moi je deviens tout de feu.

(*Au milieu de cette converſation arrivent Libia et Léonide, qui ſe diſent à-peu-près les mêmes choſes que Cintia et Héraclius ſe ſont dites. Toutes ces ſcènes ſont pleines de jeu de théâtre. Héraclius et Léonide ſortent et rentrent. Pendant qu'ils ſont hors de la ſcène, les deux femmes troquent leurs manteaux; les deux ſauvages en revenant s'y méprennent, et concluent qu'Aſtolphe avait raiſon de dire que la femme*

*est un tableau à double visage. Cependant il cherche de tout côté le vieillard Astolphe, qui s'est retiré dans sa grotte. Enfin Phocas paraît avec sa suite, et trouve Cintia et Libia avec Héraclius et Léonide.*)

CINTIA *en montrant Héraclius à Phocas.*

J'ai rencontré dans les forêts cette figure épouvantable.

LIBIA.

Et moi j'ai rencontré cette figure horrible; mais je ne trouve point cette vieille carcasse qui m'ait tant de peur.

PHOCAS *aux deux sauvages.*

Vous me faites souvenir de mon premier dessein. qui êtes-vous?

HERACLIUS.

Nous ne savons rien de nous, sinon que nos montagnes ont été notre berceau, et que nos plantes ont été notre nourriture: nous tenons de la férocité des bêtes qui l'habitent.

PHOCAS.

Jusqu'aujourd'hui j'ai su quelque chose de moi-même, et vous autres, pourrai-je savoir quelque chose de vous, si j'interroge ce vieillard qui en sait plus que vous deux?

LEONIDE.

Nous n'en savons rien.

HERACLIUS.

Tu n'en sauras rien.

PHOCAS.

Comment! je n'en saurai rien? Qu'on entre toutes les grottes, tous les buissons, et tous

précipices. Les endroits les plus impénétrables ſont ſans doute ſa demeure ; c'eſt-là qu'il faut chercher.

UN SOLDAT.

Je vois ici l'entrée d'une caverne toute couverte de branches.

LIBIA.

Oui, je la reconnais ; c'eſt de là qu'eſt ſorti ce ſpectre qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS *à Libia.*

Eh bien, entrez-y avec des ſoldats, et regardez au fond.

(*Héraclius et Léonide ſe mettent à l'entrée de la caverne.*)

LEONIDE.

Que perſonne n'oſe en approcher, s'il n'a auparavant envie de mourir.

PHOCAS.

Qui nous en empêchera ?

LEONIDE.

Ma valeur.

HERACLIUS.

Mon courage. Avant que quelqu'un entre dans cette demeure ſombre, il faudra que nous mourions tous deux.

PHOCAS.

Doubles brutes que vous êtes, ne voyez-vous pas que votre prétention eſt impoſſible ?

HERACLIUS ET LEONIDE *enſemble.*

Va, va, arrive, arrive, tu verras ſi cela eſt impoſſible.

PHOCAS.

Voilà une impertinence trop effrontée ; allons, qu'ils meurent.

CINTIA.

Qu'il ne reſte pas dans les carquois une flèche qui ne ſoit lancée dans leur poitrine. (*b*)

(*Comme on eſt prêt à tirer ſur ces deux jeunes gens, Aſtolphe ſort de ſon antre, et s'écrie:*

ASTOLPHE.

Non pas à eux, mais à moi; il vaut mieux que ce ſoit moi qui meure; tuez-moi, et qu'ils vivent.

(*Tout le monde reſte en ſuſpens, en s'écriant.*

Qu'eſt-ce que je vois? quel étonnement! quel prodige! quelle choſe admirable!

(*Les deux payſans gracieux prennent ce moment intéreſſant pour venir mêler leurs bouffonneries à cette ſituation, et ils croient que tout cela de la magie: Phocas reſte tout penſif.*)

CINTIA.

Je n'ai jamais vu de léthargie pareille à celle dont le diſcours de ce bon homme vient de frapper Phocas.

(*b*) Le lecteur peut ici remarquer que dans cette ſuite d'extravagances, ce diſcours de *Cintia* eſt peut-être celui qui révolte le plus; on ne s'étonne point que dans un temps où l'on était ſi loin du bon goût, un auteur ſe ſoit abandonné à ſon génie ſauvage pour amuſer une multitude plus ignorante que lui. Tout ce que nous avons vu juſqu'à préſent n'eſt que contre le bon ſens; mais que *Cintia* qui vient d'avoir quelques ſentimens pour *Héraclius*, et qui doit l'épouſer à la fin de la pièce, ordonne qu'on le tue lui et *Leontine*, cela choque ſi étrangement tous les ſentimens naturels qu'on ne peut comprendre que la *Comédie eſpagnole* de D. *Pédro Caldéron de la Barca* n'ait pas eu cet endroit excité la plus grande indignation.

PHOCAS.

PHOCAS *à Aſtolphe.*

Cadavre ambulant, en dépit de la marche rapide du temps, de tes cheveux blancs, et de ton vieux viſage brûlé par le ſoleil, je garde pourtant dans ma mémoire les traces de ta perſonne ; je t'ai vu ambaſſadeur auprès de moi. Comment es-tu ici ? je ne cherche point à t'effrayer par des rigueurs ; je te promets au contraire ma faveur et mes dons : lève-toi, et dis-moi, ſi l'un de ces deux jeunes gens n'eſt pas le fils de Maurice, que ta fidélité ſauva de ma colère ?

ASTOLPHE.

Oui, ſeigneur, l'un eſt le fils de mon empereur, que j'ai élevé dans ces montagnes, ſans qu'il ſache qui il eſt, ni qui je ſuis ; il m'a paru plus convenable de le cacher ainſi, que de le voir en votre pouvoir, ou dans celui d'une nation qui rendait obéiſſance à un tyran.

PHOCAS.

Eh bien, vois comment le deſtin commande aux précautions des hommes. Parle, qui des deux eſt le fils de Maurice ?

ASTOLPHE.

Que c'eſt l'un des deux, je vous l'avoue ; lequel c'eſt des deux, je ne vous le dirai pas.

PHOCAS.

Que m'importe que tu me le cèles ? empêcheras-tu qu'il ne meure, puiſqu'en les tuant tous deux je ſuis ſûr de me défaire de celui qui peut un jour troubler mon empire ?

HERACLIUS.

Tu peux te défaire de la crainte à moins de frais.

PHOCAS.

Comment ?

LEONIDE.

En aſſouviſſant ta fureur dans mon ſang, ce ſera pour moi le comble des honneurs de mourir fils d'un empereur, et je te donnerai volontiers ma vie.

HERACLIUS.

Seigneur, c'eſt l'ambition qui parle en lui ; mais en moi c'eſt la vérité.

PHOCAS.

Pourquoi ?

HERACLIUS.

Parce que c'eſt moi qui ſuis Héraclius.

PHOCAS.

En es-tu ſûr ?

HERACLIUS.

Oui.

PHOCAS.

Qui te l'a dit ?

HERACLIUS.

Ma valeur. (*c*)

PHOCAS.

Quoi ! vous combattez tous deux pour l'honneur de mourir fils de Maurice ?

(*Tous deux enſemble.*)

Oui.

PHOCAS *à Aſtolphe.*

Dis, toi, qui des deux l'eſt ?

(c) On voit que dans cet amas d'aventures et de romaneſques, il y a de temps en temps des traits admirables. Si tout reſſemblait à ce morceau, la pièce ſerait au-deſſus de nos meilleures.

HERACLIUS.

Moi.

LEONIDE.

Moi.

ASTOLPHE.

Ma voix t'a dit que c'eſt l'un des deux; ma tendreſſe taira qui c'eſt des deux.

PHOCAS.

Eſt-ce donc là aimer, que de vouloir que deux périſſent pour en ſauver un? Puiſque tous deux ſont également réſolus à mourir, ce n'eſt point moi qui ſuis tyran. Soldats, qu'on frappe l'un et l'autre.

ASTOLPHE.

Tu y penſeras mieux.

PHOCAS.

Que veux-tu dire?

ASTOLPHE.

Si la vie de l'un te fait ombrage, la mort de l'autre te cauſerait bien de la douleur.

PHOCAS.

Pourquoi cela?

ASTOLPHE.

C'eſt que l'un des deux eſt ton propre fils; et pour t'en convaincre, regarde cette gravure en or, que me donna autrefois cette villageoiſe, qui m'avoua tout dans ſa douleur, qui me donna tout, et qui ne ſe réſerva pas même ſon fils. A préſent que tu es ſûr que l'un des deux eſt né de toi, pourras-tu les faire périr l'un et l'autre?

PHOCAS.

Qu'ai-je entendu? qu'ai-je vu?

CINTIA.

Quel événement étrange !

PHOCAS.

O ciel ! où ſuis-je ? Quand je ſuis près de me venger d'un ennemi qui pourrait me ſuccéder, je trouve mon véritable ſucceſſeur ſans le connaître ; et le bouclier de l'amour repouſſe les traits de la haine. Ah ! tu me diras quel eſt le ſang de Maurice, quel eſt le mien.

ASTOLPHE.

C'eſt ce que je ne te dirai pas. C'eſt à toi de ſervir de ſauvegarde au fils de mon prince de mon ſeigneur.

PHOCAS.

Ton ſilence ne te ſervira de rien ; la nature, l'amour paternel parleront ; ils me diront de toi quel eſt mon ſang ; et celui des deux en faveur de qui la nature ne parlera pas, je le conduit au ſupplice.

ASTOLPHE.

Ne te fie pas à cette voix trompeuſe de la nature. Cet amour paternel eſt ſans force et ſans chaleur quand un père n'a jamais vu ſon fils et qu'un autre l'a nourri. Crains que dans ton erreur tu ne donnes la mort à ton propre ſang.

PHOCAS.

Tu me mets donc dans l'obligation de te donner la mort à toi-même, ſi tu ne me découvri eſt mon fils.

ASTOLPHE.

La vérité en demeurera plus cachée. Tu ſais que les morts gardent le ſecret.

PHOCAS.

Eh bien, je ne te donnerai point la mort, vieil inſenſé, vieux traître, je te ferai vivre dans la plus horrible priſon; et cette longue mort t'arrachera ton ſecret pièce à pièce.

(*Phocas renverſe le vieil Aſtolphe par terre, les deux jeunes gens le relèvent.*)

HERACLIUS ET LEONIDE.

Non, ta fureur ne l'outragera pas; que gagnes-tu à le maltraiter?

PHOCAS.

Oſez-vous le protéger contre moi?

LES DEUX ENSEMBLE.

S'il a ſauvé notre vie, n'eſt-il pas juſte que nous gardions la ſienne?

PHOCAS.

Ainſi donc l'honneur de pouvoir être mon fils ne pourra rien changer dans vos cœurs?

HERACLIUS.

Non pas dans le mien; il y a plus d'honneur à mourir fils légitime de l'empereur Maurice, qu'à vivre bâtard de Phocas et d'une payſanne.

LEONIDE.

Et moi, quand je regarderai l'honneur d'être

fils comme un ſuprême avantage, qu'Héraclius n'ait pas la préſomption de vouloir être au-deſſus de moi.

PHOCAS.

Quoi! l'empereur Maurice était-il donc plus que l'empereur Phocas?

LES DEUX.

Oui.

PHOCAS.

Et qu'eſt donc Phocas?

LES DEUX.

Rien.

PHOCAS.

O fortuné Maurice, ô malheureux Phocas, je ne peux trouver un fils pour régner, et tu en trouves deux pour mourir. Ah! puiſque ce perfide reſte le maître de ce ſecret impénétrable, qu'on le charge de fers, et que la faim, la ſoif, la nudité, les tourmens, le faſſent parler.

LES DEUX ENSEMBLE.

Tu nous verras auparavant morts ſur la place.

PHOCAS.

Ah! c'eſt-là aimer. Hélas, je cherchais à aimer l'un des deux. Que mon indignation se venge ſur l'un et ſur l'autre, et qu'elle s'en prenne à tous trois.

(*Les ſoldats les entourent.*)

HERACLIUS.

Il faudra auparavant me déchirer par morceaux.

LEONIDE.

Je vous tuerai tous.

PHOCAS.

Qu'on châtie cette démence; qu'eſpèrent-ils? qu'on les traîne en priſon, ou qu'ils meurent.

ASTOLPHE.

Mes enfans, ma vie eſt trop peu de choſe, ne lui ſacrifiez pas la vôtre.

LIBIA *à Phocas.*

Seigneur. . . . . .

PHOCAS.

Ne me dites rien, je ſens un volcan dans ma poitrine, et un Etna dans mon cœur.

(*Cette ſcène terrible, ſi étincelante de beautés naturelles, eſt interrompue par les deux payſans gracieux. Pendant ce temps-là les deux ſauvages ſe défendent contre les ſoldats de Phocas. Cintia et Libia reſtent préſentes ſans rien dire. Le vieux ſorcier Liſippo, père de Libia, arrive.*)

LISIPPO.

Voilà des prodiges devant qui les miens ſont peu de choſe; je vais tâcher de les égaler. Que l'horreur des ténèbres enveloppe l'horreur de ce combat; que la nuit, les éclairs, les tonnerres, les nuées, le ciel, la lune et le ſoleil obéiſſent à ma voix.

(*Auſſitôt la terre tremble, le théâtre s'obſcurcit, on voit les éclairs, on entend la foudre, et tous les acteurs ſe ſauvent en tombant les uns ſur les autres.*)

C'eſt ainſi que finit la première journée de la pièce de *Calderon.*

## SECONDE JOURNÉE.

Il y a des beautés dans la seconde journée comme il y en a dans la première, au milieu de ce chaos de folies inconséquentes. Par exemple, CINTIA, en parlant à LIBIA de ce sauvage qu'on appelle HERACLIUS, lui parle ainsi :

" Nous sommes les premières qui avons vu combien sa rudesse est traitable.... J'en ai eu compassion, j'en ai été troublée ; je l'ai vu d'abord si fier, et ensuite si soumis avec moi ! Il s'animait d'un noble orgueil, en se croyant le fils d'un empereur : il était si intrépide avec Phocas, il aimait mieux mourir que d'être le fils d'un autre que de Maurice ! enfin sa piété envers ce vénérable vieillard ! Tout doit te plaire comme à moi. "

Cela est naturel et intéressant. Mais voici un morceau qui paraît sublime ; c'est cette réponse de PHOCAS au sorcier LISIPPO, quand celui-ci dit que ces deux jeunes gens ont fait une belle action, en osant se défendre seuls contre tout le monde. PHOCAS répond :

" C'est ainsi qu'en juge ma valeur ; et en voyant l'excès de leur courage, je les ai cru tous deux mes fils. "

PHOCAS dit enfin au bon homme ASTOLPHE qu'il est content de lui et des deux enfans qu'il a élevés, et qu'il les veut adopter l'un et l'autre ; mais il s'agit de les trouver dans les bois et de

les antres où ils ſe ſont enfuis. On propoſe d'y envoyer de la muſique au lieu de gardes :

" Car ( dit Aſtolphe ) puiſque le ſon des inſtrumens les a fait ſortir de notre caverne, il les attirera une ſeconde fois. "

On détache donc des muſiciens avec les deux payſans gracieux.

Cependant, le ſorcier perſuade à PHOCAS que toute cette aventure pourrait bien n'être qu'une illuſion, qu'on n'eſt ſûr de rien dans ce monde, que la vérité eſt par-tout jointe au menſonge.

" Pour vous en convaincre, dit-il, vous verrez tout-à-l'heure un palais ſuperbe, élevé au milieu de ces déſerts ſauvages, ſur quoi eſt-il fondé? ſur le vent; c'eſt un portrait de la vie humaine. "

Bientôt après, HERACLIUS et LEONIDE reviennent au ſon de la muſique, et HERACLIUS fait l'amour à CINTIA, à peu-près comme *Arlequin ſauvage*. Il lui avoue d'ailleurs, qu'il ſe ſent une ſecrète horreur pour PHOCAS. Les payſans gracieux apprennent à HERACLIUS et à LEONIDE que PHOCAS eſt à la chaſſe au tigre, et qu'il eſt dans un grand danger. LEONIDE s'attendrit au péril de PHOCAS; ainſi la nature s'explique dans LEONIDE et dans HERACLIUS; mais elle ſe dément bien dans le reſte de la pièce. On les fait tous deux entrer dans le palais magnifique que le ſorcier fait paraître; on leur donne des habits de gala. CINTIA leur fait encore entendre de la muſique. On répond en

chantant, à toutes leurs queſtions. On chante à deux chœurs: le premier chœur leur dit: *On ne ſait ſi leur origine royale eſt menſonge ou vérité.* Le ſecond chœur dit: *Que leur bonheur ſoit vérité et menſonge.* Enſuite on leur préſente à chacun une épée.

" Je ceins cette épée en friſſonnant, (dit Héraclius:) je me ſouviens qu'Aſtolphe me diſait que c'eſt l'inſtrument de la gloire, le tréſor de la renommée; que c'eſt ſur le crédit de ſon épée que la valeur accepte toutes les ordonnances du trône royal: pluſieurs la prennent comme un ornement et non comme le ſigne de leur devoir. Peu de gens oſeraient accepter cette feuille blanche, s'ils ſavaient à quoi elle oblige. "

Pour LEONIDE, quand il voit ce beau palais et ces riches habits dont on lui fait préſent: *Tout cela eſt beau*, dit-il; *cependant je n'en ſuis point ébloui, je ſens qu'il faut quelque choſe de plus pour mon ambition.* L'auteur a voulu ainſi développer dans le fils de MAURICE l'inſtinct du courage, et dans le fils de PHOCAS l'inſtinct de l'ambition. Cela n'eſt pas ſans génie et ſans artifice; et il faut avouer (pour parler le langage de Caldéron) qu'il y a des traits de feu qui s'échappent au milieu de ces épaiſſes fumées.

PHOCAS vient voir les deux ſauvages ainſi enchaînés; ils ſe proſternent tous deux à ſes pieds, et les baiſent. PHOCAS les traite tous deux comme ſes enfans. HERACLIUS ſe jette encore une fois à

pieds, et les baiſe encore; aviliſſement qui n'était pas néceſſaire. LEONIDE, au contraire, ne le remercie ſeulement pas. PHOCAS s'en étonne.

" De quoi aurais-je à te remercier? (lui dit Léonide:) ſi tu me donnes des honneurs, ils ſont dus à ma naiſſance, quelle qu'elle ſoit: ſi tu m'as accordé ma vie, elle m'eſt odieuſe quand je me crois fils de Maurice. Je ne hais pas cette arrogance, répond Phocas."

Les payſans gracieux ſe mêlent de la converſation. La reine CINTIA et LIBIA arrivent; elles ne donnent aucun éclairciſſement à PHOCAS, qui cherche en vain à découvrir la vérité.

Au milieu de toutes ces diſparates arrive un ambaſſadeur du duc de Calabre, et cet ambaſſadeur eſt le duc de Calabre lui-même. Il baiſe auſſi les pieds de PHOCAS, pour mériter, dit-il, de lui baiſer la main. PHOCAS le relève, le prétendu ambaſſadeur parle ainſi:

" Le grand duc Frédéric ſachant, ô empereur! que vous êtes en Sicile, m'envoie devers vous et devers la reine Cintia, pour vous féliciter tous deux; vous, de votre arrivée, et elle, de l'honneur qu'elle a de poſſéder un tel hôte; il veut mériter de baiſer ſa main blanche. Mais, pour venir à des matières plus importantes, le grand duc mon maître m'a chargé de vous dire, qu'étant fils de Caſſandre, ſœur de l'empereur Maurice, dont le monde pleure la perte, il ne doit point vous payer les tributs qu'il payait autrefois à

l'empire, mais que s'il ne ſe trouve point d'héritier plus proche que Maurice, c'eſt à mon maître qu'appartient le bonnet impérial et la couronne de laurier, comme un droit héréditaire. Il vous ſomme de les reſtituer."

PHOCAS.

Ne pourſuis point; tais-toi, tu n'as dit que des folies. De ſi ſottes demandes ne méritent point réponſe, c'eſt aſſez que tu les aies prononcées.

LEONIDE.

Non, ſeigneur, ce n'eſt point aſſez; ce palais n'a-t-il pas des fenêtres par leſquelles on peut faire ſauter au plus vite monſieur l'ambaſſadeur.

HERACLIUS.

Léonide, prends garde: il vient ſous le nom ſacré d'ambaſſadeur: n'agravons point les motifs de mécontentement que peut avoir ſon maître.

PHOCAS *à l'ambaſſadeur.*

Pourquoi reſtes-tu ici, n'as-tu pas entendu ma réponſe?

FREDERIC.

Je ne demeurais que pour vous dire que la dernière raiſon des princes, eſt de la poudre, des canons, et des boulets. *(d)*

*(d)* Le lecteur remarque aſſez ici l'érudition de Cal... et celle des ſpectateurs à qui il avait à faire. La poudre et des boulets au cinquième ſiècle, ſont dignes de la conduite de cette pièce.

PHOCAS.

Eh bien soit. — Que ferons-nous, Cintia?

CINTIA.

Pour moi, mon avis est, qu'ayant l'honneur de vous avoir pour hôte, je continue à vous divertir par des festins, des bals, de la musique et des danses.

PHOCAS.

Vous avez raison : entrons dans ces jardins et divertissons-nous, pendant que l'ambassadeur s'en ira. (*Léonide et Héraclius restent ensemble. Le vieux bon homme Astolphe vient se jeter à leurs pieds. Ce vieillard qui n'a pas un souffle de vie, dit qu'il a rompu les portes de sa prison. Qu'on me donne mille morts, ajoute-t-il, j'y consens, puisque j'ai eu le bonheur de vous voir tous deux dans une si grande splendeur, et une si grande majesté.*)

LEONIDE.

En quelle majesté nous vois-tu donc, puisque tu nous laisses encore dans le doute où nous sommes, et que tu ôtes l'héritage à celui qui y doit prétendre, pour le donner sottement à celui qui n'y a point de droit?

HERACLIUS.

Léonide, tu lui payes fort mal ce que tu lui dois.

LEONIDE.

Qu'est-ce donc que je lui dois? Il a été notre tyran dans une éducation rustique; il a été le voleur de ma vie, au milieu des précipices et des cavernes. Ne devait-il pas, puisqu'il savait qui nous étions, nous élever dans des exercices dignes de notre naissance, nous apprendre à manier les armes?

PHOCAS (*qui entre doucement ſur la pointe du pied pour les écouter.*)

En vérité, Léonide parle très-bien, et avec un noble orgueil.

HERACLIUS.

Mais il eſt clair qu'il a protégé celui de nos deux qui eſt le fils de Maurice, qu'il s'eſt enfermé dans une caverne avec lui. Y a-t-il une fidélité comparable à cette conduite généreuſe? et dis-moi, n'eſt-ce pas auſſi une piété bien ſignalée d'avoir auſſi conſervé le fils de Phocas qu'il connaiſſait, et qui était en ſon pouvoir? N'a-t-il pas également pris ſoin de l'un et de l'autre?

PHOCAS *derrière eux.*

En vérité, Héraclius parle fort ſagement.

LEONIDE.

Quelle eſt donc cette fidélité? Il a été compatiſſant envers l'un, tandis qu'il était cruel envers l'autre. Il eût bien mieux fait de s'expliquer, et de nous inſtruire de notre deſtinée: mourrait ç mourrait, et régnerait qui régnerait.

HERACLIUS.

Il aurait fait fort mal.

LEONIDE.

Tais-toi, puiſque tu prends ſon parti; tu me mets ſi fort en colère, que je ſuis près de.....

ASTOLPHE.

De quoi? ingrat, parle.

LEONIDE.

D'être ingrat, puiſque tu m'appelles ainſi vieux traître, vieux tyran!

(*Léonide lui ſaute à la gorge et le jette par terre ; Héraclius le relève.*)

ASTOLPHE.

Ah! je ſuis tout briſé.

HERACLIUS.

Il faut que ma main qui t'a ſecouru puniſſe ce brutal.

(*Les deux princes tirent alors l'épée avec de grands cris ; les deux payſans gracieux s'en vont en diſant chacun leur mot.*)

ASTOLPHE.

Mes enfans, mes enfans, arrêtez!

(*Phocas paraît alors: Cintia et le ſorcier arrivent.*)

PHOCAS *à Héraclius.*

Ne le tue pas.

CINTIA.

Ne te fais point une mauvaiſe affaire.

HERACLIUS.

Non, ſeigneur, je ne le tuerai pas, puiſque vous le défendez. Il vivra, madame, puiſque vous le voulez.

(*Léonide relevé, s'excuſe devant Phocas et Cintia de ſa chute ; il dit qu'on n'en eſt pas moins valeureux pour être mal-adroit, et veut courir après Héraclius pour s'en venger ;* PHOCAS *l'en empêche, et doutant toujours lequel des deux eſt ſon fils, il dit à Cintia :*)

J'ai beaucoup vu dans ces jeunes gens, et je n'ai rien vu ; mais dans mes incertitudes, je ſens que tous deux me plaiſent également, qu'ils ſont également dignes de moi, l'un par ſon courage opiniâtre, et l'autre par ſa modération.

## TROISIEME JOURNÉE.

LA troiſième journée reſſemble aux deux autr... La reine CINTIA donne toujours des concerts à... deux ſauvages pour les polir ; et ces deux prin... qui ſont devenus les meilleurs amis du monde, ... puiſent en galanterie ſur les yeux et ſur la voix ... CINTIA, et de LIBIA. Enfin LIBIA découv... HERACLIUS, en préſence de LEONIDE, qu'HERA... CLIUS eſt le fils de Maurice.

" Comment le ſavez-vous ? (dit Héracl... C'eſt (répond Libia) que mon père me l... quand il a craint que Phocas ne le fît m... avec ſon ſecret.

LIBIA.

Oui, c'eſt à vous, Héraclius, qu'appar... l'empire invincible de Conſtantinople.

CINTIA.

Oui, non-ſeulement l'empire, mais au... Sicile où je règne, qui eſt une colonie feuda...

LIBIA.

Mais tandis que Phocas vivra, il faut g... ce ſecret ; il y va de votre vie.

CINTIA.

Gardons bien le ſecret tant qu'il vivra : ... l'empereur eſt hydropique de mon ſang, ... s'aſſouvirait du vôtre et du mien.

LIBIA.

LIBIA.

Oui, gardons le ſecret, et voyez comment vous pourrez le déclarer par quelque belle action.

CINTIA.

Silence, et voyons comme vous pourrez vous y prendre.

LIBIA.

Si vous trouvez quelque chemin,

CINTIA.

Si vous trouvez quelque moyen,

LIBIA.

Je ne doute pas qu'au même moment

CINTIA.

Je ne doute pas que ſur le champ

LIBIA.

Pluſieurs ne vous ſuivent.

CINTIA.

Pluſieurs ne vous proclament.

LIBIA.

Mais il me paraît impoſſible,

CINTIA.

Je vois évidemment l'impoſſibilité,

(*Toutes deux enſemble.*)

Que vous réuſſiſſiez tant que Phocas ſera en vie.

LEONIDE.

Ecoutez, Libia.

HERACLIUS.

Cintia, attendez.

LEONIDE.

Incertain ſur tout ce que j'ai entendu,

HERACLIUS.

Etonné de tout ce que j'apprends,

LEONIDE.

Je meurs de chagrin.

HERACLIUS.

Je vis dans la joie.

PHOCAS *dans le fond du théâtre ayant fait semblant de dormir.*

Déjà ils sont informés de cette tromperie, et persuadés de la vérité à mon préjudice ; il est bien force qu'entre deux sentimens si contraires et si distincts, celui d'ennemi et celui de père, le sang fasse son devoir. Je vais leur parler tout-à-l'heure : mais non ; il vaut mieux que je les observe finement : car il est clair qu'ils dissimulent avec moi, et qu'ils ne se confient qu'à elles ; de manière que je vais pour seconde fois faire semblant d'avoir sommeil.

Je flotte toujours dans mes incertitudes : mon cœur se partage nécessairement en deux sentimens contraires, celui de père et celui d'ennemi ; allons voyons si la nature se fera connaître. Je viens pour leur parler. Mais non, il vaut mieux les épier en prudence ; il est clair qu'ils dissimulent avec moi et qu'ils ne se confient qu'à des femmes. Il faut bien enfin que ce songe finisse.

LEONIDE *sans voir Phocas.*

J'avoue que je me suis senti pour Phocas je ne sais quelle affection secrète ; mais je vois à présent que ce sentiment ne venait que de mon orgueil qui aspire à l'empire. La même tendresse me prend actuellement pour Maurice, et je sens que ce faux ami

que je croyais ſentir pour Phocas n'était au fond que de la haine, quand j'imagine qu'il eſt un tyran et qu'il m'ôte l'empire qui était à moi. (*e*)

HERACLIUS.

Je vis abhorré de Phocas. Je me vois dans le plus grand danger. Mais, n'importe, je triomphe d'avoir ſu quel noble ſang échauffe mes veines, quoiqu'à préſent ce feu ſoit attiédi.

PHOCAS *derrière eux.*

Je ne peux rien avérer ſur ce qu'ils diſent: approchons-nous pour les écouter; peut-être que du menſonge on paſſera à la vérité. Je me ſens trop troublé par les inquiétudes de tout ce ſonge dont la rêverie eſt un vrai délire.

LEONIDE.

Je n'ai ni frein, ni raiſon, ni jugement; je ne veux que régner; et je ferai tout pour y parvenir.

HERACLIUS.

Et moi, je n'ai d'autre ambition, d'autre déſir, que d'être digne de ce que je ſuis. Laiſſons au ciel l'accompliſſement de mes deſſeins. Il ſoutiendra ma cauſe.

*(Ici Héraclius ſe retire un moment ſans qu'on en ſache la raiſon.)*

LEONIDE.

Il eſt parti, et je reſte ſeul. Non, je ne ſuis pas

(*e*) On ſent combien ce diſcours eſt abſurde: comment l'empire était-il à *Léonide?* parlerait-il autrement ſi on lui avait dit qu'il eſt le fils de *Maurice*? chacun d'eux croit-il que c'eſt à lui que *Libia* et *Cintia* ont parlé? Tout cela paraît d'une démence inconcevable.

ſeul ; mes inquiétudes, mes peines ſont avec moi : je ſuis ſi ſaiſi d'horreur en voyant le traître qui m'empêche de ceindre mon front du laurier ſacré des empereurs, que je ne ſais comment je réſiſte aux emportemens de ma colère.

HERACLIUS *revenant.*

J'avais fui de ces lieux pour calmer mes inquiétudes ; mais ayant trouvé du monde dans le chemin, je rentre ici pour ne parler à perſonne.

LEONIDE.

Cependant ſi Libia m'a fait entendre en m'en diſant davantage, que quand Phocas ſera mort il faudra bien que tout le monde prenne mon parti, je dois eſpérer. (*f*) Mais quoi ? je me ſuis ſentie d'une ſecrète inclination pour Phocas. Un empire ne vaut-il pas mieux que cette ſecrète inclination ? Sans doute : donc, qu'eſt-ce que je crains, pourquoi reſté-je en ſuſpens ?

HERACLIUS.

Que prétend là Léonide ?

(*Léonide tire ici ſon poignard, Héraclius tire le ſien, et Phocas qui était endormi s'éveille.*)

LEONIDE.

Qu'il meure.

HERACLIUS.

Qu'il ne meure pas.

(*f*) *Libia* ne lui a rien dit de cela ; c'eſt à *Héraclius* qu'elle a tenu ce propos ; apparemment qu'il y a dans cette ſcène un jeu de théâtre, tel que chacun des deux princes puiſſe croire que *Libia* s'adreſſe à lui, l'appelle *Héraclius*, et déclare fils de *Maurice*.

PHOCAS.

Qu'eſt-ce que je vois?

LEONIDE.

Tu vois qu'Héraclius voulait te donner la mort, et que c'eſt moi qui me ſuis oppoſé à ſa fureur.

HERACLIUS.

C'eſt Léonide qui voulait t'aſſaſſiner, et c'eſt moi qui te ſauve la vie.

PHOCAS.

Ah! malheureux, je ne ſuis ni endormi, ni éveillé; j'entends crier: Qu'il meure; j'entends crier: Qu'il ne meure pas; je confonds ces deux voix, aucune n'eſt diſtincte; ce ſont deux métaux fondus enſemble que je ne peux démêler; il m'eſt impoſſible de rien décider. Si je m'arrête à l'action et aux paroles, tout eſt égal de part et d'autre, chacun d'eux a un poignard dans ſa main.

HERACLIUS.

Je me ſuis armé de ce poignard, quand j'ai vu que Léonide tirait le ſien pour te frapper.

PHOCAS.

Prenons garde; je ne peux, il eſt vrai, porter un jugement aſſuré ſur les voix que j'ai entendues, ſur l'action que j'ai vue; mais l'épouvante que j'ai reſſentie dans mon cœur, me dit par des cris étouffés, que c'eſt toi, Héraclius, qui es le traître. Le fer que j'ai vu briller dans ta main, ce couteau, cet acier, le fil de ce poignard font hériſſer mes cheveux ſur ma tête. Défends-moi, Léonide; toute ma valeur tremble encore à l'idée de cette fureur, de cette aveugle hardieſſe, de cette ſanglante audace; il me ſemble

que je le vois encore eſcrimer avec cet aſpic de métal, et ces regards de baſilic.

HERACLIUS.

Eh! ſeigneur, quand je mets à vos pieds non-ſeulement ce poignard, mais auſſi ma vie, pourquoi vous fais-je peur.

PHOCAS.

Liſippo, Cintia, Libia, puiſque vous êtes mes amis, et mes commenſaux, ſachez qu'Héraclius me veut faire périr.

HERACLIUS.

Ah! ſi une fois ils en ſont perſuadés, ils me tueront. Ah! Ciel, où m'enfuirai-je dans un grand péril?

(*Il s'en va, et on le laiſſe aller.*)

PHOCAS *quand Héraclius eſt parti.*

Défendez-moi contre lui.

LEONIDE.

(*à part.*)

Moi, ſeigneur, je vous défendrai. Dieu merci j'en ſuis tiré.... Oui, ſeigneur, je le ſuivrai. ſon châtiment ſera égal à ſa trahiſon; je lui donnerai mille morts.

PHOCAS.

Cours, Léonide; la fuite du traître eſt un nouvel indice de ſon crime.

LISIPPO, LES FEMMES.

Quel mal vous prend ſubitement, ſeigneur?

PHOCAS.

Je ne ſais ce que c'eſt; c'eſt une léthargie, un évanouiſſement, un tournement de tête, un ſpaſme, une frénéſie, une angoiſſe; mes idées

ſont toutes troublées ; je ne ſais ſi c'eſt un ſonge, ſi tout cela eſt vrai ou faux. C'eſt un crépuſcule de la vie ; je ne ſuis ni mort ni vivant ; chacun d'eux prétend qu'il voulait me ſauver au lieu de me tuer. Je ne ſais quoi me dit au fond du cœur qu'Héraclius eſt coupable, et que ſi Léonide ne m'avait ſecouru, Héraclius ſe ſerait baigné dans mon ſang. Je jurerais que cet Héraclius eſt le fils de Maurice ; toute ma colère crève ſur lui. Dites-moi ce que vous en penſez, et ſi je juge bien ou mal.

CINTIA.

Tout cela eſt ſi obſcur, qu'on ne peut pas juger de leur intention ; il faut les entendre : nôtre jugement ne peut atteindre à ce qui n'eſt pas ſur les lèvres.

PHOCAS *à Liſippo.*

Et toi, magicien, ne nous diras-tu rien ſur cette étrange aventure ?

LISIPPO.

Si je pouvais parler, je vous aurais déjà tout dit ; mais la déité qui m'inſpire, me menace ſi je parle.

PHOCAS.

Mais ne pourrais-tu pas forcer ta fille Libia, la reine Cintia, et les autres, à dire ce qu'ils ſavent de ces prodiges ?

(*Tous enſemble.*)

On ne pourra nous y obliger, ni nous faire violence.

PHOCAS.

Pourquoi ?

LIBIA.

Il faut céder à la fatalité.

CINTIA.

Le terme des deſtinées eſt arrivé.

ISMENIA.

Oui, ce jour même, cet inſtant même.

(*Tous enſemble.*)

Nous ſommes entraînés par la force de l'enchantement.

(*Ils diſparaiſſent tous avec le palais. Phocas Liſippo reſtent ſur la ſcène.*)

PHOCAS.

Ecoute, eſpère tout de moi.

LISIPPO.

C'eſt en vain, je dois vous laiſſer dans la ſituation où vous êtes. Jugez par ce que vous avez vu, des raiſons de mon ſilence. (*Il ſort.*)

PHOCAS.

Eh bien, tu t'en vas auſſi?

(*On entend derrière la ſcène des cris de chaſſeurs.*)

A la forêt, à la montagne, au buiſſon, au rocher.

(*Libia et Cintia derrière la ſcène appellent Phocas.*)

PHOCAS.

Ils m'ont tous laiſſé ici dans la plus grande incertitude; je n'ai pu ſavoir autre choſe d'eux ſinon qu'Héraclius m'a voulu ſecourir, après que l'ai vu le poignard à la main pour me tuer, et Léonide eſt un aſſaſſin, quand mon cœur me dit qu'il volait à mon ſecours. O abyme impénétrable! de choſes tu me dis, et que de choſes tu me caches!

(*On entend derrière le théâtre.*)

Voilà le tigre que Phocas a lancé qui va vers la montagne.

CINTIA.

CINTIA *dans le fond du théâtre.*

Allons, courons après lui. Sans doute, puiſque Phocas n'a point paru depuis hier, le tigre l'a déchiré, et il revient pour chercher quelque nouvelle proie. (*g*)

(*Tous les chaſſeurs appellent ici leurs chiens, et les nomment par leurs noms.*)

PHOCAS *ſur le devant du théâtre.*

Ainſi donc, afin que la concluſion de cette terrible aventure réponde à ſon commencement, voici mon tigre qui revient ſur moi, pourſuivi par les chiens, ſans que j'aie le temps de me mettre en défenſe. J'ai des vaſſaux, des domeſtiques, des amis, et aucun d'eux ne vient à mon ſecours.

*Héraclius et Léonide arrivent chacun de leur côté, vêtus de peaux de bêtes, comme ils l'étaient à la première journée de cette pièce.*

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Je t'ai entendu, j'accours à ta voix.

HERACLIUS.

Je reviens pour ſavoir....; mais que vois-je?

LEONIDE.

Je viens ſavoir...; mais qu'aperçois-je?

HERACLIUS.

Tu aperçois mon ancien habit de peaux.

LEONIDE.

Tu vois auſſi le mien.

HERACLIUS.

Mais ai-je vu ce que j'ai ſongé?

(*g*) Il y a dans l'original *hambriento*, qui veut dire *affamé*, *hambre*, *faim*.

LEONIDE.

Mais ai-je rêvé ce que j'ai vu?

HERACLIUS.

Qu'eſt devenu ce beau palais? où était-il?

LEONIDE.

Qui a emporté cet édifice?

PHOCAS.

De quel palais, de quel édifice parlez-vous? Depuis hier juſqu'à cette heure j'ai couru après mon tigre; les rochers ont été mon lit; aujourd'hui j'ai fait ce que j'ai pu pour retrouver le chemin, juſqu'à ce qu'enfin j'ai entendu les cris des bêtes ſauvages, les aboiemens des chiens; j'ai appelé, vous êtes venus; ſûrement Cintia et Libia vous auront dit où j'étais, car elles vous auront trouvés à leur ordinaire au ſon de la musique. Soyez les bien-venus.

(*Tous les chaſſeurs derrière le théâtre.*) Allons tous, allons tous, nous les découvrirons ici.

(*Les dames arrivent avec les deux payſans gracieux, et une ſuite nombreuſe. Les payſans gracieux ſont fort étonnés de voir qu'Héraclius et Léonide n'ont plus leurs beaux habits.*)

Qu'avez-vous fait, *dit un des gracieux*, de tous ces ornemens, de ces belles plumes, de ces joyaux?

LEONIDE.

Je n'en ſais rien.

(*Les dames font des complimens à Phocas ſur le bonheur qu'il a eu d'échapper au tigre. Les deux payſans gracieux ſoutiennent à Héraclius et à Léonide qu'ils les ont vus dans un beau palais; mais l'un ni l'autre n'en veulent convenir.*)

PHOCAS.

Quoi qu'il en ſoit de ce palais, qui ſans doute eſt un enchantement, j'ai déjà dit que j'aimais mieux vous faire du bien à l'un et à l'autre, que de me venger de l'un des deux : allons-nous-en dans un autre palais, où vous changerez vos vêtemens de ſauvages en habits royaux, et où nous ferons des feſtins et des réjouiſſances.

LEONIDE.

O ciel! ſera-ce une fiction? et ce que nous avons vu était-il une vérité? quel eſt le certain? quel eſt l'incertain? je n'y conçois rien; mais n'importe, allons-nous-en où nous ſerons bien logés, pompeuſement vêtus, et bien ſervis: que ce ſoit une vérité ou un menſonge, qui jouit, jouit; ſoit que les choſes ſoient vraies ou non, je me jette à tes pieds, je baiſe ta main pour l'honneur que je reçois.

PHOCAS.

Léonide parle très-ſagement. Et toi, Héraclius, ne me remercies-tu pas auſſi des grâces que je te fais?

HERACLIUS.

Non, ſeigneur, quand je vois que la pourpre et l'émail de Tyr ne cauſent que des peines, et que les pompes royales ſont ſi paſſagères qu'on ne ſait pas ſi elles ſont un menſonge ou une vérité, je vous prie de me rendre à ma première vie. Habitant des montagnes, compagnon des bêtes ſauvages, citoyen des précipices, je n'envie point les grandeurs qui paraiſſent et qui diſparaiſſent, dont on ne ſait ſi elles ſont vraies ou fauſſes.

PHOCAS.

Je ne t'entends point.

HERACLIUS.

Et moi je m'entends un peu.

(*Le vieil Aſtolphe et Liſippo arrivent, et s'arrêtent au fond du théâtre.*)

ASTOLPHE.

J'ai ſu que Léonide et Héraclius étaient avec Phocas, je viens les voir, mais je n'oſe approcher.

LISIPPO.

Je veux ſavoir quel parti ils auront pris, et je vais de ce côté.

PHOCAS *à Héraclius.*

Eh bien, ingrat, tu mépriſes donc mes bontés?

HERACLIUS.

Non, j'en fais tant de cas que je ne veux pas les expoſer à un nouveau danger. Je me jette à tes pieds, je te ſupplie de m'éloigner de toi: mon ambition ne veut d'autre royaume que celui de mon libre arbitre.

PHOCAS.

N'eſt-ce pas agir en déſeſpéré au mépris de mon honneur?

HERACLIUS.

Non, ſeigneur, il ne s'agit que du mien.

PHOCAS.

Tes refus ſont une preuve de ta trahiſon. Que faia-je? je réprime ma colère.

CINTIA.

Quelle trahiſon pouvez-vous avoir découverte en lui puiſqu'il arrive tout-à-l'heure?

PHOCAS.

Va, ingrat, puiſque tu abhorres mes faveurs, je vois bien que tu es le fils de mon ennemi.

HERACLIUS.

Eh bien, c'eſt la vérité ; et puiſque tu ſais le ſecret d'un prodige que je ne peux comprendre, que je me perde ou non, je ſuis le fils de Maurice ; et je m'enorgueillis à tel point d'un ſi beau titre, que je dirai mille fois que Maurice eſt mon père.

PHOCAS.

Je m'en doutais aſſez ; mais de qui le ſais-tu ?

HERACLIUS.

D'un témoin irréprochable ; c'eſt Cintia qui me l'a dit.

CINTIA.

Moi ! comment ? quand ? et de qui aurais-je pu le ſavoir ?

HERACLIUS.

C'eſt Aſtolphe qui vous l'a dit, quand on l'a amené devant vous.

ASTOLPHE.

Ils vont me tuer ! quel eſpoir me reſte-t-il ? Moi, Madame, je vous l'ai dit ?

CINTIA.

Non, Aſtolphe ne m'a rien dit, et moi je ne t'ai point parlé.

HERACLIUS.

S'il vous a dit ce grand ſecret, je le paye aſſez par ma mort ; et toi, charitable impie, qui m'as caché tant d'années la gloire de ma naiſſance, puiſque tu l'as révélée aujourd'hui, pourquoi

es-tu si hardi de la nier à présent, et de manquer de respect à Cintia ?

CINTIA.

Je t'ai déjà dit que je ne sais rien du tout.

HERACLIUS *à Cintia.*

Pour toi, je ne te replique rien; mais à celui-ci, qui après m'avoir ôté l'honneur, m'ôte le jugement, et la vie que je lui ai sauvée dans ce riche palais, je veux le planter là.

ASTOLPHE.

Quoi! quel palais ?

LEONIDE *à Héraclius.*

Arrête, ne le maltraite point sans raison; car s'il est vrai que nous avons été dans ce palais, il n'est pas que nous soyons, toi le fils de Maurice, et moi le fils de Phocas. Libia m'a dit comme à toi que Maurice est mon père, et je n'en ai rien cru.

LIBIA.

Moi! je te l'ai dit? quand t'ai-je vu ? quand t'ai-je parlé ?

LEONIDE.

Dans ce même palais où nous étions tous. Tu m'as dit que ton père le sorcier l'avait devin par sa profonde science.

LISIPPO.

(*à part.*)

Ah! voilà l'enchantement rompu.

(*à Léonide.*)

Et comment m'a fille Libia a-t-elle pu flatter ainsi ton audace, et me faire dire ce que je n'ai point dit?

*Un des payſans gracieux.*

Il faut que le diable s'en méle, il eſt déchaîné.

PHOCAS.

Puiſque cette confuſion augmente, venons à bout de ſortir de ce profond abyme. — Aſtolphe, j'ai voulu ſavoir ton ſecret; j'ai employé des moyens qui m'ont inſtruit. On m'a appris qu'être Héraclius c'eſt être fils de Maurice.

ASTOLPHE.

Ce ſerait donc la première vérité que le menſonge aurait dite.

PHOCAS.

Mais afin qu'il ne reſte aucun ſcrupule dans l'eſprit de Léonide, explique-toi clairement?

ASTOLPHE.

Seigneur, puiſque vous le ſavez, que puis-je dire?

CINTIA.

Et toi, traître Liſippo, pourquoi viens-tu ici?

LISIPPO *à Phocas.*

Seigneur, je vois la colère de la divinité pour laquelle je gardais le ſilence. Ses ſourcils froncés me menacent; il n'eſt plus temps de feindre: Léonide eſt votre fils, c'eſt aſſez que je l'affirme, et qu'Aſtolphe ne le nie pas.

PHOCAS.

C'eſt plus qu'il ne faut. Mes vaſſaux, mes ſujets, Léonide eſt votre prince.

*Tous les acteurs crient:*

Vive Léonide!

PHOCAS.

Vive Léonide, et meure Héraclius!

CINTIA.

Arrêtez.

PHOCAS.

Prétendez-vous empêcher la mort d'Héraclius?

CINTIA.

Oui, je l'empêche ; il eſt venu ſur votre parole et ſur la mienne, il faut la tenir ; et ſi vous voulez le faire mourir, commencez par enfoncer votre poignard dans mon ſein.

PHOCAS.

Quelle parole ai-je donc donnée ?

CINTIA.

De ne le faire mourir, ni de l'empriſonner.

PHOCAS.

Eh bien, pour vous et pour moi, j'accomplirai ma promeſſe. Allez, vous autres ; faites démarrer cette barque qui eſt ſur la rive, percez-en le fond. — Madame, je le laiſſerai vivant, puiſque je ne lui donne point la mort ; il ne ſera point priſonnier, puiſque je l'envoie courir la mer à ſon aiſe. Allez, qu'on l'enlève, qu'on le mette dans cette barque.

HERACLIUS *aux gens de Phocas.*

Non, ruſtres, non, point de violence. J'irai moi-même à mon tombeau, puiſque mon tombeau eſt dans ce bateau. Adieu, Cintia, charmant prodige, le premier et le dernier que j'ai vu. Adieu. Aſtolphe, mon père, je vous laiſſe au pouvoir de mon ennemi, qui en mentant a dit la vérité, et qui a dit la vérité en mentant. (*b*)

(*b*) C'eſt que *Phocas* a fait ſemblant de ſavoir qu'*Héraclius* était fils de *Maurice*, n'en étant pas certain, et voulait tirer cet aveu d'*Aſtolphe*. Ainſi, ſelon Caldéron, *tout ſonge et vérité.*

PHOCAS.

Eſpère mieux, et vois ſi j'ai de la compaſſion. Je ne t'envie point la conſolation d'être avec cet Aſtolphe qui t'a ſervi de père. Qu'on entraîne auſſi ce malheureux vieillard.

ASTOLPHE.

Allons, mon fils, je ne me ſoucie plus de la vie, puiſque je vais mourir avec toi.

CINTIA.

Quelle pitié!

LIBIA.

Quel malheur!

LES PAYSANS GRACIEUX.

Quelle confuſion!

PHOCAS.

A préſent, afin que les échos de leurs gémiſſemens ne viennent point juſqu'à nous, commençons nos réjouiſſances; que Léonide vienne à ma cour, que tout le monde le reconnaiſſe; que tous mes vaſſaux lui baiſent la main, et qu'ils diſent à haute voix! Vive Léonide!

HERACLIUS.

O cieux, favoriſez-moi!

ASTOLPHE.

O cieux, ayez pitié de nous!

(*La muſique chante*: Vive Léonide!)

LEONIDE.

Que tout ceci ſoit une vérité ou un menſonge, que cela ſoit certain ou faux, que l'enchantement finiſſe ou qu'il dure, je me vois en attendant héritier de l'empire; et quand le deſtin envieux voudrait reprendre le bien qu'il m'a fait, il ne

m'empêcherait pas d'avoir goûté une ſi grande félicité à côté d'un ſi grand péril.

HERACLIUS.

Ciel, favoriſez-moi !

ASTOLPHE.

Cieux, ayez pitié de nous !

(*La muſique recommence, et chante:* Vive Léonide ! *On entend de l'artillerie, des tambours et des trompettes.*)

PHOCAS *à Héraclius et à Aſtolphe.*

Je vous crois exaucés. J'entends de loin des trompettes, des tambours, et du canon, qui paraiſſent vouloir changer nos divertiſſemens en appareil de guerre.

CINTIA (*qui apparemment s'en était allée et qui revient ſur le théâtre.*)

Je regardais d'une vue de compaſſion le combat des vents et des flots, et ce gonflement paſſager des vagues qui ſe jouent en bouillonnant ſur de vaſtes champs verds et ſalés, lorſque j'ai vu de loin dans le golphe une vaſte cité de navires qui ont fait une ſalve en venant reconnaître le port.

PHOCAS.

C'eſt apparemment quelque roi voiſin, tributaire de l'empire, (comme ils le ſont tous) qui vient nous payer les tributs.

LISIPPO.

Seigneur, en obſervant de près ces voiles enflées je penche à croire plutôt.....

PHOCAS.

Quoi ?

LISIPPO.

Que c'eſt la flotte du prince de Calabre, dont l'ambaſſadeur eſt venu nous menacer.

PHOCAS.

Que cette idée ne trouble point notre joie et nos divertiſſemens. Cette flotte ne m'inſpire aucune épouvante; je vais enrôler du monde; et pendant que ces vaiſſeaux répéteront leurs ſalves d'artillerie, qu'on répète nos chants d'alégreſſe.

LEONIDE.

Vous verrez que Léonide remplira les devoirs où ſa naiſſance l'engage.

CINTIA.

Je te ſuis, malgré moi, avec mes gens.

*Ils ſuivent Phocas. Aſtolphe et Héraclius reſtent. Tous deux enſemble s'écrient:* O cieux! ayez pitié de nous! *On voit avancer la flotte de Fréderic, et on entend*: A terre, à terre; aux armes, aux armes; guerre, guerre.)

HERACLIUS ET ASTOLPHE.

Secourez-nous, ô pouvoirs divins!

*Troupe de ſoldats de Phocas.*

Vive Léonide! vive Léonide!

FREDERIC *grand duc de Calabre, deſcendant de ſon vaiſſeau.*

Prenons terre, formons nos eſcadrons; que les ennemis ſurpris ſoient épouvantés; qu'ils ne ſachent mon débarquement que par moi, puiſque eaux et les vents m'ont été ſi favorables; que ang et le feu faſſent voir un autre élément. Le tin m'a fait prince de Calabre: je ſuis neveu Maurice, ſa mort me donne droit à la pourpre

impériale. Pourquoi payerai-je des tributs, au lieu de venger la perte des tributs qu'on me doit, sur-tout lorsque je sais que le fils posthume de Maurice est perdu, et qu'un vieillard, dont on n'a jamais entendu parler depuis qu'il arracha cet enfant à sa mère, l'a élevé dans les rochers de la Sicile: les destinées ne m'appellent-elles pas à l'empire, puisque le tyran est ici mal accompagné, n'est-ce pas à moi de soutenir mes droits par mer et par terre, et de venger à la fois Frédéric et Maurice? Enfin, quand je n'aurais d'autre raison d'entreprendre cette guerre glorieuse, que les prédictions sinistres de Lisippo, cette raison me suffirait; et je veux montrer à la terre que ma valeur l'emporte sur ses craintes.

(*On voit de loin Astolphe sur le rivage, et Héraclius qui s'élance hors du bateau percé, où il l'avait déjà porté. Le bateau s'enfonce dans la mer.*)

FREDERIC.

Quelle voix entends-je sur les eaux? qu'ai-je donc vers ces lieux horribles? quel bruit, destruction! Autant que ma vue peut s'étendre, autant que je peux prêter l'oreille, ceci est sinistrueux. J'entends la voix d'un homme; mais souffle comme un animal: ce n'est point un oiseau car il ne vole pas: ce n'est point un poisson, car il ne nage pas; il est poussé par les vagues qui brisent contre ces rochers.

(*Astolphe sur le rivage embrasse Héraclius sort de la mer.*)

HERACLIUS.

O cieux! ayez pitié de nous.

ASTOLPHE.

O cieux! nous implorons votre secours.

FREDERIC.

Il paraissait qu'il n'y en avait qu'un au milieu des ondes, et maintenant en voilà deux sur le rivage.

ASTOLPHE *à Héraclius.*

Je rends grâce au ciel qui t'a délivré de la mer.

FREDERIC.

Par quel prodige ces deux créatures au milieu des algues marines, des vents, des flots, et du limon, au lieu d'être couverts d'écailles, sont-ils couverts de poil? Qui êtes-vous?

ASTOLPHE.

Deux hommes si infortunés, que le destin qui voulait nous donner la mort, n'a pu en venir à bout.

HERACLIUS.

Nous sommes les enfans des rochers; la mer n'a pu nous souffrir, et nous rend à d'autres rochers. Si vous êtes des soldats de Phocas, usez contre nous du pouvoir que vous donne la fortune: ce serait une cruauté d'avoir pitié de nous; et afin que vous soyez obligés de nous ôter cette malheureuse vie, sachez que je suis le fils de Maurice. Ce vieillard que sa fidélité a banni si long-temps de la cour, m'a sauvé deux fois la vie sur la terre et sur la mer. C'est le généreux Astolphe. (*i*) Je vous conjure, en me donnant la mort,

(*i*) Le fond de cette scène paraît intéressant et admirable: on aurait pu en faire un chef-d'œuvre, en y mettant plus de vraisemblance et de convenance. Il me semble qu'une telle scène donnerait l'idée de la vraie tragédie, c'est-à-dire, d'une péripétie attendrissante, toute en action, sans aucun

d'épargner le peu de jours qui lui reſtent. Je me jette à vos pieds : accordez-moi la mort que j'implore : pourquoi héſitez-vous ? pourquoi refuſez-vous de finir mes tourmens ?

FREDERIC.

Pour te tendre les bras. Ce que tu m'as dit a attendrit tellement mon ame, que je ſauverais ta vie aux dépens de la mienne. Il eſt peut-être étrange que je te croie avec tant de facilité ; mais je ſens une cauſe ſupérieure qui m'y force. Le ciel paraît ici manifeſter ſa juſtice, et la vertu de ce noble vieillard que je reſpecte et que j'embraſſe.

HERACLIUS ET ASTOLPHE.

Eh ! qui es-tu donc ? parle.

FREDERIC.

Je ſuis le duc de Calabre. Vous me voyez comblé de joie. Le ſang qui coule dans mes veines, fils de Maurice ! eſt ton ſang. Je ſuis le fils de Caſſandre, ſœur de Maurice ; tes deſtins ſont conformes aux miens, ton étoile eſt mon étoile.

HERACLIUS.

Je reprends mes eſprits ; et plus je te conſidère, plus il me ſemble que je t'ai déjà vu.

FREDERIC.

Cela eſt impoſſible ; car je n'ai jamais approché des cavernes et des précipices où tu dis qu'on a élevé ta jeuneſſe.

HERACLIUS.

C'eſt la vérité ; mais je t'ai vu ſans te voir.

FREDERIC.

Comment ? me voir ſans me voir !

embarras, ſans le froid recours des lettres écrites long-temps auparavant, ſans rien de forcé, ſans aucun de ces ſaiſonnemens alambiqués qui font languir le tragique.

HERACLIUS.

Oui.

FREDERIC.

Ceci eſt une nouveauté égale à la première; mais avant de l'approfondir, va, je te prie, à ma galère capitane; et après qu'on t'aura donné des habits, et qu'on t'aura paré comme tu dois l'être, tu m'apprendras ce que je veux ſavoir, et qui me ravit déjà en admiration.

HERACLIUS.

Je t'ai déjà dit que je ſuis le fils des montagnes, accoutumé au travail et à la peine; et quoique j'aie beaucoup ſouffert, écoute-moi, je me repoſerai en te parlant.

FREDERIC.

Puiſque c'eſt pour toi un ſoulagement, parle.

HERACLIUS.

Ecoute, tu vois ces rochers, ces montagnes, dont le faîte eſt défendu par les volcans de l'Etna.... (*Ce diſcours d'Héraclius eſt interrompu par des cris derrière la ſcène.*)

Aux armes, aux armes; aux combats, aux combats.

PHOCAS.

Tombons ſur eux avant que leurs eſcadrons ſoient formés.

UN SOLDAT *de Fréderic arrivant ſur la ſcène.*

Déjà on voit l'armée que Phocas a levée pour s'oppoſer à la hardieſſe de votre débarquement.

FREDERIC.

On dit que c'eſt le premier bataillon, il faut s'empreſſer d'aller à ſa rencontre.

HERACLIUS.

Je vous accompagnerai. Vous verrez que l'ép[ée] que vous ne m'avez donnée que comme un orn[e]ment, vous rendra quelque ſervice.

ASTOLPHE.

Quoique ma caducité ne me permette pas [de] vous ſervir, je peux mourir du moins, et vo[us] me verrez mourir le premier à vos côtés.

FREDERIC.

J'eſpère en vous deux. J'attends de vous m[on] triomphe: déjà mes ſoldats s'avancent av[ec] audace.

*Les troupes de Phocas paraiſſent, les trompett[es] les clairons ſonnent la charge, la bataill[e] donne; on entend d'un côté:* Vive Phocas! *de l'autre:* Vive Fréderic! *Puis tous enſe[m]ble crient:* Aux armes, aux armes; combattons, combattons.

HERACLIUS *l'épée à la main.*

Suivez-moi, je connais tous les ſentiers; ſi vo[us] marchez de ce côté, vous pourrez tout romp[re].

CINTIA *paraiſſant armée à la tête des ſi[ens]*

Non, vous ne romprez rien, c'eſt à moi [à] défendre ce poſte.

HERACLIUS.

Qui pourra ſoutenir ma fureur?

CINTIA.

Moi.

HERACLIUS.

Quel objet frappe mes yeux!

CINTIA.

Qu'eſt-ce que je vois!

HERACLIUS

HERACLIUS.

Vous voyez le changement de nos deſtins : je défendais contre vous un paſſage quand je vous ai vue pour la première fois ; et à préſent vous en défendez un contre moi.

CINTIA.

Ajoute que tu me regardais alors avec des yeux d'admiration, et à préſent c'eſt moi qui t'admire.

HERACLIUS.

Qu'admirez-vous en moi ? rien que les viciſſitudes incompréhenſibles de ma vie. Je vous trouve ici ; vous voulez que je fuie : moi fuir, et fuir de vos yeux ! ce ſont deux choſes ſi impoſſibles, que ſi elles arrivaient, elles diraient qu'elles ne peuvent pas arriver.

CINTIA.

Sans te dire ici que mon bonheur eſt de te voir en vie, ce bonheur ne ſera-t-il pas plus grand que ſi tu enfonces ce paſſage, et ſi tu reſtes victorieux ?

HERACLIUS.

Je ne veux point vaincre à ce prix, en combattant contre vous.

CINTIA *à Libia qui l'accompagne.*

Libia, ne m'abandonne point ; j'ai ſoin de ma réputation, et de la tienne.

HERACLIUS.

Je ne ſais ſi je dois vous croire.

CINTIA.

Pourquoi non ?

HERACLIUS.

Parce que ſi vous me traitez avec tant de bonté à préſent, vous direz peut-être comme vous

avez déjà fait, que vous ne vous en souveniez plus, et que mon bien et mon mal vous fussent indifférens.

(*Des voix s'élèvent au fond du théâtre.*)

LES SOLDATS DE FREDERIC.

C'eſt par-là qu'Héraclius a paſſé.

FREDERIC.

Paſſez tous après lui.

HERACLIUS *à Cintia.*

Malheureux que je ſuis, quand je voudrais fuir, (*k*) je ne pourrais; vos troupes reviennent avec les miennes. Voyez-vous cette troupe qui s'effraye et qui abandonne le poſte que vous gardiez? Fuyez, vous pourrez à peine ſauver votre vie.

CINTIA.

Non, tu pourrais fuir; les autres ne fuiront pas.

LEONIDE *arrivant.*

Tournez tête, ſoldats; ils ont forcé le paſſage que gardait Cintia; défendons ſa vie, je ſerai le premier à mourir.

HERACLIUS *ſe jetant ſur Léonide.*

Oui, tu mourras de ma main, ingrat, infâme main, cruel!

LEONIDE.

Je ne ſuis point étonné de te voir en vie. Je ſuis perſuadé que la mer n'a eu pitié de toi que pour préparer mon triomphe.

(*k*) On ne conçoit rien à ce diſcours d'*Héraclius*. Tantôt il parle en héros, tantôt en poltron. Si c'eſt ironie avec *Cintia*, il eſt difficile de s'en apercevoir.

(*Ils combattent tous deux.*)

HERACLIUS.

Tout-à-l'heure tu vas le voir.

CINTIA.

Je ne peux me déclarer, malgré le désir que j'en ai. Je crains ma ruine si Héraclius est vainqueur, puisque son pouvoir détruira le mien. Si Léonide l'emporte, mes espérances sont superflues; il est contre mes intérêts. Que ferai-je? O ciel, secourez-moi! (*l*)

(*On entend les tambours.*)

PHOCAS.

Brute, infidelle à ton maître, qui en brisant son frein, brises les lois et le devoir, puisque tu sses ainsi prendre le mords aux dents, demeure, et en courant ainsi déchaîné, ne fuis pas.

FREDERIC *à Héraclius.*

Charge-moi ce Phocas.

PHOCAS *tombe en sautant aux ennemis.*

O ciel, ma vie est perdue!

HERACLIUS *courant sur lui.*

C'est mon ennemi, qu'il meure.

(*l*) On ne conçoit rien à ce discours de *Cintia*. Je l'ai raduit fidellement.

*Pues, no me puedo declarar,*
*Aunque quisiera al temer*
*Si vince Heraclio mi ruina,*
*Pues es contra mi poder,*
*Si Leonido, mi esperanza*
*Pues es contra mi interes,*
*Qu'he de hazer? cielos piadosos!*

Comment peut-elle craindre *Héraclius* qui est amoureux d'elle.

LEONIDE.

Qu'il ne meure pas.

PHOCAS.

Malheureux! qu'ai-je entendu! tout eſt toujours équivoque entre eux. Toujours ces voix: *Qu'il meure, qu'il ne meure pas!* Qui des deux me tue? qui des deux me défend? je ſuis toujours en doute, je ſuis confondu.

HERACLIUS.

Ne ſois plus en doute à préſent. Si tu as voulu faire ici l'eſſai de la tragédie, la voici terminée. La vérité ſe montre. Nous avons changé de rôle Léonide et moi.

PHOCAS.

Quel rôle?

HERACLIUS.

Celui de Léonide était d'être cruel, le mien d'être humain; il diſait la première fois, *qu'il meure*, et moi, *qu'il ne meure pas.* Tout eſt changé; c'eſt lui qui te défend, et c'eſt moi qui te donne la mort.

CINTIA.

Héraclius, je ſuis à ton côté.

PHOCAS.

Ce n'était donc pas un vain préſage que j'ai cru voir ton glaive enſanglanté.

LEONIDE.

Je ne me ſuis donc pas trompé non plus, en devinant que c'était cette femme avant de l'avoir vue.

(*Libia, Fréderic, et des ſoldats, s'approchent.*)

LIBIA.

C'eſt ici qu'eſt tombé Phocas

FREDERIC.

C'eſt ici que ſon cheval l'a jeté par terre.

LEONIDE.

Je ne ſuis donc venu ici que pour ma perte.

(*Troupe de ſoldats.*)

UN SOLDAT.

Accourez tous.... mais que vois-je?

HERACLIUS.

Vous voyez un tyran à mes pieds; vous voyez dans les mêmes campagnes où Maurice fut tué, la mort de Maurice vengée par ſon fils.

PHOCAS *à terre.*

Non, tu n'es pas ſon fils.

LE SOLDAT.

Qui eſt-il donc?

PHOCAS.

Un hydropique de ſang, qui ne pouvant boire celui des autres, appaiſe ſa ſoif dans le ſien propre.

(*Phocas meurt en diſant ces paroles. Mais comment peut-il dire qu'Héraclius a verſé ſon propre ſang? il faut donc qu'il ſe croie ſon père; mais comment peut-il le croire?*)

CINTIA.

Déjà tous ſes gens ſont en fuite, et les miens ayant ſecoué le joug de la tyrannie diſent et redisent:

Vive Héraclius! qu'Héraclius vive!
Qu'il ceigne ſon front du ſacré laurier!
Il doit régner, il eſt fils de Maurice.

(*Les ſoldats et le peuple diſent ces paroles avec Cintia... Ils font une couronne.*)

HERACLIUS.

Cette couronne appartient à Fréderic, il l'a méritée; c'eſt à lui qu'on doit la victoire.

FREDERIC.

Je n'ai voulu que briſer le joug du tyran, et non pas ravir la couronne au légitime poſſeſſeur. Vous l'êtes; c'eſt à vous de régner.

HERACLIUS.

Je ne ſais ſi je l'oſerais.

FREDERIC.

Pourquoi non?

HERACLIUS.

C'eſt que j'ignore ſi tout ce que je vois eſt menſonge ou vérité.

FREDERIC.

Comment?

HERACLIUS.

C'eſt que je me ſuis déjà vu traité et vêtu en prince, et qu'enſuite j'ai repris mes anciens habits de peau.

(*Il veut parler du château enchanté et de ſon habit de gala.*)

LISIPPO.

C'eſt moi qui vous ai trompé par mes enchantemens; je vous ai menti; j'ai menti au roi Fréderic: quand je lui prédis en Calabre ſes infortunes; Dieu lui a donné la victoire, je vous demande pardon à tous deux.

LIBIA.

J'implore à vos pieds ſa grâce.

HERACLIUS.

Qu'il vive, pourvu qu'il n'uſe plus de ſortilèges

ASTOLPHE.

Et moi, ſi je peux mériter quelque choſe de vous, je demande la grâce du fils de Phocas.

HERACLIUS.

Léonide fut mon frère ; nous fûmes élevés enſemble, qu'il ſoit mon frère encore.

LEONIDE.

Je ſerai votre ſujet ſoumis et fidèle.

HERACLIUS.

Si par haſard une grandeur ſi ineſpérée s'évanouit, je veux goûter un bonheur que je ne perdrai pas. Je donne la main à Cintia.

CINTIA.

Je tombe à vos pieds.

*Les tambours battent, les clairons ſonnent, le peuple et les ſoldats s'écrient :*)

Vive Héraclius ! qu'Héraclius vive !

FREDERIC.

Que ces applaudiſſemens finiſſent.

HERACLIUS.

Eſpérons qu'un roi ſera heureux quand il commencera ſon règne par être détrompé, quand il connaîtra qu'il n'y a point de félicité humaine ſi ne paraiſſe une vérité, et qui ne puiſſe être un menſonge.

*Fin de la troiſième et dernière journée.*

# DISSERTATION

## DU TRADUCTEUR

### SUR

## L'HERACLIUS DE CALDERON.

QUICONQUE aura eu la patience de lire cet extravagant ouvrage, y aura vu aisément l'irrégularité de *Shakespeare*, sa grandeur et sa bassesse, ces traits de génie aussi forts, un comique aussi déplacé, une enflure aussi bizarre, le même fracas d'action et de momens intéressans.

La grande différence entre l'Héraclius de Calderon, et le Jules César de *Schakespeare*, c'est que l'Héraclius espagnol est un roman moins vraisemblable que tous les contes des Mille et une nuit, fondé sur l'ignorance la plus crasse de l'histoire, et rempli de tout ce que l'imagination effrénée peut concevoir de plus absurde. La pièce de *Shakespeare*, au contraire, est un tableau vivant de l'histoire romaine, depuis le premier moment de la conspiration de *Brutus*, jusqu'à sa mort. Le langage, à la vérité, est souvent celui des ivrognes du temps de la reine *Elisabeth*; mais le fond est toujours vrai, et ce vrai est quelquefois sublime.

Il y a aussi des traits sublimes dans *Calderon*, mais presque jamais de vérité, ni de vraisemblance, ni de naturel. Nous avons beaucoup de pièces monstrueuses dans notre langue, ce qui est encore pis : mais nous n'avons rien qui ressemble à cette démence barbare.

Il faudrait avoir les yeux de l'entendement bien bouchés pour ne pas apercevoir dans ce fameux *Caldéron*, la nature abandonnée à elle-même. Une imagination auſſi déréglée ne peut être copiſte; et ſurement il n'a rien pris, ni pu prendre de perſonne.

On m'aſſure d'ailleurs que *Caldéron* ne ſavait pas le français, et qu'il n'avait même aucune connaiſſance du latin ni de l'hiſtoire. Son ignorance paraît aſſez quand il ſuppoſe une reine de Sicile du temps de *Phocas*, un duc de Calabre, des fiefs de l'Empire, et ſur-tout quand il fait tirer du canon.

Un homme qui n'avait lu aucun auteur dans une langue étrangère, aurait-il imité l'Héraclius de *Corneille* pour le traveſtir d'une manière ſi horrible? Aucun écrivain eſpagnol ne traduiſit, n'imita jamais un auteur français juſqu'au règne de *Philippe V*; et ce n'eſt même que vers l'année 1725 qu'on a commencé en Eſpagne à traduire quelques-uns de nos livres de phyſique; nous, au contraire, nous prîmes plus de quarante pièces dramatiques des Eſpagnols, du temps de *Louis XIII* et *de Louis XIV*. *Pierre Corneille* commença par traduire tous les beaux endroits du Cid; il traduiſit le Menteur, la Suite du Menteur; il imita D. Sanche d'Arragon. N'eſt-il pas bien vraiſemblable qu'ayant vu quelques morceaux de la pièce de *Caldéron*, il les ait inſérés dans ſon Héraclius, et qu'il ait embelli le fond du ſujet? *Molière* ne prit-il pas deux ſcènes du Pédant joué de *Cyrano de Bergerac*, ſon compatriote et ſon contemporain?

Il eſt bien naturel que *Corneille* ait tiré un peu d'or du fumier de *Caldéron*, mais il ne l'eſt

pas que *Calderon* ait déterré l'or de *Corneil*... pour le changer en fumier.

L'Héraclius espagnol était très-fameux en Espagne, mais très-inconnu à Paris. Les troubles qui furent suivis de la guerre de la fronde commencèrent en 1645. La guerre des auteurs se fesait, quand tout retentissait des cris, *point de Mazarin*. Pouvait-on s'aviser de faire venir une tragédie de Madrid pour faire de la peine à *Corneille ?* et quelle mortification lui aurait-on donnée ? il aurait été avéré qu'il avait imité sept ou huit vers d'un ouvrage espagnol. Il l'eût avoué alors, comme il avait avoué ses traductions de *Guilain de Castro*, quand on les lui eut injustement reprochées, et comme il avait avoué la traduction du Menteur. C'est rendre service à sa patrie que de faire passer dans sa langue les beautés d'une langue étrangère. S'il ne parle pas de *Calderon* dans son examen, c'est que le peu de vers traduits de *Calderon* ne valait pas la peine qu'il en parlât.

Il dit dans cet examen que son Héraclius est un *original dont il s'est fait depuis de belles copies*. Il entend toutes nos pièces d'intrigue où les beautés sont méconnus. S'il avait eu *Calderon* en vue, n'aurait-il pas dit que les Espagnols commençaient enfin à imiter les Français, et leur fesaient le même honneur qu'ils en avaient reçu ? aurait-il surtout appelé l'Héraclius de *Calderon* une belle copie ?

On ne sait pas précisément en quelle année la *famosa comedia* fut jouée ; mais on est sûr que ce ne peut être plutôt qu'en 1637, et plus tard qu'en 1640. Elle se trouve citée, dit-on, dans des romances de 1641. Ce qui est certain, c'est que ce

docteur maître *Emmanuel de Guera*, juge ecclésiastique, chargé de revoir tous les ouvrages de *Caldéron*, après sa mort, parle ainsi de lui en 1682. *Lo que mas admiro y admire en este raro ingenio fuè che a ninguno imitò.* Maître *Emmanuel* aurait-il dit que *Caldéron* n'imita jamais personne, s'il avait pris le sujet d'Héraclius dans *Corneille ?* Ce docteur était très-instruit de tout ce qui concernait *Caldéron*, il avait travaillé à quelques-unes de ses comédies ; tantôt ils faisaient ensemble des pièces galantes, tantôt ils composaient des actes sacramentaux, qu'on joue encore en Espagne. Ces actes sacramentaux ressemblent pour le fonds aux anciennes pièces italiennes et françaises, tirées de l'Ecriture ; mais elles sont chargées de beaucoup d'épisodes et de fictions. Le peuple de Madrid y courait en foule. Le roi *Philippe IV* envoyait toutes ces pièces à *Louis XIV* les premières années de son mariage.

Au reste, il est très-inutile au progrès des arts, de savoir qui est l'auteur original d'une douzaine de vers. Ce qui est utile, c'est de savoir ce qui est bon ou mauvais, ce qui est bien ou mal conduit, bien ou mal exprimé, et de se faire des idées justes d'un art si long-temps barbare, cultivé aujourd'hui dans toute l'Europe, et presque perfectionné en France.

On fait quelquefois une objection spécieuse en faveur des irrégularités des théâtres espagnols et anglais. Des peuples pleins d'esprit se plaisent, dit-on, à ces ouvrages ; comment peuvent-ils avoir tort ?

Pour répondre à cette objection tant rebattue, écoutons *Lopez de Vega* lui-même, génie égal pour le moins à *Shakeſpeare*. Voici comme il parle à-peu-près dans ſon épître en vers, intitulée *Nouvel art de faire des comédies en ce temps*.

Les Vandales, les Goths, dans leurs écrits bizarres,
Dédaignèrent le goût des Grecs et des Romains:
Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins:
Nos aïeux étaient des barbares. *

L'abus règne, l'art tombe, et la raiſon s'enfuit.
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit.
** Il vit dans le mépris, et meurt dans l'indigence.

Je me vois obligé de ſervir l'ignorance:
J'enferme ſous quatre verroux ***
Sophocle, Euripide et Térence.
J'écris en inſenſé, mais j'écris pour des fous.

Le public eſt mon maître, il faut bien le ſervir;
Il faut pour ſon argent lui donner ce qu'il aime.
J'écris pour lui, non pour moi-même.
Et cherche des ſuccès dont je n'ai qu'à rougir.

Il avoue enſuite qu'en France, en Italie, on regardait comme des barbares les auteurs qui travaillaient dans le goût qu'il ſe reproche; et ajoute qu'au moment qu'il écrit cette épître, en eſt à ſa quatre cent quatre-vingt-troiſième pièce de théâtre; il alla depuis juſqu'à plus de mil

* Mas come le ſervieron muchos barbaros
Che enſeñaron el vulgo a ſus rudezas?
** Muére fin fama è gallardon.
*** Encierro los preceptos con ſeis llaves etc.

# THEATRE

## COMPLET

## DE

# M. DE VOLTAIRE.

## TOME DIXIEME,

CONTENANT

LE TEMPLE DE LA GLOIRE, LE BARON D'OTRANTE, PANDORE, LES DEUX TONNEAUX, TANIS ET ZELIDE, ou LES ROIS PASTEURS, JULES CESAR, L'HERACLIUS ESPAGNOL, ou LA COMEDIE FAMEUSE, DANS CETTE VIE TOUT EST VERITÉ, ET TOUT MENSONGE.

---

1791.

Il eſt ſûr qu'un homme qui a fait mille comédies n'en a pas fait une bonne.

Le grand malheur de *Lopez* et de *Shakeſpeare* était d'être comédiens; mais *Molière* était comédien auſſi; et au lieu de s'aſſervir au déteſtable goût de ſon ſiècle, il le força à prendre le ſien.

Il y a certainement un bon et un mauvais goût; ſi cela n'était pas, il n'y aurait aucune différence entre les chanſons du pont-neuf et le ſecond livre de *Virgile*. Les chantres du pont-neuf ſeraient bien reçus à nous dire: Nous avons notre goût: *Auguſte*, *Mécène*, *Pollion*, *Varius* avaient le leur, et la Samaritaine vaut bien l'Apollon palatin.

Mais quels ſeront nos juges? diront les partiſans de ces pièces irrégulières et bizarres. Qui? toutes les nations, excepté vous. Quand tous les hommes éclairés de tout pays, *quibus eſt equus*, *et pater*, *et res*, ſe réuniront à eſtimer le ſecond, le troiſième, le quatrième, et le ſixième livre de *Virgile*, et le ſauront par cœur, ſoyez ſûrs que ce ſont-là des beautés de tous les temps et de tous les lieux. Quand vous verrez les beaux morceaux de Cinna et d'Athalie applaudis ſur les théâtres de l'Europe, depuis Pétersbourg juſqu'à Parme, concluez que ces tragédies ſont admirables avec leurs défauts; mais ſi on ne joue jamais les vôtres que chez vous ſeuls, que pouvez-vous en conclure?

*Fin du dixième volume.*

# TABLE

## DES PIECES

### CONTENUES DANS CE VOLUME.


LE TEMPLE DE LA GLOIRE. - Page 1

PREFACE. 3

LE BARON D'OTRANTE, *opéra bouffe.* 4

PANDORE, *opéra.* 61

LES DEUX TONNEAUX, *esquisse d'un opéra comique.* 101

TANIS ET ZELIDE, OU LES ROIS PASTEURS, *tragédie, pour être mise en musique.* 133

AVERTISSEMENT. 135

JULES CESAR, *tragédie de Shakespeare.* 173

AVERTISSEMENT DES EDITEURS. 175

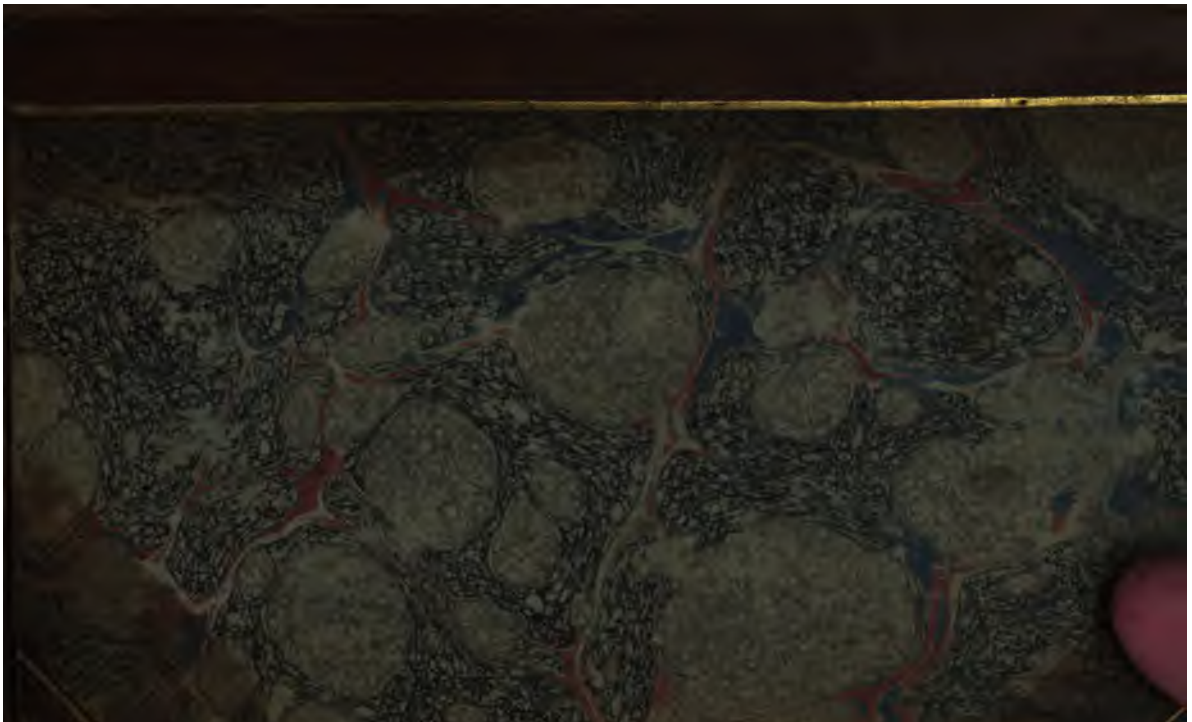
AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR. 177

OBSERVATIONS *sur le Jules-César de Shakespeare.* 235

L'HERACLIUS ESPAGNOL, OU *la comédie fameuse*, DANS CETTE VIE TOUT EST VERITÉ ET TOUT MENSONGE. 241

PREFACE DU TRADUCTEUR. 245

DISSERTATION DU TRADUCTEUR, *Sur l'Héraclius de Caldéron.* 311


Fin de la Table du Tome dixième.